



HAL
open science

Pratiques technologiques d'adolescents et modes de vie

Jacques Perriault, Béatrice Boffety, Jean-François Boudinot, Eliane Daphy, Michèle Descolonges, Chantal Duchet, Suzanne Gafsou, Claire Terlon

► **To cite this version:**

Jacques Perriault, Béatrice Boffety, Jean-François Boudinot, Eliane Daphy, Michèle Descolonges, et al.. Pratiques technologiques d'adolescents et modes de vie. 1984. <hal-00469054>

HAL Id: hal-00469054

<https://hal.science/hal-00469054v1>

Submitted on 1 Apr 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

PRATIQUES TECHNOLOGIQUES D'ADOLESCENTS
ET
MODES DE VIE

A.T.P. - PROGRAMME INSTITUTE NATIONAL DE RECHERCHE PEDAGOGIQUE
SCIENCE TECHNIQUE SOCIETE DU C.N.R.S. N°03 3871
Mai 1984

Responsable Scientifique : J. PERRIAULT

Membres de l'équipe : B. BOFFETY
J-F. BOUDINOT
E. DAPHY
M. DESCOLONGES-MORVILLE
Ch. DUCHET
S. GAFSOU
C. TERLON

Traitement de texte : J-F. BOUDINOT
Ch. BRAHIM

REMERCIEMENTS

Nous tenons à remercier M.M. G. ALTHABE, E. LAGE, J-C. LAGREE, A-M. LAULAN, V. SCARDIGLI pour leurs critiques et conseils.

S O M M A I R E

INTRODUCTION	p. 1
I - ACTIVITES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES POUR LES JEUNES DANS LE 13ème ARRONDISSEMENT	p. 4
1. Le secteur scolaire	p. 5
2. Le secteur associatif	p. 6
3. Les foyers de jeunes travailleurs	p. 7
4. Le secteur des groupes "informels"	p. 8
5. Le choix du 13ème arrondissement : raisons contingentes, norme réductrice	p. 8
II - PROPOSITION DES GROUPES PAR RAPPORT A L'INSTITUTION ET LA POPULATION	p. 12
1. Par rapport à l'institution	p. 12
2. Par rapport à la population	p. 15
III - LE GROUPE D'ACTIVITE AUTOUR DE L'ELECTRONIQUE	p. 18
1. Le terrain : les pratiques dans les domaines de l'électronique et de l'informatique	p. 18
2. Méthodologie : pluridisciplinarité et expertise	p. 20
3. L'école	p. 22
4. Le milieu familial	p. 25
5. La technologie dans la stratégie de formation	p. 28
6. Tiers milieu et autodidaxie	p. 31
7. Examen des pratiques et productions technologiques	p. 34
8. Processus de déplacement	p. 39
9. Les stratégies sociales	p. 42

*M. DESCOUVAGES
Sociologue*

E. DAPHY

IV -	LES CARACTERISTIQUES DU TERRAIN "ROCK" : OBJET ET PROBLEMATIQUE	p. 45
	1. Le terrain et les informateurs	p. 47
	2. Le déroulement de l'enquête	p. 50
	3. Le réseau	p. 54
	4. La scolarité : rater son bac comme marque de l'artiste	p. 57
	5. Parler technique c'est parler magique	p. 63
	6. Le rêve de création : le rock comme faire	p. 65
	7. Le passage à l'emploi et le mythe de la star	p. 66
	8. Stratégies familiales du réseau	p. 67
V -	MODALITE DE LA RELATION FORME-CONTENU : UN GROUPE D'AFFINITE	p. 71
	1. Cas du "groupe électronique"	p. 71
	2. Cas d'un groupe autour de la Bande Dessinée	p. 80
VI -	CONCLUSION	p. 84
	1. Statut et mode de fonctionnement	p. 84
	2. Contenus de l'activité	p. 85
	3. Problèmes méthodologiques	p. 87
	4. Représentations de ces activités chez les intéressés	p. 88
	5. Relation de ces formations avec l'école	p. 89
	6. Les rapports avec le milieu familial	p. 91
	BIBLIOGRAPHIE	p. 93

INTRODUCTION

Cette recherche trouve son origine dans un questionnement sur la raison d'être de nombreuses formations d'adolescents autour de pratiques technologiques. Une étude antérieure, conduite par le Centre de Recherche sur la Culture Technique et l'INRP, avait abouti à la mise en évidence de quelques cinq cents groupements sur le territoire, essentiellement d'ailleurs dans les domaines parascolaires et périscolaires. Il avait semblé que le phénomène, de par son importance numérique, prenait une dimension qu'il n'avait pas connue par le passé, même si existent depuis très longtemps des pratiques associatives en matière, par exemple, d'aéromodélisme, d'astronomie ou de radio-amateurisme.

Il s'agit donc, dans le travail en cours, d'examiner si ce phénomène s'inscrit dans un développement historique sans accident ou bien si, au contraire, il y a changement du qualitatif en quantitatif. Dans cette dernière éventualité, il faut tenter de raccorder cette mutation à des hypothèses sur les représentations que se construisent les jeunes de la place de la science et de la technique dans la société.

La chose est d'autant plus difficile que ces formations ne sont pas ou très peu dans le champ de visibilité. Il avait été tout à fait symptomatique à cet égard que, dans l'étude précédente, la quasi-totalité des groupes nous avait été indiquée par le secteur associatif (Ligue de l'Enseignement, A.N.S.T.J.(1) par exemple) et que l'institution elle-même les ignorait pour la plupart. L'entrée par voie institutionnelle n'est donc pas pertinente à ce propos, ce qui conduit à une méthode d'investigation horizontale de terrain. Par rapport aux places qu'occupent les institutions dans la vie sociale, nous dirons qu'il s'agit ici de mettre en évidence et d'analyser des pratiques "interstitielles".

L'objectif du travail s'analyse alors comme suit :

a) mettre en évidence des formations autour de pratiques technologiques, auxquelles des jeunes participent de façon majoritaire.

Les critères retenus sont les suivants:

+ Mode de formation. Il ne s'agit pas ici d'étudier les groupements qui s'inscrivent dans une traduction associative, mais ceux qui se créent, existent et se dissolvent entre quelques individus.

Ces groupes peuvent avoir des liens très lâches entre leurs membres : des enfants qui se regroupent régulièrement pour faire de la radio-amateur entrent dans le champ de l'analyse.

+ Affinité par rapport à la technologie. Le désir de pratiquer une technologie, l'élaboration d'un projet, le

(1) A.N.S.T.J. : Association Nationale Science Technique Jeunesse

simple fait de se sentir immergé dans un bain technologique sont des traits pertinents dans notre travail. Il s'agit de comprendre comment ces relations, qui ne s'excluent pas, peuvent constituer le ciment d'un groupe.

b) Caractériser pour quelques groupes, le mode de fonctionnement et le rôle effectif de la technologie de référence. Les critères retenus sont les suivants :

+ Existence d'un projet technologique. La question est ici de savoir comment se fonde -et se renouvelle- le sens du recours à une technologie : un groupe de rock peut monter un dispositif par plaisir, pour gagner sa vie, pour les deux raisons.

+ Le mode de division du travail et de répartition des tâches. Il s'agit ici de comprendre le devenir du groupe par rapport à deux orientations-limites. L'une est une forte hiérarchisation des tâches, l'autre, une qualification collective équilibrée.

+ Existence d'une mémoire collective des activités du groupe. Il y a là plusieurs profondeurs de mémoire à tester: l'acquis de la formation elle-même et, dans le cas d'inscription dans un mouvement de longue durée, le souvenir de l'antérieur et le recours éventuel à des traditions. Une attention particulière est dédiée à la construction de souvenirs mythiques (en matière de rock, par exemple).

c) Analyser la façon dont les jeunes concernés relient cet investissement au rôle des sciences et des techniques dans la représentation qu'ils se font de la société globale et de la place qu'ils devront y prendre. Les notions importantes sont les suivantes:

+ Attitude individuelle par rapport à l'école, à son utilité, ses carences. Le grand nombre de ces groupements dans le domaine périscolaire n'est pas du hasard et il importe de comprendre comment l'analyse par eux de la question scolaire pèse dans leur investissement.

+ Prévision en matière d'insertion sociale et professionnelle. On s'est demandé s'il existe et comment elle fonctionne, une articulation entre la pratique technologique et l'insertion future dans une profession.

+ Rôle du milieu socio-culturel et socio-économique d'appartenance. Dans les enquêtes pratiquées, nous avons rencontré divers rôles du milieu par rapport à la place des sciences et des techniques : métier des parents, financement éventuel du matériel du groupe, réseau de relations des parents...

Cette étude se situe dans le champ des logiques d'usage de la technologie. Il ne s'agit pas, en l'occurrence, de partir de la prescription technologique, mais de la façon dont des profanes se représentent la technologie et déterminent des stratégies pour y accéder, stratégies qui sont souvent à l'opposé d'une progression pédagogique rationalisée.

Un champ très ouvert a été admis en matière de technologies et de techniques. La technologie est ici considérée comme un ensemble d'instruments concourant à l'obtention d'un résultat prédéterminé et la technique comme "une mise en oeuvre de moyens (matériels, intellectuels en vue d'obtenir un produit ou résultat préalablement déterminé à partir duquel on pourra l'évaluer" (LEPLAT, PAILHOUS). Ces définitions, dans leurs composantes, définissent une trame d'observation, certaines d'entre elles, comme le projet, pouvant subir en cours de route d'importantes mutations.

Dans une problématique réunissant logiques de l'usage et techniques, nous nous sommes intéressés à l'intégration culturelle de celle-ci en examinant notamment :

- le rôle de la tradition du milieu d'appartenance quant à la relation à une technique donnée,
- le rapport du savoir-faire technique avec celui du milieu,
- les usages détournés, les substitutions d'appareils, les rejets, les gadgétisations.

L'étude se comprend alors comme la recherche de micro points de cristallisation d'intérêts et de pratiques technologiques dans un milieu donné.

I - ACTIVITES SCIENTIFIQUES ET TECHNIQUES POUR LES JEUNES DANS LE 13ème ARRONDISSEMENT

Dans un premier temps, il s'est agi de répertorier et de localiser les groupes d'adolescents qui utilisent un ou plusieurs objets techniques dans des activités organisées au sein soit d'associations, soit de clubs péri et para-scolaires, soit de groupes "informels".

C'est pourquoi, nous avons pris contact avec différentes filières pouvant fournir des informations utiles. C'est ainsi que pour le secteur scolaire, nous avons rencontré:

- + des responsables d'établissements (3 lycées, 5 L.E.P., 6 collèges)

- + de nombreux enseignants et éducateurs de ces établissements,

- + la mission d'action culturelle en milieu scolaire.

Pour le secteur associatif, nous avons eu recours à :

- + "l'Association Nationale Science Technique Jeunesse",

- + la Ligue de l'Enseignement,

- + le Guide du 13ème, édité par le "Canard du 13ème", journal d'expression locale,

- + l'inventaire des activités réalisé par le Centre d'Etudes et d'Actions Sociales Concertées du 13ème (C.E.D.A.C. 13),

- + le bulletin de l'Association pour le Développement et l'Aménagement du 13ème (ADA 13), et les enquêtes que cette association a réalisées,

- + la Mairie de Paris.

Pour les groupes "informels", qui ne sont, par définition pas répertoriés, mais connus par ouï-dire, nous avons arpenté les rues afin de recenser les lieux susceptibles d'être des "Centres" d'accueil (restaurants, bistrot, centres commerciaux, squares, dalles, librairies, etc...) et nous avons participé à plusieurs fêtes organisées dans le quartier.

L'analyse fine de ces groupes nous a permis de faire différentes constatations qui allaient déterminer notre deuxième étape de recherche, c'est-à-dire l'immersion dans quelques groupes afin d'effectuer une recherche en participation.

1. Le secteur scolaire

Nous avons pu constater que l'équipement de l'établissement était déterminant dans le choix des activités des adolescents.

a) Le cas de l'informatique dans les lycées

C'est ainsi que dans les établissements équipés de micro-ordinateurs (ce qui est le cas des 3 lycées : RODIN, J. LURCAT, G. FAURE qui, lui, possède même un équipement lourd puisqu'il a fait partie de l'expérience des 58 lycées), l'informatique suscite chez les adolescents un grand intérêt qui se manifeste par une activité importante (cf par exemple le lycée RODIN qui a deux clubs informatiques, l'un affilié au réseau ADEMIR et l'autre propre à l'établissement).

b) Le cas du rock

- le premier, UNION PACIFIC, formé de quatre musiciens, de 17 à 21 ans, existe dans sa formation actuelle depuis milieu 1981. Trois sur quatre des familles des membres exercent une profession artistique, dans le champ de la musique et du cinéma. Le groupe a déjà effectué un certain nombre de réalisations : concerts, maquettes de disques, tournage d'un téléfilm,

- le deuxième groupe, actuellement en gestation, est formé de 3 musiciens, de 18 à 19 ans.

La totalité de ces musiciens a en commun le fait d'avoir été scolarisé (à différentes époques) au lycée RODIN, d'y avoir joué aux concerts de fin d'année et de se rencontrer régulièrement -encore aujourd'hui où ils ne sont plus élèves de RODIN- dans les bistrots situés autour du lycée : le VULPIAN et le GYMNASSE. Cette omniprésence de l'institution scolaire était une donnée déterminante de leur sélection, dans l'option d'une analyse sur les groupes d'affinités para et péri-scolaires.

c) Autres techniques autour des établissements scolaires

Dans les autres établissements (LEP et Collèges), nous avons surtout répertorié les clubs et les Projets d'Action Educative (P.A.E.) existants.

Si l'on peut observer que la technologie n'est pas absente des clubs et PAE, nous n'avons pratiquement jamais affaire à un groupe d'affinités. En effet, bien souvent un club ou PAE naît de la volonté plus ou moins bénévole d'un ou plusieurs

enseignants ou éducateurs qui ne cachent pas que l'élément déterminant de leur projet est avant tout le côté pédagogique (cf par exemple le cinéclub du Collège de la rue Paul Bourget, qui a pour objectifs, selon les propres dire de l'animateur:

- 1° de "fonctionner",
- 2° d'"éduquer les élèves".

De plus, si la technique est un élément moteur voire "cristallisateur" dans le projet, rapidement cet aspect disparaît dans la plupart des cas et n'est plus que prétexte (cf par exemple le LEP de chimie dont les enseignants ont fait un PAE/JOURNAL dans le but d'abord de faire s'exprimer les élèves, puis de démystifier la presse et les media grâce à la pratique des techniques inhérentes à ce domaine ; les élèves n'ont pas accès à certaines techniques: d'une part ils n'ont pas recours aux reportages jusqu'à ce jour, sinon qu'ils utilisent quelques sorties effectuées ou non dans le cadre scolaire, d'autre part, le calibrage du produit ("papiers" agrémentés de dessins et photos) ne s'effectue qu'à l'épidiascope et le tirage se réalise à l'extérieur de l'établissement par l'intermédiaire d'un parent.

2. Le secteur associatif

Ce secteur est presque uniquement fréquenté par des adultes et de jeunes enfants, ce que corrobore l'étude effectuée par l'ADA 13, sur les loisirs des adolescents dans le 13ème. Une exception cependant, les clubs sportifs qui, eux, ont de nombreux adolescents parmi leurs membres.

Au début de ce travail, nous supputions que les jeunes se trouvaient dans ce secteur qui possède des failles déclarées. Or, nous avons été surpris de constater que parmi toutes les associations rencontrées (plus de 30 en tout) ; tous déplorent la désaffection des jeunes pour les ateliers techniques qu'ils proposent et nous renvoient vers l'institution scolaire.

A titre d'exemple: sur 19 ateliers organisés par "ANIMATION 13", en 1982-83, un seul est destiné aux adolescents et deux ateliers destinés aux adultes accueillent également des adolescents. Cependant, ils sont tous prêts à organiser ensemble une journée pour présenter ces activités aux jeunes et par ce moyen de les sensibiliser.

L'équipe a toutefois répertorié deux associations ayant résolument un caractère scientifique et technique:

1° Un atelier de balistique qui utilise les locaux du Centre Culturel des Peupliers.

2° Un club astronomique et scientifique: la GAREF, qui est largement financé par la Mairie de Paris et qui regroupe des jeunes (14-24 ans) ayant déjà de sérieuses connaissances

soit mécanique, électrique, physique, chimie, etc... Cette association, la GAREF, représente pour l'équipe un terrain de choix puisque :

a) de par son activité, ses membres utilisent plusieurs techniques,

b) ses membres y restent plusieurs années de suite et réalisent collectivement des projets,

c) leur compétence scientifique est reconnu au niveau national (ils ont participé à l'opération "THESEE" lors du lancement de la fusée Ariane.

Les négociations entreprises avec ce groupe se sont révélées particulièrement difficiles. Il est vrai qu'il s'agit plus d'une association à caractère national qu'une association de quartier, que son implantation dans le 13ème est dû en grande partie à l'existence de locaux pouvant l'accueillir et que ses membres n'ont aucune relation avec les autres associations du quartier.

Nous avons aussi abordé la question des associations franco-asiatiques et de la place qu'elles réservent aux adolescents. En première analyse, elles paraissent centrées sur des activités d'alphabétisation, d'intégration sociale dans le pays d'accueil, de préparation aux fêtes traditionnelles (fête du TET par exemple) etc... Ces associations paraissent beaucoup plus liées aux problèmes de l'immigration qu'au sujet que l'on se propose de traiter dans cette recherche. C'est pourquoi, bien que la population asiatique occupe une place non négligeable dans le 13ème, nous ne retiendrons pas ces associations pour la deuxième phase du travail.

Pour résumer, il s'avère que ce secteur associatif est surtout utilisé par les adultes et que les groupes d'adolescents se forment en dehors de toute institution, qu'elle soit "officielle" ou "parallèle". En cela, nos observations rejoignent celles de l'ADA 13. Ce premier résultat, qui constate que les adolescents (quelle que soit l'appartenance socio-culturelle) évitent ce secteur pour pratiquer une technique a précisé le champ de l'investigation.

3. Les foyers de jeunes travailleurs

Plutôt que d'investigations, on doit parler de contacts pris par des membres de l'équipe. Ces contacts mettent en évidence une préoccupation centrée sur la bonne intégration des jeunes au travail. Cependant, les responsables de quelques F.J.T. demandent volontiers à l'une des associations du XIIIème, l'Université de quartier, de tenir des cycles dans leurs locaux afin de développer l'intérêt des jeunes dans les domaines culturel et social. Les responsables du F.J.T. de la

rue Daviel ont notamment demandé l'organisation d'un cycle de micro-informatique.

4. Le secteur des groupes "informels"

Il a fallu à l'équipe repérer des secteurs géographiques servant de lieux de rencontres pour ces groupes.

C'est ainsi que nous avons pu remarquer que certains de ces lieux étaient particulièrement fréquentés par les adolescents:

- le magasin "TANDY", dans le Centre Commercial "GALAXIE", qui laisse en libre accès plusieurs micro-ordinateurs, constitue un de ces lieux. Un repérage systématique nous a montré que ce magasin avait un noyau de fidèles parmi des adolescents qui venaient manipuler ces micros. Aussi, l'équipe a-t-elle décidé de suivre ce noyau afin d'analyser ces différents modes de fonctionnement, (1)

- une galerie marchande dans laquelle sont implantés des "flippers" et diverses machines à sous est également un des lieux privilégiés des adolescents,

- des différents bistrotts qui reçoivent des adeptes du "rock" qui à un moment donné ont eu contact avec le lycée RODIN et dont nous donnons plus loin une analyse plus fin comme illustration.

Enfin, l'immersion dans le milieu, d'un chercheur du groupe a permis, par le bouche à oreille, de détecter une "formation" de jeunes, non détectable autrement.

5. Le choix du XIIIème: raisons contingentes, norme réductrice

Le choix d'un arrondissement comme unité d'observation pertinente sur le plan méthodologique prend sa source dans un phénomène diffus souvent constaté: lieux, fonctions de l'éducation se déplacent et les jeunes s'investissent dans des activités technologiques disséminées et diversifiées non réductibles aux institutions.

Pour examiner ce qu'on ne peut pas voir depuis la seule institution, la notion de terrain global a été retenue, afin de:

- rendre compte de groupes qui se trouvent à des distances différentes de l'institution,

- d'observer les relations, transversales, qui existent ou s'établissent entre le groupe et toutes les instances à consulter.

(1) Il n'a pas été possible d'y observer plus finement un groupe de 4 lycéens du lycée C. Monet (réalisant des programmes informatiques et utilisant des jeux vidéo), dans la mesure où ces adolescents ne tenaient pas à ce qu'un adulte, femme non chercheur non connue ni même présentée par un intermédiaire soit présent lors de la pratique de ces activités dans et hors le magasin: de ce fait, les observations et entretiens recueillis n'ont pu être poursuivis dans le temps.

Un terrain spatialisé permet aussi, en interrogeant le rapport entre le groupe et le cadre de vie, de mesurer les effets induits par la technologie et d'examiner notamment si elle reproduit, accuse ou diminue les différenciations sociales constatées par ailleurs.

- Raisons contingentes

Si la circonscription de l'arrondissement a été retenue pour pouvoir mener l'enquête dans un espace à la fois restreint et riche en phénomènes différents concernant l'exercice d'une ou plusieurs technologies, il reste que le choix du XIIIème résulte, lui, d'une donnée particulière: un membre de l'équipe y est implanté depuis longtemps ; par l'étude sociologique qu'elle y a conduite(1), par ses interventions dans le quartier, elle était déjà en contact avec des animateurs et des éducateurs dont les connaissances de la vie associative pouvaient faciliter nos investigations. Son insertion dans le XIIIème était donc décisive dans le travail préliminaire consistant à réaliser une photographie "socio-géographique" de l'espace considéré, puis dans la perspective d'une recherche en participation.

Si les limites administratives et géographiques du terrain ont soulevé un certain nombre de problèmes (sur lesquels on revient plus loin), le choix du XIIIème a néanmoins ménagé d'heureuses surprises:

Tout d'abord, du point de vue des sources d'informations, le terrain était relativement balisé: Thèse de M. MORVILLE(1), brochures et enquêtes de l'ADA 13(2), inventaire des lieux de loisir du CEDAC 13, l'existence d'un "Guide du XIIIème", répertoriant lieux de rencontres et activités associatives, très nombreuses dans le XIIIème.

D'autre part et surtout, le XIIIème est un arrondissement profondément transformé en vingt-cinq ans: les anciens rapports sociaux, ainsi que les lieux où ils se nouaient, ont été détruits. Les grandes lignes des ces bouleversements sont les

(1) M.MORVILLE , "La rénovation urbaine au féminin, Pratiques et Paro de femmes aux Olympiades (PARIS XIIIème), Thèse de Doctorat de 3ème cycle,PARIS 1980

(2)ADA 13, "Des usines aux Tours, le XIIIème vingts ans après", in ABC ADA 13 "Les collégiens du XIIIème et leur temps libre",

suyvantes (cf annexe): d'importantes et nombreuses rénovations (secteur Italie, Ilôts Bièvre, Château-des-Rentiers, Choisy-Gare, Lahire) ont entraîné la réduction des catégories ouvrières et populaires au bénéfice des cadres moyens, la disparition d'entreprises industrielles, d'artisans et de petits commerçants, un certain rajeunissement de la population et une poussée démographique.

Ces transformations spatiales, les déplacements de groupes ont, bien sûr, modifié les lieux de rencontre, affecté la vie sociale et politique de l'arrondissement.

On assiste aujourd'hui, en même temps qu'à la recomposition du tissu urbain, à celle des réseaux sociaux, sur fond d'une Histoire où se sont rencontrés les remous provoqués par la rénovation, et la mémoire collective. A cette mémoire longue du XIIIème -dont Louis Sébastien Mercier écrivait qu'il était, à la veille de la Révolution "le quartier où habite la populace de Paris la plus pauvre, la plus remuante et la plus indisciplinée"(3) -sont associés: par exemple, le souvenir des insurrections de 48, puis la Résistance pendant la Commune de Paris..., le rôle, pendant la guerre d'Algérie, du quartier Nationale, celui du Lycée Rodin pendant la guerre du Vietnam, etc... Ainsi, la conjugaison d'un ancien tissu militant avec des militants issus des luttes urbaines a donné une configuration particulière à l'arrondissement et a notamment favorisé la création de lieux "parallèles", nombreux (Boutiques de Droit, de Santé, Librairies, Ateliers autogérés, Comités, etc...).

- Le choix: une norme réductrice

Mais cette configuration particulière de l'arrondissement -bienvenue dans une recherche comme la nôtre- ne présente pas que des avantages sur le plan méthodologique.

En effet, l'entité administrative ne semble guère coïncider avec la réalité du tissu urbain: multiforme, celle-ci se présente davantage tantôt comme une mosaïque d'unités très différenciées à l'intérieur d'une même circonscription transformée par la rénovation à des "taux" variables (par exemple Gobelins/Masséna ou Blanqui/Olympiades), tantôt comme un espace dont les frontières vécues sont difficiles à cerner.

Louis Sébastien Mercier, Tableau de Paris, Maspéro, Paris

Ainsi, comme dans d'autres arrondissements qui ont connu le même sort, d'une part les frontières d'anciens quartiers, aujourd'hui disparus, ont cédé la place à d'autres ensembles (ilôts d'immeubles), d'autre part, dans cette recomposition, les frontières administratives peuvent sembler bien arbitraires, voire abolies: par exemple, de nombreux adolescents (cf Enquête ADA 13 en annexe) sont scolarisés dans le XIIIème mais résident dans d'autres arrondissements parisiens ou en banlieue. Un groupe audio-visuel a commencé par s'implanter dans le XIIIème avant de déménager dans le Vème, où il a pu louer un local plus spacieux et plus confortable.

Plusieurs spécificités de la socialisation des adolescents, auxquelles l'équipe s'est trouvée confrontée, confirment ces remarques: en matière d'activités réalisées hors du temps scolaire, les adolescents échappent presque totalement à la vie institutionnelle et associative de l'arrondissement. De plus, il s'est avéré que les jeunes -qui ne semblent guère sensibles à la mémoire collective que nous évoquions plus haut- ne sont pas conscients des limites proposées au terrain.

On doit aussi distinguer les lieux des groupes, c'est-à-dire:

- d'une part: des lieux d'accueil pour des pratiques technologiques ; lieux de l'arrondissement, où apparaissent des groupes qui ne sont pas forcément constitués de jeunes du XIIIème,

- de l'autre: des groupes de ressortissants du XIIIème, dont les pratiques technologiques sont -ou non- localisées dans l'arrondissement, parfois fortuitement quand c'est le cas.

On notera d'ailleurs qu'il est nécessaire de différencier ici entre groupes et réseaux: entrelacs de rapports familiaux, géographiques... dont l'historicité accuserait encore la rigidité des limites spatiales que nous avons assignées au terrain de recherche.

Cherchant ainsi à détecter des groupes d'affinités dans un cadre défini tout d'abord par l'exclusion de l'aire institutionnelle, ne risquons-nous pas de ressembler à ce passant qui cherche sa montre sous un réverbère parce qu'il y voit plus clair?

En dépit du caractère normatif et réducteur du terrain choisi, nous nous accommoderons de l'échantillon minimal qu'il représente.

II - POSITION DES GROUPES PAR RAPPORT A L'INSTITUTION ET LA POPULATION

1) Par rapport à l'institution

Il avait paru souhaitable, rappelons-le, de prendre en compte dans le cadre des objectifs de l'étude, des "groupes spontanés et auto-gérés", situés à des distances différentes de l'institution scolaire, ainsi que des groupes s'inscrivant dans des associations constituées depuis longtemps. Les conclusions de la première phase de la recherche ont permis de caractériser les groupes rencontrés, puis étudiés, d'abord en fonction de l'appartenance au secteur éducatif, puis en fonction de la distance par rapport à l'institution scolaire.

Le très faible nombre d'associations accueillant des adolescents pour des activités techniques (1), la constatation que les adolescents rencontrés, dans leur ensemble n'étaient pas inscrits dans les groupes institutionnalisés dans le cadre de leurs loisirs et "échappent" aux associations, l'ignorance du secteur associatif en ce qui concerne les pratiques technologiques des jeunes signalée tant par l'étude du Centre de la Recherche sur la Culture Technique et de l'INRP (2) que par les conclusions des investigations liées à cette recherche, ont incité à restreindre le champ de l'étude vers des groupes non insérés dans une structure institutionnelle.

Les animateurs des associations sont tous prêts cependant à présenter des activités techniques aux jeunes et par ce moyen à les sensibiliser.

(1) Sur plus de 30 associations du secteur socio-culturel, les adolescents n'apparaissent pas dans les ateliers proposés; deux associations techniques pour ce public n'ont pu être retenues, une troisième propose des activités techniques dans deux ateliers dont l'un est fréquenté par des adultes, l'autre pour moitié par des adolescents et des adultes. D'autres associations ne proposent pas d'activités de ce type. Les lieux de rencontre et activités associatifs sont pourtant très nombreux dans l'arrondissement.

(2) PERRIAULT J., DUCHET CH., Répertoire des expériences pédagogiques réalisées par l'Education Nationale ou avec sa collaboration dans les lycées ou les collèges -Editions du CRCT- Paris, 1981.

Si l'on observe une certaine inadéquation de l'offre de loisirs, on constate aussi le souci de s'adapter au public d'adolescents qui fait défaut ici. Monique Segré note dans "les enfants et les adolescents face au temps libre" -ESF- Paris, 1981 des réussites de certaines MJC en ce qui concerne des ateliers mécanique, des circuits moto, des groupes de rock. En ce qui concerne les nouvelles technologies, comme le rapporte le colloque "Informatique, Education Populaire et vie associative", un programme national sur l'informatique et la jeunesse est en train d'être mis en oeuvre à partir des premières expériences: pour notre public, existent à l'heure actuelle 170 clubs Microtel dont 65 clubs Adémir en milieu scolaire, plus de 300 clubs EPI intégrés dans les établissements; des expériences réussies sont signalées pour des publics composés de jeunes et adultes, les enfants étant par ailleurs touchés dans des centres de loisirs (l'âge des enfants touchés n'étant pas mentionné). Ces éléments indiquent une certaine prise en compte du public adolescent par le secteur associatif, freinée par la nouveauté de la technique informatique. Les données relevées à propos de la fréquentation du secteur associatif sont contradictoires et ne permettent pas de conclure si cette non-fréquentation est spécifique à l'arrondissement ou non: ainsi, une étude (3) menée par l'ADA 13 au sein même de l'arrondissement signale que 6,5% des jeunes contactés à propos de leurs activités extra-scolaires les exercent dans un groupe institutionnalisé, ce qui ne les empêche pas de pratiquer des activités de type technique essentiellement à domicile pour le bricolage et en association pour le sport (les activités ont été définies comme "activités physiques ou intellectuelles menées par un acte qui peut être individuel ou collectif" (4). La seconde étude signale que 64,3% des collégiens et lycéens interrogés appartiennent à une association ou un groupe de jeunes, les trois quarts en association sportive; on a ainsi, parmi eux, 7% en MJC, 10% en mouvements de jeunesse, 17% en associations culturelles, 10% appartiennent à d'autres organisations (5).

(3) ABC 13 septembre 1982 N° 18 Les collégiens du 13ème et leur temps libre- ADA 13- Enquête auprès de 1500 collégiens scolarisés dans l'arrondissement (taux de retour de 15%).

(4) Cf Annexe 1

(5) LESELBAUM N., CORIDIAN C., HASSENFORDER J., Les rapports entre le temps scolaire et le temps des loisirs -INRP- Paris, 1982. L'étude a été menée par questionnaire auprès de 700 élèves de 5ème et de 2nde choisis sur échantillonnage, dans la région parisienne.

L'étude constate que 77% des élèves pratiquent des activités manuelles, pratiques ou artistiques. Cette fréquentation varie d'ailleurs avec la catégorie socio-professionnelle des jeunes et diminue légèrement entre la 5ème et la 2nde. Par ailleurs ont été fréquemment avancés à titre d'explications de multiples facteurs, liés au milieu socio-économique et culturel. Le rapport intitulé "Concurrence des modes de formation et d'information scolaire et extrascolaire chez les adolescents", de R.BOYER et al. (6), montrait combien des adolescents de milieux peu favorisés, dans deux CET de deux petites villes de province fréquentaient peu ces lieux en raison essentiellement du coût, de l'attitude élitiste des animateurs, de la nécessité d'avoir des connaissances techniques relativement élaborées pour pratiquer certaines activités, des conditions rébarbatives d'exercice de ces activités (lieux, modalités d'inscription, horaires, programme). Les parents eux-mêmes ignoraient les activités de loisirs culturels (spectacle, cinéma, lecture), qui les déroutaient par leur hétérogénéité. Les auteurs font l'hypothèse à la suite des travaux de J.C. CHAMBOREDON sur l'emploi du temps des classes "populaires et supérieures", que dans le premier type de classe, s'opposent des moments libres "vides" à des moments de contraintes, que dans leur emploi du temps, ils montrent une "disposition à s'intéresser sans cesse à des activités diverses" et qu'en même temps, les parents offrent "un large champ d'apprentissage".

L'étude de l'ADA 13 a posé la question aux adolescents sur ce qui les empêchait de participer plus aux activités en infrastructure; les raisons avancées sont l'argent, les parents essentiellement, alors que la rencontre avec les copains, freinée surtout par les parents, ne l'est pas par le motif du coût. Les raisons sont peut-être à chercher dans ce qui fait la trame du vécu de l'adolescent: préférence de loisirs "ludiques" plus qu'éducatifs, importance du groupe de copains qui se réunit pour se détendre (se promener), faire du sport, assister à des spectacles, réfléchir ensemble ou parler de ses problèmes....

L'étude consacrée aux élèves de CET de R.BOYER et al, montrait aussi que la rencontre entre copains chez des adolescents plus âgés a une valeur symbolique de recherche, d'autonomie où les activités réelles ne sont pas toujours mentionnées, semblent "routinières" (promenades en mobylettes, jeux de café, conversations...) et où les relations semblent "informelles". Ce qui importait, c'est plus le fait de ce qui s'y disait, au sein d'une

(6) BOYER R., LACAS F., MOINOT G., TABOADA M.J. . Concurrence des modes de formation et d'information scolaire et extra scolaire chez les adolescents -CNRS- PARIS, 1977.

cellule qui permet d'échapper à des structures scolaires rigides...

Les moments de détente vécus en famille sont massivement appréciés des élèves, alors que les activités scolaires et même les activités de type clubs scolaires le sont nettement moins.(7)

2) Par rapport à la population

a - la population du XIIIème

Bien que notre étude exploratoire ait la perspective d'étudier de façon fine les pratiques et les représentations de groupes spécifiques, il paraît utile de rappeler quelques-unes des caractéristiques de la population du XIIIème. La structure actuelle par âge(8) montre un pourcentage important de jeunes de 0 à 14 ans (15,9 % au lieu de 13,5 % pour Paris et moins de retraités). Si l'on se réfère à l'âge qui nous concerne (10-24 ans), on peut dire que le pourcentage d'adolescents tant en 1975 qu'en 1982 est supérieur aux pourcentages de l'ensemble de Paris (19,5 % en 1982 contre 18,6 % pour Paris, 20,4 % en 1975 contre 19 % en 1982 pour Paris). Si l'on prend les 16-24 ans, les différences avec Paris sont moindres.

Par ailleurs, l'étude des catégories socio-professionnelles montre que l'arrondissement, proche des moyennes de Paris, accueille davantage d'employés et de professions intermédiaires, moins de retraités ainsi que légèrement moins d'artisans, commerçants et chefs d'entreprise que l'ensemble de Paris (9).

(7) LESELBAUM N., CORIDIAN C., HASSENFORDER J. Les rapports entre le temps scolaire et le temps de loisirs. Etude déjà citée.

(8) Données statistiques INSEE en cours de traitement. Recensement général de la population 1982 INSEE. Population légale et statistiques communales complémentaires (Evolutions démographiques 1975-1982 et 1968-1975) Paris: la population du XIIIème est en hausse, ce qui n'est pas le cas de la majorité des arrondissements.

(9) Cf tableau en annexe 2.

Le recensement INSEE de 1975 montrait une baisse conjointe des pourcentages d'ouvriers et des patrons de l'industrie par rapport à 1954, une augmentation des employés, cadres moyens et supérieurs comme le signalait M. DESCOLONGES-MORVILLE dans sa thèse La rénovation urbaine au féminin. Pratiques et paroles de femmes aux Olympiades(Paris 13ème). Thèse de Doctorat de 3ème cycle. Paris, 1980.

En annexe 3, pourcentages des jeunes scolarisés dans l'arrondissement. Nous n'avons pas eu les données pour les âges de 21 à 24 ans

ANNEXE 1 - Activités pratiquées (plusieurs possibles) de type technique par sexe et catégories socio-professionnelles

ABC 13 septembre-octobre 1982 n°18. Les collégiens du 13ème et leur temps libre -ADA 13- Paris, 1982.

	Garçons	Filles
Sport	64	42,1
Bricolage	39,7	28,8
Musique (écoute surtout)	25,7	30,5
Peinture-dessin	16,8	21,7
Danse	2	11,1
Poterie	2	5,3

	Cadres Professions libérales	Techniciens Maîtrise	Employés	Ouvriers	Artisans Commerçants
Sport	66,6	39,5	46,7	50,5	46,3
Bricolage	40,3	38,5	34	36	27,3
Peinture Dessin	25,7	25,3	31,2	25,8	21,5
Musique (écoute surtout)	36,0	24,2	19,3	14,5	18,2
Danse	8,3	5,5	5,6	5,3	7,4
Poterie	2,7	2,2	4,4	2,7	4,9

ANNEXE 2 - Pourcentages des catégories socio-professionnelles sur la population totale
Données statistiques INSEE 1982 en cours de traitement

	PARIS	XIIIème arrondissement
Artisans		
Commerçants		
Chefs d'entreprise	3,7	2,4
Cadres, profession intellectuelles supérieures	11,2	10,8
Professions intermédiaires	9,8	11,1
Employés	16,7	18,1
Ouvriers, y compris ouvriers agricoles	8,8	9
Retraités	14,8	13
Sans profession	35	35,7

ANNEXE 3

% de jeunes scolarisés à		
17 ans	88	90
18 ans	71	81
19 ans	62	62
20 ans	53	45

III - LE GROUPE D'ACTIVITE AUTOUR DE L'ELECTRONIQUE

1. Le terrain: les pratiques dans les domaines de l'électronique et de l'informatique

a - Localisation spatio-temporelle

Les adolescents rencontrés résident dans l'ilôt des Deux-Moulins. Il s'agit d'un ensemble d'immeubles, dits "I.L.N.", construits par l'O.P.H.L.M.V.P. à partir de 1970. Cette caractéristique immobilière a son importance: en effet la construction d'immeubles I.L.N. à Paris depuis 15 ans, souvent en liaison avec des rénovations, a permis à des catégories sociales dites "moyennes" de demeurer dans la capitale. Ces catégories sociales sont précisément celles qui ont développé la revendication du "droit" au logement qui s'est particulièrement traduite en exigences d'équipements collectifs. A cet égard, l'ilôt des Deux-Moulins est particulièrement représentatif.

Fruit de l'action des locataires, une "dalle" constitue le lieu de rencontre par excellence des habitants et du voisinage, aussi bien celui des adultes que des enfants et des adolescents. Cette "dalle" permet de nombreux jeux, vélo, ballon (tennis, volley, basket, patin). En fin de journée, au printemps, des adultes s'y retrouvent et parfois y piqueniquent ensemble. L'ilôt recèle aussi des locaux utilisés par diverses associations.

La constitution des réseaux des adultes, existant sur une base locale, dépend à la fois:

- du milieu social ; à cet égard, les procédures d'accès au parc des logements publics parisiens favorise le regroupement de familles socialement "homogènes",

- de l'âge des enfants ; ceux-ci sont un puissant moyen de socialisation des parents, que renforce la fréquentation de telle ou telle école primaire,

- de formes d'engagement social, concrétisées ici par la participation (ou l'absence de participation) à la vie associative et politique en général et plus particulièrement, pour ce qui concerne cet ilôt: aux amicales de locataires, aux associations de parents d'élèves et aux associations socio-culturelles.

b - Les informateurs:

Les cinq jeunes que nous avons rencontrés ont en commun l'histoire locale de leurs parents. Nous les avons isolés car ils ont développé ensemble une activité dans le domaine de l'électronique, il y a trois ans. Si nous devons aujourd'hui

entreprendre cette recherche nous prévilègierions l'analyse de la pratique informatique survenue postérieurement et nous aurions affaire à un réseau d'adolescents plus important en nombre que celui dont nous rapportons l'expérience ici.

Enfants, ils ont joué sur la dalle; ils ont fréquenté les mêmes écoles primaires et sont entrés en 6ème à Claude Monet. Actuellement, les deux plus âgés fréquentent respectivement le lycée Rodin et le lycée Jean Lurçat. Si l'origine sociale des parents n'est pas identique, les modes de vie actuels paraissent relativement homogènes et manifestement les parents eux-mêmes constituent un groupe d'affinités qui d'ailleurs n'est pas réductible aux quatre familles concernées. Ces parents développent des pratiques communautaires à l'égard des enfants et des adolescents: les portes sont largement ouvertes aux "copains" et aux "copines", qui passent jouer un moment, regarder la T.V., s'aident éventuellement à "faire les devoirs", restent diner et dorment les uns chez les autres. Il existe, en quelque sorte, une circulation des adolescents à l'intérieur des appartements, et parfois des intérêts communs se cristallisent sur certaines pratiques sportives et certaines pratiques technologiques (terrains d'action privilégiés par les garçons).

C - Le groupe d'affinités:

Nous avons affaire à 5 informateurs et 4 familles:

Gérard a aujourd'hui 15 ans et son frère François en a 13. Ils fréquentent tous les deux Cl. Monet, Gérard redouble la classe de 3ème et François est en 4ème. Ils ont une plus jeune soeur qui fréquente encore l'école primaire. Leurs parents sont issus de milieux dits "moyens", et ont suivi "naturellement" des études: le père est cadre supérieur dans une banque nationalisée, où il est chargé de la réalisation de notes de conjoncture ; de manière périphérique à son activité principale il est concerné par le traitement informatique des informations à l'intérieur de la Banque. La mère a suivi des cours à l'INOP après avoir commencé un licence de langues, elle était "programmée pour devenir enseignante" dit-elle, mais son mariage, la nomination de son mari dans une direction provinciale de la banque, et la venue de trois enfants ont interrompu ses études. Depuis deux ans elle prépare une licence d'arts plastiques et projette d'enseigner à l'issue de ses études. Depuis l'arrivée de la famille "sur la dalle" la participation à la vie associative locale a été assurée par la mère: Animation 13, locataires, parents d'élèves.

Dominique a 16 ans. IL fréquente la classe de 1ère à Claude Monnet. Il est l'aîné de deux autres garçons, âgés respectivement de 14 et 12 ans, qui fréquentent également Cl. Monet. Le père est issu d'une famille de pépiniéristes qui vivent en province, il est devenu architecte-paysagiste et travaille au sein d'une SCOP qu'il a montée. Le milieu d'origine de la mère est plus modeste: elle n'a pas le bac et avait reçu une formation d'aide-puéricultrice et déjà

exercé cette activité professionnelle avant son mariage et la venue des trois enfants. Depuis un an et demi elle a repris cette activité professionnelle et travaille dans une crèche. Elle a participé à des ateliers d'activités manuelles au cours de ces dernières années, mais la prise de responsabilité associative -notamment au sein des parents d'élèves- est assurée par le père.

Thomas a 17 ans. Il fréquente la classe de lère et pour ce faire a quitté Cl. Monet pour Jean Lurçat. Sa soeur, âgée de 14 ans, fréquente Cl. Monet. Les grands-parents de Thomas étaient ouvriers, l'un des grands-pères fut conducteur de locomotives et a une réputation "d'inventeur". Le père est maintenant technicien verrier dans un laboratoire du C.N.R.S. et la mère, "programmée pour être couturière", est devenue employée de bureau, et à force de ténacité et d'heures de travail supplémentaires a accédé au grade de chef-comptable de son entreprise. Elle s'est, dit-elle, facilement adaptée à l'ordinateur et souhaiterait avoir le temps d'en apprendre davantage en ce domaine. La participation à la vie associative (parents d'élèves et locataires) est assurée par le père.

Denis a 17 ans. Il est en terminale à Rodin. Son frère, âgé de 13 ans, fréquente aussi le lycée Rodin. Issu d'une famille modeste, le père de Denis est devenu médecin du travail et la mère, après des études décousues et une qualification acquise depuis quelques années exerce la profession d'orthophoniste en établissements publics. Le père a participé activement à de nombreuses associations locales: parents d'élèves, locataires, associations socio-culturelles.

2. Méthodologie : pluridisciplinarité et expertise

Ces adolescents et leur famille sont connus de Michèle Descolonges-Morville depuis plusieurs années. Elle participe au "réseau" des familles (sorties, vacances, vie associative, etc.) et vit dans le quartier. La réalisation de cette recherche posait le problème de son statut : le fait d'être engagée dans des relations d'amitié avec les parents ne risquait-il pas d'interférer dans les informations qu'elle recueillait? Comment elle-même pouvait-elle prendre la mesure d'une subjectivité inévitable? La solution a été apportée par la participation à l'enquête auprès de ces adolescents de deux autres membres de l'équipe, considérés comme des experts (Béatrice Boffety, enseignante et Jean-François Boudinot, informaticien) qui ont eu des modes d'intervention spécifiques :

a - Douze entretiens ont été réalisés avec les adolescents, par M. Descolonges et B. Boffety :

Ces entretiens ont été notés, les données confrontées. Nous nous sommes heurtées à un certain nombre de difficultés pour décider le premier rendez-vous (adolescent absent, indisponible, R.V. ajourné à la dernière minute, etc.). Finalement, une première rencontre a été fixée à l'improviste, et deux des adolescents seulement y ont participé. Par la suite, 6 entretiens ont pu être

réalisés, assez régulièrement, jusqu'en juillet, où les vacances scolaires ont interrompu nos visites. A la rentrée d'octobre, il a été, de nouveau assez difficile de fixer dates et horaires, mais, finalement, 6 autres entretiens ont eu lieu, selon une périodicité régulière.

Deux adolescents ont été vus 5 fois
Un adolescent a été vu 4 fois
Un adolescent a été vu 2 fois
Un adolescent a été vu 1 fois.

Autrement dit :

5 entretiens ont concerné un seul adolescent
3 entretiens ont concerné deux adolescents ensemble
4 entretiens ont concerné trois adolescents.

Ces regroupements, à deux ou à trois, n'ont pas été notre fait, et indiquaient d'une part l'existence de liens plus ou moins serrés entre les adolescents, d'autre part le désintérêt de l'un d'eux pour cette recherche.

Par ailleurs, un "pot", spécialement organisé, a permis à B. Boffety de rencontrer cinq parents.

L'un des aspects positifs de ces entretiens a été de permettre le passage, aux yeux des adolescents, de M. Descolongs d'une place "parentale" à une place de "chercheur". Cependant, la confrontation des informations recueillies au cours des entretiens avec les informations détenues par l'observation-participante n'a pas été sans difficulté, car il est apparu que les entretiens avaient constitué, pour partie, une "mise en spectacle" et certaines affirmations des adolescents, notamment en matière de scolarité, étaient contredites par leur pratique effective (1). Ceci nous a parfois conduit à des différences d'interprétations, que l'on retrouvera au cours du texte.

b - J. F. Boudinot a rencontré les adolescents à trois reprises afin d'examiner le contenu de leur production technologique.

(1) Ceci est convergent avec l'expérience d'E. Lage ("Les représentations sociales du métier de chercheur dans la jeunesse. Vol. I : à travers l'institution scolaire) qui expose combien les entretiens réalisés au cours de la première phase de l'enquête donnaient des résultats stéréotypés.

3. L'Ecole

Au moment où nous avons commencé notre enquête, en mai 1983, les quatre garçons fréquentaient respectivement la 3ème, la 2ème et la 1ère de deux des établissements scolaires de l'arrondissement: Collège et Lycée Claude Monet, Lycée Rodin. Ils sont aujourd'hui scolarisés en 3ème, 1ère et terminale dans les mêmes établissements, auxquels il faut ajouter le Lycée Jean Lurçat, également situé dans le XIIIème. Un des adolescents que nous ne suivions pas l'année dernière est passé, cette année, au Collège Claude Monet, de 5ème en 4ème, où il est en avance d'un an. Outre ce dernier, un autre des adolescents ne rencontrait aucune difficulté scolaire, du moins jusqu'à ces derniers temps, où il "ne fait plus rien à l'école". Deux d'entre eux ont eu des difficultés: Dominique a dû prendre des cours de mathématiques, Thomas redouble sa 1ère. Le dernier enfin, qui redouble la classe de 3ème, pourrait passer en seconde technique l'année prochaine: c'est ce qu'envisagent du moins ses parents qui considèrent, semble-t-il, cette orientation comme moins satisfaisante qu'une seconde indifférenciée. Ce n'est donc qu'à son sujet qu'on puisse parler de réelles difficultés d'insertion scolaire, encore qu'il ne s'agisse pas de difficultés d'apprentissage (point sur lequel nous reviendrons plus tard).

Si les premiers intérêts liés à l'électronique ou à l'informatique paraissent liés au hasard et quasi-événementiels, l'école apparaît cependant comme pourvoyeuse d'intérêts, de stimulations, de relations de camaraderie associées à la technologie. Dominique a vu un plan de montage électronique chez un copain de classe, en a réalisé la photocopie, l'a montrée aux autres adolescents et chacun a réalisé un émetteur-récepteur. Gérard dira: "Il faut avoir quelqu'un qui te donne l'idée, qui t'ait mis dans le bain. C'est un hasard si on en a fait, c'est parce qu'il y a eu des gens autour". L'un des émetteurs-récepteurs a d'ailleurs été réalisé pour écouter un conseil de classe: "Dans ma classe, je me suis intéressé /aux mini-ordinateurs de poche/ parce que tout le monde en avait. Tout le monde tapait, ça m'a intéressé" (Dominique).

Sauf pour l'un d'eux (Denis) qui s'est initié à l'informatique dans le cadre du Club du lycée, l'école n'a pas délivré de formation spécifique dans les domaines électronique ou informatique, à leur regret d'ailleurs. (Dans le premier cas, la situation de Denis est tout à fait spécifique puisque sa pratique technologique se développe dans le cadre essentiellement scolaire. Nous n'avons pas d'éléments d'information qui nous auraient permis d'apprécier l'inter-relation entre l'école et l'activité technologique ici).

Les adolescents se plaignent en effet que les enseignants soient insuffisamment formés ou spécialisés, peu motivés, que les équipements, le matériel et les horaires soient insuffisants.

Les cours sont très théoriques, disent-ils, très orientés vers les programmes et réduits au minimum nécessaire pour le bac, ou bien réduits à un travail manuel limité: "Soit tu en fait /de l'électronique/ en physique, et tu ne fais que de la théorie, soit tu en fais en Travaux Manuels et tu ne comprends rien" (Dominique).

Cependant, ils désirent se former sur le mode du didactisme scolaire: "Il y a des bouquins qui t'expliquent, mais ça prend plusieurs années; tandis qu'avec des cours tous les jours, tu progresses vite". "Moi, je trouve que c'est vachement bien d'inclure l'informatique dans l'enseignement" (Gérard)... Ce qui ne veut pas dire au sein de l'école telle qu'elle est ou leur apparaît: la formation de type scolaire serait acceptable dans la mesure où le professeur qui la prendrait en charge apparaît comme plus ouvert, différent des autres, susceptible d'entretenir avec eux des relations moins impersonnelles: "Si on vous proposait l'informatique dans le cadre des cours? - Ca m'est égal, mais dans le cas des cours, je sais que ça n'est pas possible. Si le prof veut bien m'aider, je sais qu'il a une forme d'esprit qui lui permet de le faire" (Dominique). "Moi, je préfère (en dehors de l'école). Si c'est un prof, je sais qu'il ne me connaîtra pas tandis que si je connais quelqu'un dans ma vie privée, ça peut devenir un copain... Avec un prof oui, mais un prof qui soit passionné, qui soit intelligent" (Gérard).

Paradoxalement, ce que l'école peut leur proposer en matière de formation, c'est, par la rigidité des programmes et la pauvreté des moyens, la mise en oeuvre d'un processus de sélection-élimination où l'électronique, l'informatique, par exemple, pourraient se retrouver dotées d'un statut un peu spécial, annulant les inconvénients majeurs du système scolaire à leurs yeux. Lié à cette exigence, transparait toujours le désir de trouver des adultes qualifiés pour leur faire dépasser le processus de reproduction - imitation, qu'ils déplorent, et que nous avons mis à l'épreuve en leur proposant un "expert": il a été bien accueilli, et même sollicité.

L'expérience scolaire propose donc, comme le négatif d'un cliché photographique, un certain modèle d'apprentissage, où le statut des enseignants potentiels est défini, où le statut de l'enseigné, devenu alors demandeur et "performateur" actif, ne l'est pas moins. "Avec plus d'activités technologiques, on aurait davantage de contacts avec eux /les profs/ tandis que là, ils restent derrière leur bureau. On serait bien obligé de se donner des conseils" (Gérard).

De plus, même si les adolescents se plaignent de ses limites et de sa répétitivité, le cadre scolaire propose, en termes effectifs ici, un schéma transmission - apprentissage des

connaissances - exercices d'application - assimilation des connaissances vers l'utilisation autonome (1) qu'ils ont non seulement reproduit explicitement mais reproduit à leur insu dans les réalisations informatique, reproduction de stéréotypes "personnalisés" par eux, en dépit du souci d'éviter de faire "une démonstration des qualités de l'ordinateur" (Gérard).

On peut alors remarquer ici que les connaissances acquises soit à l'école, soit par le biais d'un apprentissage dont le schéma est conforme à celui que propose l'école, même développées en dehors du milieu scolaire, sont exploitées dans le réseau de relations scolaires qu'elle contribuent à constituer. L'école participe, de ce point de vue, à l'élaboration d'un statut d'initiation ou de personnes-ressources pour les membres d'un réseau d'adolescents: Thomas, personne-ressource pour fabriquer de l'acide avec lequel réaliser les montages électroniques; Dominique, personne-ressource pour diverses réparations. Le rôle de l'école n'est pas à négliger dans la constitution du réseau, mais comment pourrait-il en être autrement? L'école est nécessairement présente dans toutes leurs activités, c'est donc un facteur avec lequel il nous faut compter, même si cela n'est pas, comme pour certains autres, un facteur dont l'importance est à apprécier en fonction de son absence possible d'intervention.

L'aller et retour, inégal et irrégulier, des apprentissages scolaires aux pratiques technologiques, se trouve, en fait, formulé explicitement en termes inversés: en effet, si les adolescents reconnaissent peu utiliser des connaissances scolaires dans leur pratiques technologiques, ils affirment par contre volontiers que, en termes de formation, les compétences acquises par le truchement de leurs activités technologiques s'exercent pour le plus grand bénéfice des disciplines scolaires (outre que l'ordinateur facilite les calculs de Dominique, il fait progresser Gérard en mathématiques, affirme ce dernier).

L'école, les rythmes scolaires, les copains de classe... sont omniprésents dans leur discours et structurent leur vie. Les thèmes des premières réalisations en informatique et électronique

(1) (Thomas). "A l'école, on a un apprentissage, des expériences dans les petites classes. J'ai refait les expériences/en chimie/que j'avais faites en classe. J'ai voulu faire des expériences pratiques, créatives, c'est-à-dire faire de la soie, fabriquer de la liqueur de Fehling, galvaniser... "J'ai refait l'électricité chez un copain", Gérard, qui a aussi réparé un modulateur chez un copain, "Tu es obligé de recopier des programmes, par exemple, en informatique (Dominique)..."

cf. Stella BARUK "Echecs et Maths" Paris, Seuil, 1973. L'auteur y développe sa réaction quand aux maths modernes, et montre que, sous des couleurs qui se veulent concourir à l'élucidation de la pensée, l'enseignement des mathématiques fonctionne sur un même registre dans les écoles : celui du retour en arrière. L'élève est toujours invité à aller voir "avant" et à répéter ce qu'il a appris auparavant. Cette forme d'apprentissage, typique de l'école, se reproduit ailleurs. "Pour "prendre pleinement conscience des propriétés des constructions réalisées", "il faut revenir en arrière sur ses pas et examiner le chemin qui a été parcouru". Entièrement tourné vers ce qu'il est sensé avoir fait, et donc qu'il devrait savoir faire, l'enfant ne peut jamais que proposer de re-faire". écrit-elle (p. 66), poursuivant : "ces expériences accumulées, que l'on fait d'abord, dont on prend conscience ensuite, ne sont dans le secondaire guère différentes du "apprenez votre leçon d'abord, vous comprendrez après".

sont inspirés par l'école: émetteur-récepteur FM pour écouter un conseil de classe, chasse au LEPROF(2). Si, dans ce dernier cas, on peut distinguer thème et projet (un jeu informatique), dans le premier par contre, le projet naît du désir d'écouter un conseil de classe, lieu où l'on peut "défendre son bifteck" (Dominique).

4. Le milieu familial

Le milieu familial a été une référence ou un stimulant des premières pratiques électroniques, qui paraissent avoir focalisé à un moment donné, sur une technologie, des attitudes de bricolage que chacun développait antérieurement (démontage de postes de radio hors d'usage, réparations de bicyclettes, de vélomoteurs, chimie) et qui ont perduré, parallèlement, en se centrant davantage sur des réalisations domestiques (repeindre l'appartement d'une grand-mère, tirer une ligne téléphonique, réparer le circuit électronique de l'appartement d'un copain, secourir des copains plus jeunes, forcés d'interrompre leur "boum" parce qu'ils avaient marché sur les fils de la chaîne, de réparer des jacks de walk-man, etc...). Signalons, de ce point de vue:

- la mère de Gérard: "bricoleuse" qui se forme à l'art plastique et anime des ateliers pour enfants autour d'activités manuelles,
- l'oncle de Gérard: "spécialisé dans les trucs scientifiques" travaille au CEA,
- le père de Gérard: "quand il était jeune, il aimait bien bricoler, il avait une petite 125, il avait toujours les mains dedans",
- l'oncle de Thomas: "joaillier" peut-être inspirateur de la collection de minéraux,
- le grand-père de Thomas: "à sa retraite, il avait construit des machines pour tirer des plans, des moteurs, des projecteurs, des appareils-photos",

(2) La chasse au LEPROF (LEPROF remplaçant avantageusement le nom d'un de leurs professeurs) est un jeu informatique mis au point par les adolescents dont le but est de faire exploser la cabine téléphonique jusqu'à laquelle le professeur a progressé. "LEPROF va dans une cabine téléphonique pour téléphoner à tes parents pour te donner un avertissement, et tu dois faire exploser la cabine. T'entends: "Avertissement pour la classe de 4ème B, et t'entends un petit rire sadique..."

- le père de Thomas: personne-ressource qui, technicien CNRS, a initié son fils à l'électricité, a fourni le matériel de chimie,
- la mère de Thomas: c'est à l'occasion du Noël de son entreprise que son fils a reçu, en cadeau, une boîte de chimie,
- le père de Dominique: architecte paysagiste,
- la mère de Dominique: très bricoleuse (reliure, ateliers divers à la CAF).

La famille de Gérard a sans doute été plus stimulante que les autres sauf dans le cas de Denis, la famille a valeur d'exemple et tous les adolescents sont bricoleurs, Denis compris.

Pour importante qu'apparaisse la stimulation familiale, la place de la technologie dans les rapports familiaux n'a pas de valeur décisive, puisque l'échantillonnage présente aussi un individu bricoleur en dépit d'un milieu qui ne l'est pas.

Pour ce qui concerne spécifiquement l'informatique, ajoutons qu'aucun parent n'a suivi de cursus de formation technologique. Les seuls d'entre eux (père de Gérard, mère de Thomas, père de Dominique) qui ont eu des contacts avec la technologie sont, actuellement, "utilisateur". L'informatique rentre dans l'entreprise, statistiques ou comptabilité sont donc informatisées désormais, et les "progrès de la technologie" sont très importants dans leur secteur respectif: outil de traitement ou de gestion, la technologie n'a pas encore modifié leur vie professionnelle de façon radicale à leurs yeux. (Il serait plus juste de dire que, si, concrètement, rien n'a encore radicalement changé, nombreux sont les propos tenus au futur, par les parents, où l'ordinateur est favorablement présenté: "Ca permet d'aller plus vite; désormais, on ne passera plus les écritures à la main; l'ordinateur nous enlève tous les travaux fastidieux, répétitifs, et on s'aperçoit qu'on a autre chose à faire (mère de Thierry)). Mais, là aussi, l'exemple de Denis nuance l'importance du facteur de stimulation familiale et fait des parents, chez lesquels les enfants peuvent tous se réunir, davantage un creuset qu'un moteur de l'activité technologique.

Cependant, si l'on examine la place des parents, non plus par rapport au bricolage ou à la technologie, mais par rapport à la science et au savoir, il semble que le passage à la pratique informatique trouve un sens. Nous avons repris, pour réaliser cette analyse, la grille mise en place par E. Lage (op. cit.) où elle situe la profession des parents selon leur degré de proximité (1) à l'égard de la science et du savoir: on observe que les parents du seul adolescent qui n'ait pas acquis un micro-ordinateur sont, par

rapport aux autres parents, les plus éloignés (ou les moins proches) de la science et du savoir:

	père	mère	
Gérard et François	6	3	= 9
Dominique	5	2	= 7
Denis	5	3	= 8
Thomas	4	2	= 6

Mais ce résultat établi sur la base d'un petit groupe pouvait être le fait du hasard, et nous avons examiné la place des parents des "copains" que les adolescents indiquaient comme leur étant les plus proches, mais inintéressés par la pratique informatique et dénués de micro-ordinateurs. Le résultat conforte notre observation. En effet, les parents ont un degré de proximité à l'égard de la science et du savoir égal ou inférieur à celui des parents de Thomas.

Au vu de ces résultats, il semblerait que le degré de proximité des parents à l'égard de la science et du savoir (qui n'est pas assimilable à une hiérarchie des revenus ni de diplômes), ait une incidence sur l'acquisition d'un micro-ordinateur par l'un des adolescents de la famille. Cependant, la faiblesse de l'échantillon doit nous inciter à la prudence et des travaux statistiques complémentaires seraient nécessaires pour confirmer ou infirmer cette hypothèse.

(1) Rappelons que ces degrés de proximité sont :

- proximité 8 : chercheurs en sciences exactes et professeurs d'université
- proximité 7 : chercheurs et professeurs d'université en sciences humaines
- proximité 6 : ingénieurs, professeurs de sciences au lycée
- proximité 5 : médecins, architectes
- proximité 4 : techniciens
- proximité 3 : fonctionnaires, journalistes, écrivains, professeurs de lettres au lycée, etc.
- proximité 2 : secrétaires, artisans, ouvriers
- proximité 1 : O.S., commerçants, employés de maison, etc.

5. La technologie dans la stratégie de formation

On peut supposer que, sur le plan de la formation, le niveau d'instruction des parents inclut(1):

- la description verbale d'opérations: geste accompagné d'exortations à observer et imiter,
- l'enseignement verbal de savoirs techniques caractérisés par le fait qu'ils proviennent de l'observation répétée de la relation de conséquence entre deux éléments,
- la transmission explicite et contrôlée de définitions, de connaissances scientifiques et de raisonnements.

Les parents ont ainsi activement participé à définir une aire de formation large, où on propose des activités aux enfants, achète un ordinateur (père de Gérard), finance des abonnements (parents de Thomas) et où on ne lésine pas sur l'argent de poche dévolu aux activités extra-scolaires.

Plus le message idéologique est intégré et assimilé -conclut une étude consultée(2)-plus grand est le degré d'autonomie atteint, plus relâchée est la pression familiale. La meilleure courroie de transmission se situe ici d'abord au niveau du vécu quotidien, c'est-à-dire au niveau des modes de pensée et des comportements acquis au sein du milieu familial.

La pratique technologique réalisée par les adolescents bénéficie de la bienveillance de leurs parents et parfois de leurs aides. Il s'agit d'une pratique qui se situe en-dehors du temps et de l'espace scolaire et qui cependant, n'est pas sans poser question quant à l'école.

Le niveau d'exigence des parents à l'égard de l'école est élevé. Lorsque les enfants fréquentaient les écoles maternelles et primaires, les parents ont développé des conduites d'appropriation dans une dynamique identique à celle qui les amenaient à investir la "dalle" - conduites qui ont été nommées "lutttes pour l'appropriation de moyens de consommation collective" par M. Castells (cf "Lutttes

(1) Distinction retenue dans le rapport cité ci-dessous.

(2) "La concurrence des modes de formation et d'informations scolaire et extra-scolaire chez les adolescents". OFRATÉME. SEDES. Régine BOYER, Françoise LACAS, Gilles MOINOT, Marie-José TABOADA. A.T.P. PARIS 1975.

urbaines", Maspéro, 1973). Cela s'est précisément traduit par leur participation active aux associations de parents d'élèves, et à l'organisation d'ateliers, au sein de l'école primaire, qui réunissaient enfants, enseignants et parents. Une rupture, dans ces modalités d'appropriation, est manifestement survenue dès l'entrée en 6ème. De leur participation aux associations de parents d'élèves, du fait d'être délégué de parents aux conseils de classe, les parents, dont il est question ici, tirent un bilan dubitatif. Ces conduites, en effet, ne garantissent pas d'être entendu et n'assurent pas une (bonne) intégration des enfants - cette position est modulée selon l'établissement scolaire, Cl. Monet leur paraissant à cet égard particulièrement "bétonné".

Le secondaire, en effet, se présente aux yeux des parents, comme un système hiérarchisé en classes de niveaux plus ou moins explicites, dont il est nécessaire d'adopter les normes, faute de quoi la réussite scolaire, et à terme professionnelle, des enfants ne sera pas assurée. Cela s'est concrétisé par l'adoption de l'allemand en première langue et du latin en 4ème. Parallèlement, les parents ont expérimenté, par des redoublements de classes (dans trois familles), l'aléatoire de la réussite. Dans le second cycle, les nouvelles échéances sont posées par le choix des sections qui ouvrent plus ou moins les portes d'études ultérieures. Les disciplines scientifiques sont créditées d'un grand pouvoir en matière de choix ultérieurs - mais l'on imagine mal des parents estimant le contraire !

L'institution scolaire apparaît aux parents comme un système rigide, qui ne permet pas de se tromper d'orientation car les choix y sont irréversibles. Si la pratique technologique des enfants conduit les parents à formuler des revendications, ils sont en même temps persuadés que la résolution des questions ainsi soulevées leur échappe. Factuellement, ces revendications se traduisent sur deux plans: les programmes, selon eux, devraient s'ouvrir plus largement à la technologie, et prendre en compte des technologies telles que l'électronique et l'informatique - cela nécessiterait une refonte de l'E.M.T.; sur le plan pédagogique, ils estiment que l'école devrait être capable de reconnaître et d'intégrer les capacités d'initiative dont les enfants font preuve au cours de leurs activités technologiques.

On est donc fondé à se demander si les pratiques technologiques des enfants affectent, au-delà des revendications, les stratégies familiales en matière de scolarité. L'adhésion parentale à la pratique technologique des enfants est-elle le signe de nouvelles stratégies familiales pour lesquelles, l'école et les diplômes ne garantissant plus de mobilité sociale, la pratique technologique deviendrait le moyen le plus sûr d'assurer le "vol social"? Ou bien assiste-t-on au développement de l'idéologie du temps libre, celui-ci permettant l'épanouissement des capacités personnelles, lesquelles en retour favoriseraient la réussite scolaire? D'une part, l'origine sociale des parents, "populaire" pour la plupart d'entre eux, et le fait que le seul "bien" familial consiste en diplômes et qualifications professionnelles, d'autre

part l'expérience d'in-appropriation de l'institution scolaire que l'on vient d'exposer, conduisent à penser que la scolarité est une valeur reconnue, dans ce milieu social, autrement dit, un lieu de passage obligé pour la formation professionnelle. En revanche, il apparaît que les parents estiment que les valeurs éducatives de formation de l'individu et du citoyen et plus généralement d'ouverture sur le monde ne sont pas portées par l'école, et le déplorent.

Les commentaires des adolescents à l'égard de l'enseignement et des enseignants font écho à ceux des parents. Ils valorisent les disciplines scientifiques comme clés professionnelles, dans le même temps valident les choix parentaux quant à l'allemand et au latin. Ils créditent les enseignants chargés d'assurer la formation scientifique dans les classes dites "fortes"(C) d'une compétence supérieure à celle de leurs collègues de même discipline, enseignants dans d'autres classes - ce que l'on peut considérer comme un reflet de la survalorisation généralement répandue dont la classe "C" est affectée. Leur pratique technologique les conduit à prendre position par rapport au savoir des enseignants de physique qu'ils ont été amenés à interroger, et ils estiment que ceux-ci détiennent un savoir général, qu'ils sont éventuellement spécialisés dans certains domaines de la physique, mais incompetents en matière de réalisation électronique, autrement dit, les enseignants ne leur apparaissent pas comme de potentielles personnes-ressources. En auraient-ils la capacité technique, il n'est pas certain que leurs capacités "humaines" trouveraient grâce aux yeux des adolescents. Ceux-ci, en effet, développent de fortes exigences à cet égard: ils critiquent avec virulence des conduites supposées mercantiles de quelques enseignants, certaines laideurs physiques expressives d'attitudes morales, et plus généralement une absence de "contact". Leurs critères de valeurs ne se rapportent alors plus à des disciplines -deux professeurs sont réellement plébiscités en vertu de leurs capacités pédagogiques et humaines, il s'agit d'un professeur de musique ("celle-là, elle aura pas perdu sa vie !") et d'un professeur d'histoire-géo. Au-delà des aspects factuels, on peut estimer qu'ils élaborent des figures, positives et négatives, celles de modèles d'adultes.

Ces résultats concordent avec les résultats de la recherche dont Mme Leselbaum fait état. Elle souligne, en effet, combien la fonction "utilitaire" de l'école continue d'être une fonction reconnue par les adolescents, pour lesquels les "matières scientifiques servent au métier", cependant qu'ils sont nettement moins nombreux à reconnaître que l'école pourrait leur permettre de "mieux connaître le monde qui (les) entoure", "être un citoyen responsable", et "être capable de s'exprimer et de communiquer".

Les adolescents du groupe électronique/informatique soulignent, effectivement, ces deux fonctions de l'institution scolaire: ils reconnaissent l'"utilitaire" mais dénie que l'école soit généralement formatrice de l'individualité. Cette position entre en résonance avec celle de leurs parents, exposée plus haut. La concordance des positions respectives des adolescents et des

parents, permet de préciser que l'activité technologique se situe sans conteste dans la sphère du temps libre, et cependant incite les uns et les autres à formuler des revendications qui prennent effet sur l'école (et à terme sur l'activité professionnelle).

Entre le début de la recherche, et son achèvement, l'un des adolescents a cessé toute pratique technologique, pour se consacrer à "l'économie". En-dehors de conditions psychologiques particulières toujours possibles, mais dont l'analyse n'entre pas dans le champ de cette recherche, on peut tenter d'en proposer une explication: on a souligné ici que l'activité technologique des adolescents se développe au sein d'un milieu familial favorisant et que celle-ci permet aux adolescents et à leurs parents de formuler des revendications à l'égard de l'institution scolaire. En choisissant d'acquérir des compétences dans la discipline économique, cet adolescent se donne les moyens de contester les valeurs idéologiques et politiques de sa famille - les conflits père/fils se focalisent désormais fréquemment sur des thèmes politiques -, autrement dit, Thomas, qui, explicitement souhaite se détacher de sa famille, ne laisse plus à ses parents la possibilité de développer des revendications sur la base de ses propres activités. N'ayant pas encore les moyens d'une rupture sociale, il opère cependant une rupture avec un milieu qui se définit par des caractéristiques sociales mais aussi idéologiques.

6. Tiers milieu et autodidaxie

Outre la présence, dans le milieu familial d'un des adolescents au moins, d'une expérience autodidacte (grand-père de Thomas), c'est à partir de la définition, examinée ci-dessus, de la sphère d'apprentissage chez les parents, que l'on peut déceler le déplacement des processus d'apprentissage vers le tiers milieu et l'autodidaxie. Les parents de tous ces adolescents se connaissent et se rencontrent régulièrement à l'occasion d'activités de loisirs, ou d'activités associatives. Dans ce qui est au départ, du côté des enfants, un réseau de copains (plus large en l'occurrence que le groupe d'adolescents isolé dans cette analyse) qui se retrouvent aussi à l'occasion de sorties familiales, la technologie, une activité parmi d'autres, va circuler. Dominique voit chez un copain un plan de montage, fait une photocopie, la montre à Gérard et à Denis, et ils réalisent un émetteur-récepteur FM. "Si J.B. m'avait pas intéressé à voir son ordinateur, j'aurais pas été intéressé par l'informatique. Le fait d'avoir quelqu'un dans son entourage qui bricole, a entraîné" (Gérard). Dominique demande à Thomas de fabriquer de l'acide. Il n'y réussit pas mais fabrique sur commande de Denis, Dominique, Gérard, des boules puantes et, pour des copains diabétiques, de la liqueur de Fehling (Thomas).

L'itinéraire est le même pour les autres activités :

- électronique :

un copain de classe → Dominique → Gérard, Denis, Thomas
→ réparations pour des copains

- informatique :

école → Denis → Gérard, Thomas, Dominique → Pierre,
Jérôme

Père de Gérard → François → Gérard, Dominique

Père de Dominique → Gérard, Dominique

- chimie :

Thomas → Dominique, Denis, autres copains

Oncle de Thomas → Thomas

- pierres et minéraux :

Thomas → Denis

L'environnement a aussi joué un rôle: "Au début, on commence par des jeux d'action, réflexes, puis on continue avec des jeux qui demandent de la réflexion" (Denis).

Le processus, pour l'informatique notamment, passe d'abord par la reproduction de programmes, "personnalisés", puis par une recherche de perfectionnement et d'élaboration, esthétique notamment chez Gérard, une meilleure compréhension du programme en vue, idéalement, d'une maîtrise du langage et de la conception de programmes.

On observe, pour tous les individus, un passage d'une technologie à une autre qu'on pourrait ainsi représenter(6) :

chez Thomas: pierres, chimie, électricité intérêt pour électronique,
économie, droit, jeux stratégiques

chez Denis: électricité, informatique
électronique

chez Dominique: électronique, informatique

chez Gérard: électricité, informatique
électronique

Sur le terrain, ces différentes activités sont distinguées par nos informateurs (distinction induite par le caractère directif des entretiens, peut-être), sans toutefois être hiérarchisées, et sans que soit explicite le mode de passage d'une technologie à une autre ni l'application à la technologie la plus récemment pratiquée, de connaissances apprises par ailleurs et antérieurement.

Il semble que l'on ait affaire à une culture "kaléidoscopique" où coexistent, un temps, plusieurs activités

(6) Cette évolution vers des activités de plus en plus abstraites suit, au demeurant, celle des programmes scolaires, d'un niveau à un autre.

(certaines étant ensuite abandonnées) concourant à définir ce "champ large d'apprentissage", comme nous le disions plus haut, sans hiérarchie particulière (nous reviendrons sur ce point), sinon celle des tranches d'âge auxquelles correspond ou a correspondu telle ou telle activité.

A l'exception de Thomas, nous avons noté le flou des réponses qui nous auraient permis de mieux situer dans le temps leurs diverses pratiques: leur vie semble s'organiser selon une mosaïque de pièces qui sont autant d'activités. Certaines de ces pièces, comme dans la lentille d'un kaléidoscope, semblent s'estomper pour être progressivement abandonnées (ainsi, le jeu sur la Dalle), tandis que d'autres naissent (un intérêt pour l'informatique, concrétisé, pendant un an, par une enquête sur le matériel disponible, conduite par François, ou par Dominique) sans encore se matérialiser par des pratiques régulières et décelables par des observateurs extérieurs. Plus qu'il n'y a choix d'une activité homogène et consciente, il y a regroupement des pièces du prisme, à un moment donné, qui privilégie, aux yeux de l'observateur ou du questionneur, telle activité ou telle signification de celle-ci aux yeux des adolescents.

Ceci -et cette formulation métaphorique rend compte des difficultés d'appréciation précise en termes chronologiques ou pragmatiques explique que nous ayons eu, au cours du travail de terrain, une "surprise": nous apprenions, par la mère d'un des adolescents, que son fils cadet, frère d'un de nos informateurs, ne faisant pas partie de leur groupe, avait acquis un ordinateur et menait son enquête depuis un an en vue de cet achat pour lui-même et son frère; il avait d'ailleurs mis au point un programme et initiait Gérard à l'informatique. Mais il est vrai que nous n'avions jamais posé de question explicite relative à des intérêts supposés dans le domaine de l'informatique. Par ailleurs, pendant toute la période des entretiens, M. Descolonges n'avait pas eu de contact avec les parents, autre source d'information.

De la bouche d'un autre des adolescents, nous devions apprendre à la même période qu'il avait, lui aussi, acheté un ordinateur pendant les vacances et préparé son achat par une enquête comparable dont nous ne savions rien avant l'exécution du projet. Nous réalisons ainsi assez brutalement qu'une partie des informations, et non la moindre, nous avait été soustraite. Dans le cas que nous venons de présenter, il n'y a eu apparition soudaine de l'informatique que pour les témoins oculaires, i.e. les chercheuses. La question est alors de savoir ce qui, dans une activité, est "abandonné" et ce qui est "recomposé": dans le cas de Thomas, le passage des pierres à la chimie est significatif: il "abandonne" la collection, l'acquisition d'un objet matériel; il "garde" la méthode qui permet de classer, d'analyser, puis d'innover et de créer; il passe ainsi d'une activité d'accumulation-répétition à une activité d'expérimentation plus dynamique et autonome, avec mise à l'épreuve du savoir acquis sur d'autres terrains.

7. Examen des pratiques et productions technologiques

Les rencontres ont eu lieu en trois fois sur rendez-vous, au domicile des deux adolescents. Le but était d'analyser leurs productions électroniques et informatiques.

La première entrevue, préparée par M. DESCOLONGES-MORVILLE, s'est déroulée en sa présence. Elle a consisté à présenter des programmes fonctionnant sur le micro ordinateur familial et à montrer les montages électroniques de Gérard. Il avait été prévu d'emporter les réalisations électroniques dans le but de les photographier et de connecter une imprimante au micro-ordinateur afin de tirer quelques listings. Malgré la présence de magasins spécialisés dans le quartier, il ne fut pas possible de trouver les connecteurs adéquats pour raccorder les deux systèmes. Rendez-vous fut donc pris pour la semaine suivante avec les accessoires nécessaires. La seconde visite se déroula à essayer de raccorder les deux appareils. La panne de l'imprimante couronna cette tentative malheureuse. Ce n'est qu'une semaine plus tard que le branchement fut réalisé avec succès et que Gérard et François purent sortir leurs listings. L'imprimante leur fut confiée trois ou quatre jours, à leur grande joie. Pendant ce temps, les copains et les parents eurent droit à une démonstration en règle. Cependant, le piédestal sur lequel était juché le technicien spécialiste était bien ébranlé du fait des difficultés rencontrées à connecter une simple imprimante !

Au moment de la reprise du matériel, l'un des deux adolescents (Gérard) me confia qu'il n'avait pas pu utiliser les options de cet appareil (double hauteur et/ou double largeur par exemple) du fait de ses faibles connaissances de l'anglais (langue dans laquelle est rédigé le mode d'emploi qui leur avait été laissé). En fait, au delà des mots et de la compréhension des phrases de la documentation, certaines pratiques et notions liées à l'informatique leur faisant défaut, ils avaient préféré rejeter la "faute" sur leur niveau scolaire plutôt que dans leur domaine réservé. Plus précisément, il s'agissait ici d'envoyer à l'imprimante le code "ESC" pour lequel leur micro-ordinateur ne possède pas de touche particulière. Cette fonction ouvrant la porte à toutes les options de l'appareil, la solution aurait consisté à traduire cette touche par son équivalent dans la table des valeurs ASCII. Ainsi, il leur manquait surtout le concept de "caractère de contrôle", c'est-à-dire de caractère qui, n'ayant pas habituellement de représentation graphique sur une imprimante, est utilisé pour programmer les fonctions liées à l'aspect ou la disposition des caractères imprimés ainsi que les diverses options proposées par les constructeurs (vitesse, marche, arrêt, tabulation, interlignes, marges, etc...).

Analyse des produits fabriqués

1 - Montages électroniques :

Sept appareils nous ont été remis :

- 1 chasse moustique oscillateur de fréquences élevées proche des ultra sons (inefficace selon eux !)
- 2 micro émetteurs à modulation de fréquence dont l'un est caché dans une petite boîte d'allumettes
- 1 récepteur FM réglable de 96 à 108 MHz
- 1 amplificateur son en pièces détachées attendant d'être monté dans une nouvelle boîte métallique
- 1 carillon de porte n'ayant jamais fonctionné
- 1 alimentation continue variable étalonnée par un copain.

Tous ces appareils sont la reproduction de montages proposés dans des revues spécialisées (Radio Plans) ou de livres d'initiation (Cours rapide de radio électronique simplifié, construction des appareils électronique du débutant). Ils s'apparentent aux kits vendus dans le commerce avec le guide de montage sauf que les composants de base ont été achetés à l'unité et les circuits imprimés fabriqués manuellement. En cas de panne ou de non fonctionnement, ils n'ont pratiquement pas possibilités de réparation (ils ne possèdent pas de contrôleur universel qui est l'instrument de mesure de base de tout électronicien). Le carillon de porte illustre bien cette constatation puisque cet appareil n'a jamais fonctionné ; la panne n'ayant pas pu être détectée par les copains appelés en aide, la recherche a été abandonnée. mais le montage nous a quand même été présenté.

A propos du degré de maîtrise des techniques mises en oeuvre, on peut faire les remarques suivantes, issues seulement de l'examen des objets proposés :

a) La capacité de copie est évidente puisque sur sept montages présentés, six fonctionnent ou ont fonctionné. Les précautions élémentaires pour l'installation des éléments sensibles ont donc été satisfaites, sauf peut-être pour le carillon de porte où le circuit intégré a été soudé sur la plaquette et en a certainement souffert !

b) Le dessin de certains circuits imprimés est quelquefois très grossier ce qui est caractéristique d'une reproduction manuelle directement réalisée sur les plaques ;

même si le passage par la décalcomanie a été parfois utilisé, il est évident que les techniques de transfert par photosensibilisation n'ont pas été utilisées.

c) Le résultat des soudures est le dernier élément qu'on puisse apprécier dans ce type de travail. Il dépend en grande partie de la qualité du produit utilisé (proportion étain plomb résine décapante) mais surtout de la maîtrise du fer à souder (température et propreté de la panne). On distingue ici, selon les endroits, les principales variations possibles : trop ou pas assez d'apport, chauffe insuffisante ou trop forte, caractéristique des soudeurs débutants, pour qui l'efficacité compte plus que l'esthétique et qui n'ont pas encore "domestiqué" parfaitement la matière qu'ils manipulent.

d) La distance entre les modèles proposés et les réalisations n'a pas pu être évaluée faute d'accès aux sources.

e) L'examen de ces différentes pièces ne permet pas, bien entendu, d'apprécier les notions acquises : voir pour cela, les représentations sur le sujet.

2 - Programmes :

Cinq programmes écrits en Basic pour le micro ordinateur DRAGON 32 m'ont été remis au moment où je suis allé rechercher l'imprimante. Ce sont les jeunes qui ont fait eux-mêmes la sélection.

- DS : dessin d'un tableau de bord de voiture Citroen DS ou d'une voiture inventée (ENF).

- METEORE : (jeu vidéo) - Le ciel vu d'une cabine spatiale, un météore arrive (un cercle grossit) ; il faut le détruire avant qu'il ne vous "réduise à l'état de malfaisantes et microscopiques poussières". Commandes au clavier - INKEY.

- LEPROF : (jeu vidéo) - Tir sur cabines. "LEPROF veut téléphoner au censeur pour vous coller un avertissement. Pour l'en empêcher, désintégrez toutes les cabines téléphoniques en appuyant sur une touche lorsqu'elles sont dans la cible". Commandes au clavier - INKEY.

- SNAFU : (jeu vidéo) - Deux chenilles adverses laissent des traces sur l'écran et doivent encercler l'adversaire. Commandes à l'aide des manettes de jeu.

- MENUS : Propositions de plats avec appréciation de la difficulté, indications du temps de préparation et du prix, renvoi à la page où se trouve la recette (livre de cuisine hors programme). QCM commandé au clavier par un chiffre - INKEY.

Comme dans le cas des réalisations électroniques, ces

programmes sont en grande partie des copies plus ou moins modifiées de listings proposés dans des revues spécialisées. La part de création est cependant potentiellement plus originale dans la mesure où on peut ne reproduire que les quelques lignes qui correspondent au besoin (ou au projet).

Un cas particulier doit être fait au programme SNAFU qui est la traduction en Basic d'un programme en provenance d'un camarade du Lycée qui l'aurait traduit du LSE en Basic ; la traduction pouvant s'effectuer au mot à mot, les compétences peuvent alors être relativement réduites. Un autre cas particulier est celui du programme LEPROF, transposition des jeux de tir classiques. On a simplement remplacé les météores ou les avions par des cabines, mais on joue quand même à détruire.

Un seul programme (DS) est ponctué de commentaires structurants (Musique, présentation, choix, Citroen DS, signe, pause, début dessin, voiture inventée). Les autres listings présentent de grandes difficultés de lecture et les corrections éventuelles ont dû être difficiles à détecter. (Voir à ce sujet les lignes 170 à 220 du programme MENUS).

Pratiquement tous les programmes commencent par un générique de présentation dans lequel le nom de l'auteur est mentionné.

DS : "Voitures par FRANCOIS"
"FRANCOIS et DRAGON 32 DATALTD"

LEPROF : "FRANCOIS PRESENTE CHASSE AUX LEPROFS"

SNAFFU : "DANIEL présente SNAFFU amélioré par la GOL COMPAGNY"

MENU : "Programme réalisé par FRANCOIS".

Ces génériques sont systématiquement accompagnés d'une musique synthétique ou du lancement programmé d'une bande son sur magnétophone en début et fin de jeux ainsi qu'à chaque fois qu'un but est atteint. La maîtrise de ces commandes semble être atteinte mais les choix qui sont faits pour les sons synthétiques seraient plus à classer du côté des bruits que de celui des mélodies (noter à ce sujet la préférence pour la musique hard de ces jeunes).

Le graphisme est rudimentaire (droites point à point, cercles variés). Les couleurs utilisées sont peu nombreuses (vert, rouge, bleu, jaune, noir). Les listings m'ont tous été présentés en vert sur fond noir.

Même si l'instruction DRAW est amplement présente dans les programmes, rien n'indique qu'elle soit assimilée et utilisée pour des besoins propres. Il en serait de même de l'instruction LINE qui permet de relier deux points repérés par leurs coordonnées, si quelques morceaux originaux n'avaient pas montré que le principe avait été compris et employé. (Voir lignes 580 à 630 du programme

DS) pour écrire les trois premières lettres d'un nom.

En conclusion, et pour avoir vu "tourner" quatre de ces programmes, on peut affirmer que ces adolescents ont au moins une compétence qu'on ne leur dénierait pas : celle qui consiste à recopier sans faute un texte entièrement codé. Sont-ils pour autant restés dans l'ignorance de ce qu'ils ont écrit ? On peut en douter. Quoiqu'il en soit, il serait peut-être intéressant de vérifier si cet entraînement à l'écriture sans fautes est réinvesti dans les autres activités de ces nouveaux copistes des temps modernes.

8. Processus de déplacement

Cette culture "en mosaïque", ou kaléidoscopique", est tout à fait compatible avec le continuum qu'assure la conception familiale de l'apprentissage: comme leurs parents, les adolescents considèrent que toutes leurs expériences quotidiennes acquièrent une signification culturelle, qu'ils apprécient dans les termes de la formation: ils insistent, par exemple, sur la rentabilité sociale de la technologie ("Donner une information à l'ordinateur, ça va deux fois plus vite... pour les fichiers, pour une entreprise, pour la gestion"), et l'importance que revêt la technologie dans la société industrielle est aussi projetée sur la réussite de leurs études, la poursuite de leur scolarité "Les plus jeunes, l'électronique, ça l'entraîne, ça développe l'habileté, la mémoire, ça présente le même intérêt qu'un jeu éducatif". Enfin, "le bac approche et c'est/l'informatique/recommandé, pour faire des calculs en math".

Elèves de sections scientifiques ou techniques, ils appliquent à l'univers scolaire cette même logique de l'utilité, où l'échéance de l'examen conduit à privilégier les disciplines affectées d'un fort coefficient et à traiter les autres avec un certain scepticisme, ou un certain dédain: "Il n'y a que la physique ou les sciences nat d'utile...".

Conception utilitaire: peut-être, à condition d'y voir non pas l'acquisition d'un outil directement opérationnel leur permettant de maîtriser correctement une technique donnée (professionnelle par exemple), mais un concept opératoire-expliquant le déplacement d'une technologie à une autre - par lequel l'adolescent vérifie que l'activité d'imitation est possible et non suffisante (l'électronique, "tu soudes bêtement", l'informatique "c'est du presse-bouton" si "tu achètes un programme tout fait" et "si on utilise la machine sans savoir comment ça marche")... et se propose l'acquisition d'une maîtrise: dans le cas de l'informatique, d'un langage. On pourrait schématiser ce passage comme suit :

imitation, expérimentation
mise à l'épreuve du savoir
sur une activité de pure
reproduction

"maîtrise" d'un langage
imitation ménageant la latitude
d'innover

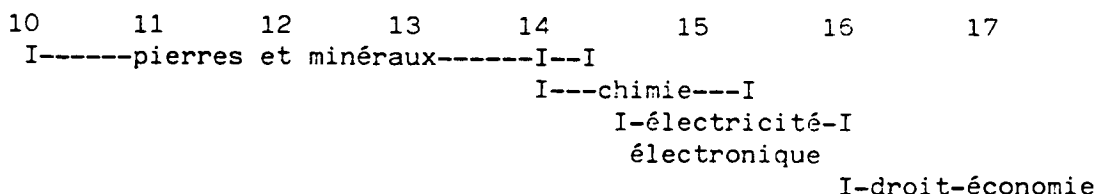
Ce qui n'est pas réalisable dans
une technologie donnée est alors
déplacé et investi dans une
autre technologie.

Cette possibilité -ou cette illusion- d'innovation en changeant d'outil se confirme dans tous les déplacements, dialectiques, d'une activité à une autre.

Dans le cas le plus structuré de Thomas, il semble qu'il y ait ainsi moins un cloisonnement qu'un processus d'ensemble, continu et dialectique, même pour l'économie (discipline qui l'intéresse maintenant) qui semble pourtant augurer une rupture plus nette (sur son schéma (7), et dans la taxinomie classique des technologies): la continuité avec l'expérience précédente est assurée dans la mesure où s'en dégage la nécessité d'une formation didactique permettant à l'individu qu'il est d'être tôt ou tard opérationnel dans le champ de ses interventions sociales: à cet égard, pour lui, l'électronique ou la chimie semblent être un peu la "répétition générale", sur le mode de la minoration et de l'incomplétude, de ce que pourra être son activité d'économiste: il passe d'une activité où l'on bricole, et où l'on est limité, considéré comme un rêveur, voire déconsidéré ("bricolage du père", modèle insatisfaisant socialement), à une activité où la progression lui semble pouvoir être continue, assurer une insertion professionnelle de prestige et la reconnaissance du corps social (ici, ses copains, qui le confortent dans l'image qu'il a et veut projeter de lui-même, celle d'un ambitieux qui se donne les moyens de réaliser ses projets).

A première vue, on pouvait supposer contradictoire la construction, par les parents, d'un "champ large d'apprentissage" et la culture des adolescents, qui changent d'outil technologique pour dépasser certaines impossibilités de progression formelle ou accéder aux possibilités d'innover sur de nouveaux supports, donnant ainsi

- (7) Notons que Thomas, qui s'est intéressé à l'électronique mais n'en a jamais fait, a mentionné lui-même l'association "électricité - électronique" sur son schéma reproduit ci-dessous, schéma qu'il a proposé lui-même et qui est le suivant:



l'image d'une certaine discontinuité (illustrée par la segmentation syntaxique de leurs propos "et puis", "ensuite", "après"...).

On a vu que, derrière des formulations différentes, s'exprimait une même réalité. Parents et enfants s'accordent en fait sur une même attitude où

- coïncide une même définition de la formation culturelle,
- se met en oeuvre un même processus cognitif, sans qu'il y ait, à ce niveau, rupture entre école et pratique technologique,
- sont distingués différents types de formation. (Cette distinction des types de formation n'est d'ailleurs pas étrangère à l'expérience des adultes en ce sens que la plupart de ceux que nous avons rencontrés ont suivi, espacés dans le temps, deux "cycles" d'apprentissage, par exemple universitaire et post-universitaire, cours du soir, formation continue).

Cette distinction ne s'assortit cependant pas d'une hiérarchisation des types de formation; c'est plutôt en termes de complémentarité que se présentent la formation scolaire et la formation acquise par ailleurs: les apprentissages reçus à l'école dans le domaine technologique pouvant être relayés par ceux dont ils souhaiteraient disposer pour mieux maîtriser, disent-ils, leur pratique technologique. Le processus de différenciation qu'ils opèrent, eux, se traduit plutôt sur un axe hiérarchique - car hiérarchie il y a, on y reviendra - qui va du "moins" au "plus" scientifique, et non pas du scolaire au para ou extra-scolaire, même s'il se soutient, dans les discours des adolescents, d'une répartition pour le moins inégale des flèches décochées ici ou là.

Quoiqu'agrémentés d'appréciations souvent défavorables aux cours, professeurs, locaux, matériels, ..., leurs propos sur l'école sont de pseudo-critiques: sarcasmes à l'égard des conseils de classe qu'ils se proposent d'espionner, railleries sur les enseignants transformés en gibiers des chasses électriques, mais aussi, sur les mêmes "victimes", louanges apparemment sincères: "Moi, je serais un prof sympa et j'essaierais de les faire travailler" (François). Ainsi, ils revendiquent plutôt un surcroît de formation à l'école et se satisfont de la régularité du travail et de l'exigence de certains enseignants: le discours ne remet en cause ni l'institution, ni la nécessité d'une formation, et en l'occurrence d'une formation supérieure, ni le prestige du savoir.

Bien qu'il puisse sembler paradoxal de reconnaître à l'école un rôle éducatif, positif, tout en la critiquant parfois au plan des discours, notamment parce qu'elle ne permet pas assez

l'acquisition de savoirs technologiques, là aussi, l'incompatibilité n'est que superficielle: une représentation héroïque de l'activité scientifique englobe dans un même mouvement les activités technologiques des adolescents, le rôle des personnes ressources, l'enseignement des sciences à l'école. Pour emprunter un langage plus formel, nous pourrions dire que c'est quand ils participent de l'ensemble science que les ensembles Technologie ou Ecole peuvent conquérir du prestige, alors que l'inverse n'est pas vrai. Nous reviendrons, plus loin, sur ces points.

9. Les stratégies sociales

Dans la mesure où l'école et les pratiques technologiques apparaissent chez nos informateurs comme les enjeux d'une stratégie sociale, lieux et fonctions de l'éducation se déplacent de l'une à l'autre. Pour l'ensemble de ce quartier en effet, un terrain spatialisé, avant d'être un regroupement sur une technologie, nous permet d'observer des stratégies parentales qui se concrétisent à travers les enfants.

L'ensemble des bâtiments de la Dalle des Deux Moulins se répartit en immeubles HLM ou ILN, dont divers établissements scolaires du quartier accueillent les enfants. Les adolescents rencontrés résident dans l'îlot d'immeubles ILN, construits par l'O.P.H.L.M.V.P. en 1970 .

Trois écoles primaires entourent l'Îlot des Deux Moulins, mais, pendant une période, une seule d'entre elles permettait d'accéder au Lycée Claude Monet, les deux autres affectant les élèves dans un CES qui n'avait pas "très bonne réputation". Il est entendu que la "bonne réputation" en ce domaine s'établit selon des critères de "niveau" et de "bonne tenue" des élèves. Il est nécessaire de préciser que, dans toutes les situations observables, la présence de jeunes issus des HLM est, en soi, une atteinte à la "bonne réputation". Or, le CES dont nous parlons était fréquenté essentiellement par les jeunes des HLM, jusqu'à ce que la sectorisation devienne stricte. Il y a quatre ans et plus, nombreux étaient donc les parents des ILN qui développaient de savantes stratégies afin de permettre à leurs enfants d'éviter ce CES pour entrer à Monet, et qui passaient nécessairement par l'inscription dans la première école primaire citée. Cette stratégie familiale s'est compliquée par la suite, faute de places disponibles dans l'établissement: les parents sont intervenus alors pour envoyer leurs enfants à Claude Monet après le cycle primaire ou pour choisir, à partir de la classe de 4ème, une seconde langue vivante exclusivement enseignée à Claude Monet ou au Lycée Rodin.

La stratégie mise en oeuvre dans la scolarisation des enfants -réussie dans le groupe observé puisque tous ses membres sont allés à Claude Monet dès la 6ème- illustre le projet d'insertion sociale conçu par les parents, que les projets

professionnels des enfants, pourtant indécis, ne démentent pas. Les contours très flous de leurs orientations ("un métier sans doute plutôt scientifique"...) semblent même accentuer cette conformité de vues, dans la mesure où les enfants expriment ainsi leur perception somme toute sereine du statut matériel et idéologique de leurs parents qui leur permettra, assez confortablement, de disposer de temps pour effectuer leur choix et poursuivre leurs études. Les parents sont eux-mêmes, à l'exception de ceux de Gérard qui viennent d'un milieu dit "de classes moyennes, issus respectivement de la classe ouvrière (parents de Denis, de Thomas et mère de Dominique) et de la "petite" paysannerie (père de Dominique): leurs diplômes et leurs qualifications professionnelles sont des biens; ils sont conscients que l'héritage qu'ils peuvent transmettre à leurs enfants repose en grande partie sur la scolarité et l'obtention de diplômes. Ces remarques concernent aussi Thomas dont les projets sont cependant nettement plus précis (Il dit explicitement désirer faire partie, plus tard, des "nantis", et envisage à ce titre diverses professions: directeur de marketing, directeur commercial, avocat, chef d'entreprise, carrière de droit international... Il vient de fonder un club d'investissements boursiers(8)).

Nous n'avons donc pas noté, sur notre terrain, de rébellion par rapport au milieu familial, ni d'insatisfaction; au contraire, les modèles d'appartenance sociale proposés par les parents semblent être fortement intériorisés, même chez Thomas, qui conteste chez ses parents non un excès d'exigences, mais une insuffisance et qui, au demeurant, se propose plus de dépasser le modèle familial que de le contester.

De ce point de vue se comprend le discours que les adolescents tiennent sur la faible part de l'influence familiale; influence diffuse à travers des modèles qu'ils reconnaissent d'autant moins explicitement qu'ils les ont davantage assimilés.

Entre les immeubles de l'Îlot des Deux Moulins, une "dalle" constitue le lieu de rencontre par excellence des habitants et du voisinage, aussi bien celui des adultes que des enfants et adolescents. Les parents des adolescents rencontrés ont été les artisans de son aménagement (fruit de l'action des locataires, par des manifestations, grèves de loyers...) en 1974-75. C'est derrière cette dalle que se trouvent les groupes d'HBM et d'HLM qui ne bénéficient pas de lieux de loisirs, bien que les HLM datent de la même rénovation que les ILN. Après avoir constitué un enjeu pour les parents, puis pour les enfants des deux groupes d'immeubles,

(8) Club d'investissement boursier: entité légale permettant à des particuliers, moyennant un apport mensuel, d'investir en bourse en jouissant d'avantages fiscaux et du conseil gracieux d'un expert bancaire

l'appropriation de la Dalle est aujourd'hui le fait des adolescents qui vivent dans les HLM tout proches, tandis que ceux des ILN se "replient" dans les appartements ou ailleurs.

L'usage de la technologie correspond à cette modification dans la fréquentation et l'appropriation de la Dalle: sans qu'il y ait eu de "lutte" entre les uns et les autres, le terrain a été progressivement laissé aux HLM, (dont les enfants fréquentent le Collège évité par les parents des ILN), tandis que les autres s'initiaient à l'électronique, puis développaient des activités informatiques chez eux. Jeu sur la Dalle ou ordinateur: il s'agit bien d'une alternative de classe.

IV - LES CARACTERISTIQUES DU TERRAIN "ROCK" : OBJET ET PROBLEMATIQUE

L'enquête de reconnaissance effectuée en 1982 a repéré l'existence de jeunes musiciens organisés en "groupes de rock"; fait notable, trois cas sur cinq concernaient des élèves ou anciens élèves du lycée Rodin.

L'inscription de ces groupes dans la recherche s'explique par leur pertinence par rapport aux paramètres définissant l'objet de l'enquête :

- En premier lieu, le groupe de rock peut s'analyser comme "une pratique affinitaire péri-ou para-scolaire"; il s'agit en effet d'une association informelle d'individus, dans la mesure où elle en dépend pas d'un cadre associatif ou institutionnel. De plus, la localisation de certains groupes dans le voisinage de Rodin laisse supposer qu'il existe un rapport entre la formation des groupes de rock et l'institution scolaire, rapport que les recherches se proposent de préciser.

- En second lieu, la musique, pratique sociale, peut s'analyser comme une pratique technique. Faire un groupe de rock suppose que les informateurs manipulent des objets techniques -instruments de musique, amplificateurs, appareils électroniques de traitement du son, matériel de sonorisation et d'enregistrement, une expression codée (le langage musical) et une organisation collective du travail-. Comment se répartissent les savoirs individuels et collectifs au sein du groupe? Y-a-t-il une hiérarchie des fonctions?

Les codes musicaux et les instruments de musique employés par les musiciens rock ne sont pas au programme des institutions d'enseignements musicaux, comme les conservatoires et les écoles de musique; ce qui pose la question des mécanismes d'apprentissage et de transmission de cette technique. Dans quelles mesures existe-t-il un modèle d'apprentissage "rock" autonome? S'agit-il d'un modèle distinct des autres formes de musiques populaires ?

Les adolescents étudiés dans le cadre du "groupe rock" offrent des particularités par rapport à ceux étudiés par M. DESCOLONGES-MORVILLE et B. BOFFETY. Leur âge -de 17 à 21 ans- est plus élevé et leur situation "scolaire" diversifiée: déscolarisés, élèves de "boîtes à bac", lycéens, étudiants, appelé du contingent ou cherchant un emploi...

Les deux principales caractéristiques de ce terrain s'articulent autour des notions de "groupe" et de "pratiques techniques". En effet, dans le rock, la notion de groupe est une composante interne au phénomène et les informateurs se présentent et se vivent comme "membre d'un groupe", contrairement à ceux pratiquant l'électronique où la notion de groupe est une désignation extérieure en provenance des chercheurs, plaquée sur le terrain. Dans le rock, l'aspect collectif de la pratique est structurant et

les informateurs déclarent que "le rock, on ne peut pas en faire tout seul dans son coin, il faut avoir un groupe".

Il faut alors faire la distinction entre les membres du "groupe E" qui pratiquent une technologie en groupe, et ceux du "groupe R", qui cherchent à former des groupes pour faire de la musique.

De plus, les représentations diffèrent sur la notion de "pratique technique". C'est la recherche qui a imposé cette étiquette, et les musiciens ne vivent pas leurs activités comme des "pratiques techniques".

Technique et art jouent dans notre société des rôles complémentaires mais ambivalents, et les "rockers" resituent à leur niveau cette distinction hiérarchique lorsqu'ils affirment au chercheur que "le rock n'est pas une pratique technique, ce qui est une élucubration d'intellectuels mais une expression, une création".

Le terrain rock présente également une caractéristique remarquable: sa structuration en réseau; plus qu'une recherche sur une groupe précis, le présent travail s'interroge sur les rapports qu'entretiennent individus et groupes constitués, dans un réseau global. Une autre spécificité concerne l'existence d'un modèle de référence. En permanence, les discours et les pratiques des informateurs renvoient aux normes du dit modèle, ou plus exactement aux normes présupposées, qu'un savoir complexe fait d'informations récoltées dans la presse spécialisée, dans des discussions auprès des "pros", complété par "tout ce qu'on ne dit pas mais qu'on est assez malins pour deviner", s'efforce de faire fonctionner.

Pour eux, la pratique musicale -le rock- ne peut se distinguer de la pratique sociale -le groupe- on se propose donc d'analyser les normes et les représentations du groupe rock idéal, et ses éventuels rapports avec le mythe de la star. (Cf Edgar Morin - Les stars). On s'interrogera également sur les stratégies que les informateurs mettent en oeuvre pour parvenir au but qu'ils se sont fixés "faire un groupe qui marche".

La confrontation des observations sur le mode de vie, le cursus scolaire, le milieu social des informateurs fournit des éléments pour participer au débat lancé par P. Bourdieu dans "la jeunesse n'est qu'un mot" (Bourdieu - Questions de sociologie, p. 143). L'auteur y affirme qu'on ne peut parler du concept de jeunesse en soi car "la frontière entre jeunesse et vieillesse (étant) enjeu de lutte dans toute société (...) le fait de parler de jeunes comme d'une unité sociale constituée, dotée d'intérêts communs, et de rapporter ces intérêts à un âge défini biologiquement constitue déjà une manipulation évidente".

On peut rattacher ce débat à celui qui concerne le rock: le rock caractérise-t-il l'émergence d'un modèle autonome de fonctionnement adolescent, transversal des classes sociales réunissant dans une représentation commune tous les jeunes? A cette image du rock, "rassembleur des décalés et des marginaux", s'oppose celle du rock comme expression privilégiée des jeunes issus des classes populaires, qui permet d'échapper à sa condition sociale et d'effectuer "un vol social" (Bourdieu), comme autrefois la boxe.

Dans quelles mesures le modèle "rock" choisi par nos informateurs leur permet-il d'échapper aux influences de leur milieu social? Par le groupe de rock, ces jeunes parviennent-ils à créer un modèle social nouveau, qui structure leur occupation du temps et de l'espace, public ou familial, de façon originale? Quelle place occupe la technique dans cet ensemble de pratiques ?

Autant de questions auxquelles le présent travail se propose d'apporter des éléments de réponse, dans les limites qu'il faut dès maintenant préciser: il s'agit d'une monographie, réalisée à la suite d'une enquête d'ethnologie participante qui s'est déroulée sur une période de 6 mois à mi-temps, ce qui semble particulièrement limité pour une enquête d'ethnologie. L'objet même de l'enquête restreint la représentativité des résultats: les informateurs offrent des caractéristiques sociales et culturelles précises; ce sont tous d'anciens élèves d'un lycée parisien. Il me paraît évident qu'une enquête portant sur des élèves de LEP ou de stage d'insertion 16-18 ans aurait été tout autre. Le présent travail, s'il n'a pas la prétention d'offrir une analyse du fonctionnement du groupe de rock en général, se propose plus modestement de fournir un exemple précis de ce que peut être le fonctionnement d'un réseau d'adolescents structurés autour du rock.

1. LE TERRAIN ET LES INFORMATEURS

L'enquête sur le terrain s'est déroulée en deux phases: dans un premier temps, de janvier à mars 1983, la découverte du terrain et la prise de contacts avec les informateurs a mis en évidence l'existence d'un réseau. Celui-ci est constitué d'une vingtaine d'adolescents, âgés de 17 à 21 ans, qui se connaissent tous entre eux, se présentent comme "musiciens". Ils partagent le fait d'avoir été scolarisés à Rodin entre 1978 et 1981, et d'avoir joué lors des fêtes organisées au lycée. Durant cette phase de repérage, les rencontres avec les informateurs se sont déroulées dans des cafés et les informations récoltées se limitent au discours des informateurs.

Dans un deuxième temps, l'enquête a consisté à sélectionner deux "groupes". L'un est constitué depuis deux ans par 4 musiciens et présente les caractéristiques d'un "vrai" groupe: nom, formation fixe, et réalisations: concerts, maquette (enregistrement effectué en vue de contacter des producteurs ou des organisateurs de concerts). Le deuxième est un groupe en gestation, formé par 3 musiciens qui "cherchent d'autres membres pour compléter le groupe et pouvoir faire de la musique". Durant cette période (de mars à juillet 1983), je me suis efforcée, dans la mesure du temps disponible et de l'acceptation des informateurs, de passer le plus de temps possible "sur le terrain": j'ai ainsi accompagné les musiciens dans leurs errances dans le quartier, participé à des "sorties" en commun (restaurants - concerts) ou observé des répétitions.

- Le premier groupe "OCEAN" se compose de :

- Bernard, 19 ans, batteur . Son père est producteur de cinéma et sa mère est sa collaboratrice. Il a arrêté sa scolarité en première et partage son temps entre ses activités musicales et les "boulots dans le cinéma" que lui procure son père - Fils unique.

- Guillaume, 17 ans. Son père exerce une double activité professionnelle, de musicien et chargé d'études dans un ministère. Sa mère "aide" de façon occasionnelle une amie propriétaire d'un magasin. Il a arrêté sa scolarité en seconde, et partage son temps entre les "petits boulots" épisodiques "pour se faire un peu d'argent", ses activités musicales (le groupe, parfois quelques concerts comme accompagnateur de son père) et ses activités de dessinateur - Fils unique.

- Hervé, guitariste, 21 ans. Son père est musicien de jazz et sa mère chercheur dans un laboratoire de biologie. Il termine ses études dans un IUT d'informatique et envisage de présenter le concours de technicien à la S. F. P. - Un frère plus âgé.

- Alain, 22 ans. Sa mère est gardienne d'immeubles et son "père inexistant". Après avoir terminé ses études à l'Ecole Normale, il effectue son service militaire - Fils unique - C'est le seul à avoir une habitation indépendante.

- Le groupe en gestation est composé de trois personnes :

- Jean, pianiste, 19 ans. Son père est cadre supérieur au chômage et sa mère professeur de biologie. Il est actuellement "vaguement étudiant" en première année de sciences économiques.

- François, guitariste, 20 ans. Son père est "responsable d'une agence de publicité" ; ses parents sont divorcés et il vit chez son père, remarié avec une ex-mannequin. Sa mère vit dans le midi et il dit "ne pas savoir exactement ce qu'elle fait".

- Gérard, bassiste, âgé de 17 ans, a arrêté sa scolarité en seconde et "ne fait rien". Son père travaille comme cadre dans une maison d'édition et sa mère est journaliste. Ses parents sont divorcés et il vit chez sa mère.

PARENTS

SCOLARITE

MUSIQUE ET METIER

FONCTIONS DANS LE GROUPE	AGE	nb ANNEES DE PRA- TIQUE	PROF PARENTS	FAMILLE SEPEREE	DIPLOME PARENTS	LYCEE	ETUDES SUPERIEURES	PROJETS PRO
Guitariste François	20	8	Agence de pub Sans	Oui PE*	Sans Sans	Raté le bac	"Boite à bac"	Musique pro → souhaite faire l'école de Berkeley U.S.A.
Pianiste Jean	19	2	Cadre sup Prof sciences nat	Non	Oui Oui	Bac	1ère année sciences éco	Import export →souhait ou musicien pro
Bassiste Gérard	17	1	Edition Journaliste	Oui ME*	Sans Sans	Arrêt seconde	"Rien"	Musicien prof →souhait ou journaliste
Batteur Bernard	19	4	Producteur de cinéma Sans	Non	Sans Sans	Raté le bac arret le	"Rien"	Assistant réa- lisateur"pour les →souhait sous musiciens"
Bassiste Guillaume	17	3	Musicien cher- cheur Sans	Oui	Oui Sans	Arrêt seconde	"Rien"	Musicien pro ou →souhait dessinateur B.D.
Guitariste Hervé	21	7	Musicien Biologique	Non	Oui Oui	Bac	IUT infor- matique	Technicien à l'ORTF + musicien amateur
Guitariste Alain	22	6	Sans PE Gardienne	Oui	Non	Bac	Ecole Normale	Instituteur+musicien amateur (seul à avoir un logement autonome)

PE : vit chez le père

ME : vit chez la mère

2. LE DEROULEMENT DE L'ENQUETE

Il paraît nécessaire d'exposer le déroulement de l'enquête sur le terrain, et les rapports chercheur/informateur. En effet, les conditions de production de l'enquête déterminent le recueil des données et posent les limites de la recherche.

a) L'autodélimitation de l'objet :

La première phase a donc consisté à délimiter le cadre de la recherche. "Ce que vous faites m'intéresse" a été mon mot d'entrée sur le terrain, en prenant contact avec les musiciens repérés par mes collègues lors de l'enquête de reconnaissance. Encore fallait-il que ce "vous" soit précisé. Pour le chercheur, la demande comprenait deux critères explicites: la pratique collective (musiciens en groupe) et la localisation (XIIIème arrondissement). Il apparut alors que les informateurs traçaient eux-mêmes les limites de l'objet, et mettaient en place les frontières d'un réseau, en produisant les normes d'une auto-délimitation: mon terrain, d'après eux, devait inclure "toute le bande" des "anciens de Rodin" et exclure tout autre participant: actuels lycéens "des petits cons, qui ne faisaient plus rien, tous funky et bien sages, accrochés à leurs petites études", ou "étrangers" de Rodin "de toutes façons, à part eux, il ne se passait rien d'intéressant dans le XIIIème arrondissement" m'affirmaient-ils.

L'objet que les informateurs me proposaient -ou cherchaient à m'imposer (?), il est difficile de trancher dans le jeu complexe qui se joue entre l'ethnologie et son "objet"- a pris l'apparence d'un réseau structuré sur une double norme d'appartenance: le statut scolaire d'origine et le statut musical. Les informateurs se présentaient comme "musiciens", et cette auto-définition était légitimée par l'ensemble des membres du réseau. Face au chercheur, tout un réseau d'individus clamait: "les musiciens, c'est nous, et seulement nous" et réclamait leur existence comme objet de recherche exclusif.

Les critères proposés par les informateurs restreignaient le critère spatial proposé par le chercheur à la localisation péri ou para scolaire autour du Lycée Rodin, mais remettait en cause la validité d'un critère "groupe constitué", puisque la réponse concernait un ensemble d'individus, dont seulement quelques uns avaient une pratique effective en groupe lors de l'enquête. Ce qui posait la question du fonctionnement des groupes dans le réseau, et du phénomène de leur émergence.

Ma connaissance du milieu musicien, acquise lors de travaux effectués précédemment auprès de musiciens professionnels, a permis de pallier le handicap de la brièveté du terrain. Cette insertion préalable a transformé les conditions de l'enquête; elle a permis d'établir un contact rapide avec les informateurs et a facilité

l'examen de passage que doit subir tout ethnologue qui aborde un nouveau terrain. Au stade de l'analyse, cela permet de porter un regard éloigné -pour reprendre l'expression de LEVI-STRAUSS- sur des informations récentes. On doit faire ici un parallèle avec la situation de M. DESCOLONGES qui a étudié un groupe d'adolescents dont elle connaît depuis plusieurs années les parents. Cette situation permet de disposer d'informations qui dépassent l'observation immédiate et le propre discours que font les acteurs, et insère la recherche dans un contexte global et historique.

Très rapidement sollicitée par les informateurs, j'ai pu ainsi découvrir le système de fonctionnement -le réseau- et la manière dont l'information y circule. Une anecdote significative témoigne de cette demande: lorsque l'un des musiciens a découvert que son professeur de guitare avait été auparavant mon informateur, cette connexion inattendue a eu des conséquences immédiates, à savoir que des musiciens non répertoriés ont téléphoné à mon domicile, disant "j'ai eu votre numéro de téléphone par mon copain X, et je voudrais bien faire partie de l'enquête parce que moi aussi je suis un musicien de Rodin".

b) L'enjeu de la recherche: la légitimation

L'autodélimitation et la démarche des informateurs auprès du chercheur questionne sur l'enjeu que la recherche avait pour l'objet. Cette démarche vis-à-vis du chercheur -situation inversée par rapport à un déroulement normal d'enquête à ses débuts- est rendue possible dans la mesure où le rôle du chercheur se confond avec une fonction du milieu de référence, celle du journaliste, personnage puissant et courtisé qui détient le pouvoir de faire connaître, clé du succès.

Connaître les "plans" -terme par lequel les informateurs désignent tantôt les "trucs" techniques, tantôt les stratégies professionnelles; (il s'emploie également dans les rapports amoureux: avoir un plan avec une "nana")- et surtout connaître des individus du milieu de référence est la solution qu'ils envisagent pour parvenir à la reconnaissance. Ma présence devenait alors pour eux un moyen d'intégration, car elle leur laissait espérer que je leur offrirais une possibilité de rencontrer leur héros. Mais autant ils pouvaient être intéressés par les éventuelles rencontres dont je détenais le pouvoir, (ils m'ont d'ailleurs parfois demandé explicitement d'organiser des "présentations") autant les informations que j'aurais pu détenir sur le fonctionnement du milieu de référence n'ont pas paru intéresser les informateurs, qui ne m'ont jamais questionné à ce propos. En effet, ils refusent l'idée que quelqu'un d'extérieur puisse détenir un savoir opératoire et comprendre le fonctionnement de ce milieu qu'ils se représentent comme clos sur lui-même et inaccessible. D'après eux, le monde du rock n'est perméable que pour ceux qui le vivent et en vivent; il leur semblait d'ailleurs évident que "si j'avais su comment ça marchait, je ne serais pas restée dans la recherche, puisque j'aurais pu facilement trouver un boulot plus intéressant et plus valable dans la musique".

Leur intérêt à mon égard ne concernait donc nullement un échange d'informations. C'est ma présence seule qui les valorisait: le fait qu'une ethnologue -spécialiste du "schow-binz"- s'intéresse à eux, les confortait dans l'idée qu'ils étaient des musiciens intéressants et entérinait leurs propres représentations. "Avoir son chercheur" a fonctionné comme marque d'une identité musicale et on a l'impression que les informateurs ont fait jouer au chercheur le rôle de légitimer leur existence, puisque accepter de les considérer comme le seul objet de recherche possible sur le 13ème arrondissement, les positionnait en situation de force face à leurs éventuels concurrents.

Je pris pourtant la décision de jouer le jeu proposé et d'en accepter les règles. Je disposais d'un avantage notable, un objet de recherche qui respecte les normes identificatoires des informateurs et j'appuie sur le choix délibéré des normes produites par le terrain, plutôt que sur celles extérieures projetées par la recherche. Autre avantage, la recherche pouvait s'inscrire dans une perspective historique, puisqu'elle concernait une "tranche de vie" de cinq années.

Mais l'ensemble de ce travail repose donc sur les représentations des informateurs, et non sur une réalité objective. Il est par exemple, devenu évident en cours d'enquête que les actuels lycéens de Rodin continuaient à produire des groupes de rock, ce qui n'a pourtant pas été étudié.

c) Pratiques et discours : le monde du symbolique

Le réseau fonctionne comme pôle identificateur et il semble que le système de légitimation qui s'est joué autour de la présence du chercheur s'explique par le fait que les informateurs fonctionnent suivant un mode de production symbolique. Plus que sur des musiciens qui "font" du rock, il paraît que la recherche a porté sur des musiciens qui veulent être reconnus comme tels, quelle que soit la réalité de leurs pratiques.

Les observations sur le terrain ont fait apparaître l'absence de production des informateurs : ils jouent rarement et pendant les six mois de terrain, aucun n'a eu l'occasion de faire un concert. Les répétitions ou les "boeufs" -rencontre informelle où les musiciens se réunissent pour jouer ensemble- sont la règle dans leurs discours, mais l'exception dans leur réalité.

Les informateurs constataient spontanément ce décalage, et s'excusaient auprès du chercheur de ne présenter aucun "fait valable pour l'observation". Dans leur discours, l'absence de lieux pour pratiquer est particulièrement cruciale, et "l'époque Rodin" est idéalisée car elle leur a permis de répéter à l'intérieur du lycée, et de s'exprimer en public lors des concerts organisés par le lycée. Mais si ce discours affirme sans relâche que, seule, l'absence de lieu explique leur absence de pratique, on a pu constater que les musiciens ne développent pas de stratégies précises pour acquérir

des lieux. Le seul qui possède un local de répétition le doit à l'assistance de sa famille: c'est le cas d'un batteur dont le père, producteur de cinéma, a mis à la disposition de son fils une pièce de l'appartement familial, qu'il a fait insonoriser par des professionnels. Si la possession de ce "studio de répétition" place ce jeune dans une situation de force face aux autres membres du réseau, le bien reste un capital symbolique qui n'est pas exploité. De plus, il n'existe pas dans le réseau de système d'entraide ou d'associations inter-groupes pour parvenir à trouver un local. Dans la mesure où existent certaines possibilités de trouver un lieu, on se demande si l'enjeu ne se situe pas ailleurs qu'ils ne le disent: ils refusent de s'expatrier hors du territoire connu - le quartier- et considèrent que la proposition d'un local "devrait venir des autres, la famille, le lycée ou les institutions". On a l'impression que lorsqu'ils parlent local, ils réclament la reconnaissance de leur statut de musicien. Plus que de trouver un lieu pour répéter, il s'agirait alors de trouver un lieu d'existence sociale.

En refusant d'investir dans la location d'un local -qui par définition "doit être gratuit", disent-ils- tout en acceptant d'économiser pour se payer un nouvel instrument ou des cours, ou en dépensant leur argent en cafés et parties de flippers, ils conduisent l'observateur à s'interroger sur les priorités que se donnent ces musiciens dans la réalisation de leurs différents objectifs: trouver un lieu pour produire de la musique est semble-t-il moins important que produire du groupe. Il ne s'agit pas de minorer ici les difficultés rencontrées par les adolescents pour pratiquer leurs activités, mais de faire apparaître que la façon dont ils s'organisent, ou pas, pour répondre à leurs besoins, révèle une hiérarchie dans ces besoins; derrière le discours rationnel qui réclame un lieu pour répéter, se cache une demande d'ordre différent, concernant leur reconnaissance sociale.

L'ensemble des informateurs s'est efforcé en permanence de présenter au chercheur une image conforme à ce qu'ils pensent être un "vrai" musicien de rock, et a exercé tout un contrôle sur les informations qui auraient pu détruire cette image. Les comportements déviants étaient sanctionnés par le groupe "quand on est un vrai rocker, on n'a pas de problème de coeur" dira un jour un musicien en parlant de la discussion que j'avais eue avec un de ses "collègues", dans laquelle celui-ci m'avait fait part de ses déboires amoureux. La transgression des règles imposées par le groupe était punie et le fautif se "déconsidérerait". Dans la mesure où leurs préoccupations concernent les modalités de leur insertion dans le modèle de référence, ils ont fourni au chercheur une image et un discours en harmonie avec leurs représentations des "pros". Le système de fonctionnement symbolique était parfois en totale contradiction avec la réalité de leurs pratiques: "pour être un bon groupe, il faut beaucoup répéter" dit un informateur, et d'ajouter peu de temps après "ce qui est bien, avec notre groupe, c'est qu'on ne répète presque pas". Mais lorsque je soulevais les contradictions, ils m'adressaient des remarques sur mon "incompétence": "décidément, tu n'y comprends rien du tout au rock" -disaient-ils-. Une des

interrogations de cette recherche consiste à essayer de distinguer les mécanismes de ces représentations, ce qui paraît parfois difficile, sinon impossible vu la brièveté de l'enquête.

3. LE RESEAU

a) L'appartenance

Le réseau est constitué d'une vingtaine d'adolescents, âgés de 16 à 21 ans, et structuré en trois ou quatre "clans". Il s'agit de groupes d'individus organisés de façon informelle et ayant des rapports privilégiés. Le groupe constitué et formalisé est la forme la plus valorisée que prennent ces clans. Aucune fille, même celles que nous rencontrions tout le temps dans les circuits, n'était considérée par les informateurs comme appartenant au réseau. Ils expliquent cette exclusion par le manque de pratique musicale des filles: "si une fille savait jouer de la guitare électrique, on la prendrait dans le groupe sans aucun problème". Cependant, ils ont refusé la proposition de certaines filles qui se présentaient comme "choristes", en justifiant leur position par la "nullité" de ces filles. On a pu constater qu'il existe à l'intérieur du réseau un système de parrainage, qui permet à un membre du réseau d'y intégrer son "pote", quel que soit le niveau musical de celui-ci; ce système de cooptation ne concerne pas les filles. Pourtant, les informateurs développent volontiers une image idéalisée de la "nana musicienne" avec qui ils pourraient "tout partager, la musique et le reste". Les observations faites sur la situation des filles dans le réseau, copines des musiciens qui changent de groupes d'appartenance selon leur situation affective, posent question: on se demande si le rôle même rempli par les filles -"nanas de"- n'est pas incompatible avec le fonctionnement de ces réseaux, ce qui éclaire les déclarations des musiciens selon laquelle "une fille dans un groupe fout toujours le bordel".

Faire de la musique est donc le signe identificateur, et la totalité des membres qui m'ont été présentés sont musiciens. Seule exception, un jeune qui joue le rôle de mémoire collective: il connaît toutes les histoires de groupes, les dates et événements marquant l'histoire du réseau et les informateurs se reposent sur son savoir lorsqu'un élément de l'histoire leur échappe. Pour son bac, en 1981, il a eu un appareil photo et s'est mis à photographier l'histoire du réseau "depuis que j'ai mon appareil, j'ai plus de facilités pour me souvenir", dit-il. Mais les autres membres du réseau refusent de donner à cette fonction de photographe une valorisation: s'il est intégré dans le réseau, l'explication provient de son existence comme musicien potentiel: "de toutes façons, il va s'y mettre un jour (à la musique), affirment ses copains, car il a le sens de la musique".

Nous avons parfois rencontré un jeune, non intégré au réseau tel qu'il s'auto-définissait mais qui avait joué à l'occasion des concerts à Rodin le rôle de "Roady" (terme qui désigne celui qui remplit les multiples fonctions de déménageur de matériel,

conducteur, fournisseur de boisson; il accompagne le groupe et a la charge du "matos" c'est-à-dire le matériel. (Il s'agit de la fonction remplie par le "garçon d'orchestre" dans les formations classiques). Ces deux jeunes ont fait apparaître qu'il pouvait exister une stratégie d'intégration d'individus ayant des rôles extra-musicaux dans le réseau, mais que ce n'était pas la norme admise comme telle par les autres membres. La norme qui légitime l'intégration dans le réseau concerne donc exclusivement la pratique musicale; celle-ci se limite à la pratique instrumentale et il n'existe pas de chanteur non instrumentiste, de technicien spécialisé dans la sonorisation, ou de fonctions extra-musicales. On se demande si ce n'est pas la position du chercheur, demandant des musiciens, qui a induit cette restriction, mais il faut cependant remarquer qu'aucun élargissement de cette frontière ne fut proposé par les informateurs.

La position de musicien est celle qui comporte la plus lourde charge en valeurs symboliques, et ils considèrent comme subalternes toutes les autres catégories, même celles d'auteur et de compositeur que j'ai parfois proposées. Cette place supérieure occupée par le musicien dans la hiérarchie des fonctions paraît correspondre ici à la possibilité intrinsèque à sa fonction "celle de se montrer en public".

Le terme "rock", accepté d'un commun accord par le chercheur et les informateurs ne correspond pas à un classement musical et ne définit pas le style de musique précis pratiqué par les informateurs. Classer et distinguer les genres musicaux utilisés par les musiciens est un sujet de prédilection pour les informateurs, et ce mode de classement a un rôle important, que cette recherche ne se propose pas de préciser.

Le terme de "variétés" aurait été plus exact, mais il a été rejeté par les musiciens, qui lui reprochent d'être "ringard". Le terme de "musique électronique" que j'ai proposé leur semblait "intéressant". Ils ont cependant refusé de l'accepter parce qu'"il ne correspond à rien de connu". Cette préférence pour le terme rock correspond chez eux à un clivage général, distinguant leur forme de pratique musicale du modèle classique où "il faut faire dix ans de gammes à la guitare avant d'avoir le droit de jouer Jeux Interdits". De plus le choix du terme renvoie au système du modèle de référence, en définissant les normes de l'apprentissage et de la pratique sociale rock, qui seront analysées plus loin.

b - L'origine du réseau

La constitution du réseau s'est organisée autour de la fréquentation du lycée Rodin et les musiciens disent qu'"ils se reconnaissaient comme musiciens dans la cour de récréation". Ils repéraient ce signe distinctif sur le "look": l'emploi du code vestimentaire fonctionnerait dans ce cas comme démonstration d'une identité différente de l'ensemble des élèves et marque et demande

d'intégration dans le réseau. Les premières activités de relations s'organisaient alors autour de la musique: écoute de disques, discussions, échanges d'affiches et de badges. D'après eux, c'est leur partage d'une même musique qui les a amenés à "se mettre à faire de la musique" ensemble. Certains pratiquaient avant "l'époque Rodin", les autres "s'y sont mis à ce moment là". Une évidence apparaît dans leurs discours: la formation du réseau, organisé autour des musiciens "pratiquants" a amené ceux qui ne jouaient pas à "s'y mettre" ou à être expulsés du réseau; en effet, la musique détermine de façon exclusive le choix des copains: fréquenter quelqu'un que la musique n'intéresse pas est complètement exclu, dans la mesure où le sujet monopolise toutes les conversations et les préoccupations. Le choix des "nanas" est régi par la même norme et le milieu s'affirme très endogame et clos sur lui-même.

c) Le rôle du lycée

L'attitude par rapport à la scolarité était également un trait intégrateur: le "je m'en foutisme affiché" est la norme, et les informateurs se plaisent à raconter que "eux" les musiciens de Rodin étaient plus souvent dans les cafés en face du lycée qu'au lycée, exception faite pour les répétitions. Ils valorisent les pratiques de transgression de la norme scolaire, et ils positionnent leur pratique de l'école buissonnière qu'ils affirment tous avoir faite, en rapport avec leur identité musicale.

Le temps disponible fourni par l'absentéisme scolaire se double d'une liberté donnée par un temps familial non encadré: famille éclatée, ou de cadres supérieurs "libéraux" très occupés; ce temps non investi dans l'école ou la famille devient une possibilité de faire de la musique; le détonateur est fourni par le lycée qui organise fêtes et concerts de fin d'année, et laisse "ses" lycéens répéter dans le lycée en dehors des heures scolaires. Projet + lieu déterminent alors le passage à l'acte: "dès qu'on fait de la musique, on se dit qu'on va faire un groupe; la fête de Rodin, ça donnait l'occasion de jouer en public et tous les musiciens voulaient faire un groupe".

Cette possibilité que leur a donné le lycée de se produire en public, s'intègre dans le mécanisme général de fonctionnement des musiciens; pour eux, il s'est agi d'une véritable reconnaissance par l'institution de cette identité musicale qu'ils revendiquaient. Situation paradoxale, puisque la reconnaissance d'un statut marginal -musicien de rock dénigrant les normes scolaires- est proposée par l'institution.

L'attitude par rapport au lycée qui semblait extraordinaire puisque les informateurs n'avaient plus de rapports avec Rodin depuis trois ou quatre années, s'explique dans la mesure où leur première marque d'intégration dans le modèle "musicien de rock" qu'ils revendiquent, leur a été fournie dans le cadre du lycée. Pour certains d'entre eux, les concerts à Rodin ont été leur seule expérience tangible de leur existence comme musiciens, et trois ans plus tard, ils expliquaient longuement au chercheur qu'ils étaient "de Rodin".

4. LA SCOLARITE : RATER SON BAC COMME MARQUE DE L'ARTISTE

La production de groupe s'oppose à une production scolaire; et le rejet scolaire fonctionne comme marque de l'artiste, attitude conforme au modèle de référence (cf les interviews de musiciens de rock où ils déclarent que leur meilleur souvenir est d'avoir raté le bac deux fois). L'échec scolaire est toujours présenté comme un acte volontaire. La valorisation de l'appartenance à Rodin ne s'explique pas seulement par la possibilité d'y faire des concerts (être marginal dans le lycée sans l'être). Il existe tout un mythe propre à ce lycée, qui aurait été à l'origine de la carrière de nombreux musiciens, et l'appartenance au lycée fonctionne comme marque d'identité musicale. Le rock apparaît comme un produit inattendu de l'institution scolaire une dérive entraînée par les méthodes pédagogiques qui laissent les élèves s'exprimer.

Il a paru remarquable que ceux ayant poursuivi une scolarité "normale" (lycée, bac puis faculté) n'aient "pas cru utile" d'en informer l'ethnologue, qui a appris ces "détails" au hasard des conversations; le sujet "les études" entraîne des "vannes" systématiques de la part des informateurs, et c'est un des aspects de l'enquête pour lequel il a été difficile d'obtenir des informations: la situation scolaire est toujours minorée ou sur-évaluée: on dit d'un musicien étudiant en sciences économiques qu'il a arrêté ses études à quinze ans, ou d'un musicien descolarisé qu'il prépare l'ENA... L'unanimité semble se situer du côté du rejet: "je me suis jeté le premier du lycée avant qu'ils me jettent". Cette valorisation présente toujours l'échec scolaire comme un acte volontaire, comme si la volonté de sortir du système scolaire manifestait l'appartenance au monde du rock.

d - Mode de relations entre les membres du groupe

Entre les informateurs, le mode de relation est basé sur la galéjade, qu'ils désignent par les termes "vanter", "brancher" ou "chasser": moqueries, histoires extraordinaires inventées pour mystifier celui "qui y a cru", dérision (1). Le comportement apparaît comme une volonté de situer leur identité et leur pratique dans le domaine de la virilité "avec le guitariste, on est tout le temps ensemble, si en plus on passait le temps à se dire des gentillesses, on aurait l'air de pédés".(2)

(1) Ce type de relation s'applique tout naturellement au chercheur "si on te chambre, c'est qu'on veut bien de toi" dit un jour un informateur, montrant ainsi que l'application de ce mode de dialogue à quelqu'un de l'extérieur est une marque d'acceptation.

(2) Attitude qui ne semble pas typique du réseau Rodin, mais constitue un trait caractéristique des "bandes de jeunes" cf article de G. MAUGER et C. FOSSE-POLIAK "Les loubards" A.R.S.S. n°50).

Mais les observations faites sur le terrain ont mis en évidence la différence entre les attitudes des informateurs lors des discussions internes et du dialogue avec le chercheur. On a pu ainsi constater que tous les sujets ne sont pas du domaine de la plaisanterie; certains thèmes sont systématiquement abordés avec sérieux et passion, et deux d'entre eux subissent en présence du chercheur un traitement spécifique: l'occultation systématique. Il s'agit de la technique et du mythe de la star, qui, sujet important de conversations spontanées, a entraîné le silence des informateurs lors des interviews.

On n'a pas cherché à reconstruire la "vérité" du discours à plaisanterie, mais plutôt à distinguer comment les points abordés dans les discussions se positionnent. Cf. tableau.

Les sujets à plaisanterie sont principalement les filles, les relations sexuelles, la situation scolaire, les personnages institutionnels et les discours des parents sur la musique. Face au monde des "autres", ils affirment ainsi leur différence, et le dénigrement des modèles conformes à la "société" -famille, scolarité, monde du travail- positionne les musiciens dans un système de fonctionnement négatif. La constitution du réseau s'organise par ce positionnement marginal, qui marque l'identité propre. A noter aussi la dérision permanente portant sur les "avis" qui leur ont été donnés sur leurs productions musicales par des personnes qu'ils n'acceptent pas comme "compétentes": c'est l'exemple de ce professeur de français qui a été source de sarcasmes lorsqu'elle proposa de travailler le texte des chansons "rock" dans le cadre d'un travail scolaire "le rock n'a rien à voir avec l'école, expliquent les musiciens et d'abord qu'est-ce qu'elle y connaît, elle n'a jamais rien fait en musique".

S'ils attendent que "les autres" les reconnaissent, il apparaît que cette reconnaissance ne peut être critique. Seuls ceux qui exercent une activité professionnelle dans le monde du rock -musiciens "pros", journalistes, producteurs- sont susceptibles de fournir des avis autorisés sur les informateurs et la structuration de l'identité au sein du réseau est tout d'abord interne. Elle ne peut provenir que des membres du réseau, ou des individus du modèle de référence; la seule demande vis-à-vis de l'extérieur concerne la possibilité de prouver son existence et non seulement de la légitimer.

Par contre, ils ne blagent pas sur les considérations portant sur la formation des groupes, ni sur les genres musicaux sur lesquels ils opèrent des subtils distingos. Ces sujets sérieux sont les "propriétés" symboliques propres au réseau. Les informateurs utilisent tout un jargon, fait d'un ensemble complexe d'expressions créées dans le réseau, d'emprunts aux magasins spécialisés et au vocabulaire de leurs professeurs; c'est ainsi qu'ils emploient parfois fort sérieusement des expressions qui sont employés au second degré par les "pros": ce jargon est d'après eux une marque de conformité, puisque "c'est celui qu'emploient tous les musiciens de rock".

PLAISANTERIE	SERIEUX	OCCULTE EN MA PRESENCE
<p>La scolarité</p> <p>La famille</p> <p>Les amis non compétents</p> <p>La sexualité, des "autres"</p> <p>Les filles et les amours</p> <p>Les babas, funky, militants, zonards</p> <p>La politique (ts des nuls)</p> <p>L'époque de Rodin</p>	<p>La formation de groupes</p> <p>Les stratégies d'insertion</p> <p>Les instruments</p> <p>Les "pros"</p> <p>Les concerts</p> <p>Le "son"</p>	<p>Le mythe de la star</p> <p>La technique</p> <p>Les amours</p> <p>L'affectif</p> <p>L'argent</p> <p>Les difficultés personnelles</p> <p>Problèmes du show biz, etc...</p>

e - Le tiers temps et le tiers milieu

L'enquête en participation a fait apparaître le rôle prépondérant joué par les copains et le temps libre: les rencontres, les après-midi passées à "glander" de cafés en cafés, manifestent l'investissement affectif et temporel que les musiciens mettent dans leurs pratiques sociales. Lorsqu'un membre du réseau est occupé "ailleurs", à la faculté, avec une "nana" ou dans un travail, il lui est reproché de "démissionner". La participation au réseau paraît accaparante et exclusive d'autres pratiques.

Les informateurs ont eux-mêmes fixé les lieux de rendez-vous et s'y sont rendus systématiquement et spontanément à plusieurs, avec un ou deux copains. Ceci met en évidence le mode de fonctionnement du réseau, ou l'on ne peut exister seul et l'appartenance à la collectivité repose autant sur les relations affinitaires que sur la pratique musicale.

Les membres du réseau, par groupes de deux ou trois, se contactent régulièrement par téléphone ("on se retrouve chez X dans cinq minutes"), "passent" les uns chez les autres (avec le risque omniprésent dans ces "débarquements", généralement à but alimentaire, de "tomber" sur les parents) fréquentent certains cafés, ceux-là même qu'ils fréquentaient lorsqu'ils étaient lycéens. Les informateurs sont particulièrement mobiles, dans un espace restreint (le quartier) avec quelques incursions du côté des magasins de disques et de musique de Montparnasse. Ce circuit des lieux (presque un rituel si on en croit les quelques après-midi passées en leur compagnie) ne semble nullement régi par une planification temporelle (la plupart ne possède pas d'agenda ou n'éprouvent pas le besoin de le prendre lorsqu'ils sortent). Ils font preuve d'une remarquable mémoire pour emmagasiner les informations concernant les fêtes, les rendez-vous, les "boeufs".

Il semble que l'ensemble du réseau se partage en sous-groupes, qui ont chacun un territoire particulier, marqués par la fréquentation des domiciles personnels et de différents cafés à des horaires spécifiques. A 11h, on voit apparaître le groupe X, au "VULPIAN", suivi à 12h30 du groupe Z, cependant que le groupe X a émigré vers le "Canon des Gobelins". L'occupation du territoire se structure en évitements successifs et il n'existe pas de lieu de fréquentation collective simultanée; ce que les musiciens regrettent en évoquant Rodin "où ils se retrouvaient tous dans la cour".

Les musiciens se classent d'eux-même les uns par rapport aux autres et le niveau relationnel affinitaire opère la distinction:

- on se voit tout le temps,
- on se rencontre de temps en temps par hasard (fête, cafés),
- on se voit rarement (tous les trois mois)
- on se connaît par personne interposée "de réputation".

Le niveau relationnel détermine les informations détenues sur l'autre. Selon qu'ils sont proches ou éloignés, tous ceux qui affirment "se connaître tous plus ou moins", ne partagent pas la même chose. Savoir le nom de famille, l'adresse, le numéro de téléphone par coeur et l'emploi du temps précis est la marque d'une relation privilégiée; et une relation plus lâche fera dire "je ne connais pas son adresse, mais je saurais aller chez lui" ou "je ne sais pas exactement ce qu'il fait".

Les informations que détient l'ensemble des membres sur les autres concernent le secteur musical: le style de musique pratiquée, les instruments possédés, les productions (maquettes, répétitions, concerts) et les personnes avec qui on pratique. Le réseau permet à chaque membre d'en contacter un autre, quelle que soit la proximité de la relation, par le biais des relais: "le mec qui joue sur "stratocaster" blanche avec X et Y et que j'ai rencontré à l'anniversaire de Z" est contactable à tout moment "en demandant à Z, qui connaît bien X, qui a joué avec le mec".

f - Dans le réseau, la conversation principale consiste à "parler famille" (cf. Verdier et Zonabend); la moindre rencontre occasionne de longs palabres sur le présent des groupes, les gestations, les changements de personnel ou l'achat de nouveaux instruments. C'est ce que l'anthropologue américain ULF HANNERZ appelle "le ragot" dont il souligne l'importance dans le fonctionnement d'un réseau: "le ragot permet de rester en contact l'un avec l'autre; c'est ainsi qu'ils peuvent apprendre qu'untel a changé de travail ou d'adresse, ou de style de vie". (Explorer la ville, p. 238).

Les formations atypiques ont cependant une existence brève, et les musiciens emploient des stratégies précises pour parvenir à la formule idéale: il pourra s'agir d'intégrer un nouveau membre dans le réseau en lui donnant la fonction manquante: "comme il n'y avait pas de batteur dans le groupe de X, et que nous étions bien branchés, il m'a proposé" la place de batteur. Je me suis débrouillé pour trouver une batterie et c'est ainsi que je suis devenu musicien";

La constatation de la mobilité des fonctions au sein des groupes est plus étonnante: le guitariste qui devient batteur ou le chanteur bassiste sont des faits couramment rencontrés: pour les informateurs, ceci s'explique par le fait que créer un groupe est le but ultime, le seul moyen envisagé pour parvenir à être musicien. Le groupe semble dicter sa loi et exiger que l'on change d'instruments ou de genres musicaux pour lui "avant je faisais du puk; quand le groupe s'est séparé, j'ai cherché un autre groupe. Océan cherchait un guitariste, et je suis devenu leur guitariste. La musique du groupe, c'est plutôt du hard-rock".

Le groupe semble se construire en mettant la priorité sur les rapports affinitaires, plus que sur le cumul de compétences

musicales: "pour faire un bon groupe, disent les informateurs, il faut bien s'entendre. Ce n'est pas important d'être vraiment bons musiciens, et un groupe fait par des bons copains pas terribles musicalement aura plus de chances de bien marcher qu'un groupe composé de musiciens géniaux qui n'ont rien à voir ensemble".

Le thème de prédilection concerne les "histoires de groupe": formation, éclatement, brouilles, ruptures, "histoires et magouilles", associations, nouvelles amitiés, rythment l'histoire de vie et le temps des informateurs.

Dans le récit de vie, les informateurs se repèrent sur trois paramètres: famille, scolarité et groupe, et ces trois niveaux fonctionnent comme un tout indistinct: "j'ai eu une guitare comme cadeau de divorce; ça (formation du groupe) s'est passé l'année où ma mère a fait une cure de sommeil, après le départ de mon père. On a fait un groupe parce qu'on pouvait répéter chez moi, pour préparer le concert du lycée et je me suis fait viré du lycée parce que je ne foutais rien".

La mémoire se synchronise sur l'intimité et n'utilise pas de dotations précises ou de références extérieures, comme la chronologie des événements sociaux ou politiques. La seule exception concerne certains événements musicaux, et c'est ainsi que le printemps 81 n'est pas pour eux celui de l'arrivée de la gauche au pouvoir mais "l'époque où mon prof de guitare a fait l'Olympia avec Eddy MITCHELL".

g - La production de "groupe"

La production de groupe donne lieu à une intense activité au sein du réseau; les tentatives se succèdent, faisant apparaître la formation d'un groupe comme une histoire complexe, aux multiples rebondissements :

"j'ai joué en 79 dans le groupe Oedipe, le groupe existait avant moi avec Alain à la guitare, Jérôme au chant et Eric à la batterie. Il y avait aussi le frère à Eric, je ne me rappelle pas son nom, à la basse. Jérôme et Alain ont décidé de faire un autre groupe. J'ai rencontré Alain dans un café, il était dans ma classe l'année d'avant; on a joué ensemble, c'était bien et on voulait continuer. On a cherché un batteur et un bassiste et on a trouvé dans une petite annonce des mecs, du côté de Pigalle. A Rodin, c'était les vacances (comprendre vacances pour les copains du réseau), il n'y avait personne. On a répété chez Alain, à la fin des vacances, c'était bien comme musique, mais l'ambiance n'était pas bonne. Alors Jérôme et moi on a laissé tomber OEDIPE, et on a fait un autre groupe qui ne s'appelait pas... si, pour le concert de Rodin on s'est appelé VIBRATION, il y avait pas de bassiste et le batteur c'était RIQUET, un copain à Alain. J'ai arrêté après le concert, la musique était ringarde, ils ont continué sans moi, ils ont viré le batteur qui est allé joué avec le frère à Eric qui avait une nouvelle basse et Jérôme s'est mis à la batterie; moi, j'ai cherché un nouveau

groupe...". (19 ans, guitariste).

La gestation des groupes est extrêmement aléatoire quant aux résultats. Les formations se dissolvent, se réforment à un rythme rapide: certains des musiciens avaient joué dans plus de cinq groupes différents en deux ans. Cette mobilité ne concerne pas seulement le personnel des groupes, mais leur formation: deux guitaristes, un batteur, un bassiste reste la "solution idéale" à laquelle ils s'efforcent de parvenir, mais les groupes ont souvent des formations différentes. C'est ainsi que certaines formations observées comprenaient par exemple :

- 3 guitaristes et un batteur,
- 1 chanteur, 2 bassistes et un piano.

Les relations affectives sont déterminantes dans la formation du groupe: ils comparent le groupe à "un mariage sans mairie", et ils insistent sur le fait que le groupe est une association volontaire, librement consentie; le vocabulaire propre au groupe est à la fois un vocabulaire d'appartenance ("membre" "faire partie", "appartenir") et un vocabulaire de couple ("divorcer", "se séparer", image des productions comme "bébés").

Lorsque le groupe est en formation, les projets non concrétisés se retrouvent rapidement dans le domaine du passé et les informateurs qui allaient "faire un groupe" avec untel en parlent quinze jours plus tard au passé; entre futur et passé, le projet qui ne se vit pas au présent est immédiatement remplacé par un nouveau projet. Toutes ces péripéties sont occultées dès que la phase de formation du groupe a donné naissance à un "vrai" groupe; l'histoire du groupe prend alors une autonomie face aux histoires individuelles. Dans les interviews de la presse spécialisée, les musiciens de groupe présentent la formation comme un événement simple, allant de soi "on s'est rencontré au lycée et on a décidé de faire un groupe" est la phrase type de présentation. L'enquête sur le terrain a montré les nombreuses difficultés que vivent les individus qui cherchent à se réunir en groupe et les multiples tentatives qui sont nécessaires avant de parvenir à une formule qui marche.

Les histoires de groupe, au stade de la formation, appartiennent à l'individu et se présentent comme une rencontre d'histoires individuelles.

On s'aperçoit que la principale production du réseau consiste à produire du groupe. Le groupe s'affirme comme une émergence dans un réseau plus global et ce n'est que lorsqu'on est parvenu à mettre en place un groupe fonctionnel, que l'on se satellise par rapport à l'ensemble; au premier problème, on retournera au sein du réseau qui fonctionne envers les groupes comme fournisseur d'informations et surtout comme fournisseur de membres de groupes potentiels. En effet, tous les musiciens du réseau sont d'éventuels partenaires, ce qui explique pourquoi une enquête portant sur les groupe ne peut se limiter, selon les informateurs, aux musiciens actuellement en groupe : tous les musiciens qui m'ont été présentés dans cette enquête ont été, sont, ou seront membres de groupes.

5. PARLER TECHNIQUE, C'EST PARLER MAGIQUE

Nous avons dit précédemment que l'attitude des musiciens à propos de la technique était ambiguë; il s'agit de préciser cette ambiguïté.

Le premier point à analyser concerne leur discours à ce sujet: ils se sont refusés à aborder le domaine de la technique avec moi, ou plus exactement le terme "d'objet technique" que je leur ai proposé a reçu une fin de non-recevoir.

Les notions de "réseau", groupe, mode de formation avaient, elles, reçu un accueil favorable. L'objet technique eut cependant une carrière, il fut d'abord employé comme insulte ("espèce d'objet technique") ensuite pour désigner les filles ("il est bien foutu, ton nouvel objet technique"). L'observation participante a permis de constater que parler technique, à propos des instruments, des pédales, de "problème de son", était une conversation importante chez les informateurs, il s'agit d'essayer de comprendre les mécanismes du rejet. Était-ce dû à mon sexe ? Serait-il impossible de parler technique devant une femme ? Ma proposition de me faire expliquer pour comprendre n'eut que peu de succès, et permit de mettre en lumière que le discours sur la technique ne recouvre pas une maîtrise des mécanismes dont on parle: on se demande alors dans quelle mesure ce n'est pas la perception du manque de savoir précis qui empêche la production d'un discours vers l'extérieur.

Leur réticence peut-elle s'expliquer par le fait qu'on ne savait pas exactement le savoir que je détenais: pourquoi t'adresses-tu à nous pour avoir ce genre d'informations ?

Ils ne se considéraient pas comme les interlocuteurs compétents et renvoyaient sur les ingénieurs ou les techniciens "pros". Une évidence est que ces musiciens trouvent difficile d'émettre un discours sur la technique, la parole n'est pas le bon outil, la technique ne se dit pas, elle se pratique; c'est une des caractéristiques de la culture technique qui apparaît ici. Leur connaissance technique est empirique, et les pratiques tiennent du bricolage: on cherche par essai/déduction la manière de parvenir au but souhaité (il s'agit généralement de produire un son précis, entendu sur un disque) et la réussite des tentatives ne s'appuie sur aucune connaissance scientifique. Les technologies nouvelles ne les intéressent guère, et la machine occupe une place ambiguë dans leur pratique: elle est à la fois excuse qui rationalise l'échec (je ne peux pas arriver à faire ça, je n'ai pas la bonne pédale"), elle sécurise par le niveau de familiarité que l'on en a (on appelle l'amplificateur "ma bête"), elle est investie de pouvoir idéal et est un élément de "frime". Cet usage ostentatoire de l'objet technique est fait en référence avec le milieu des professionnels; il n'existe pas de mauvais musiciens avec du mauvais matériel, ce qu'ils ont constaté, et ils renversent la proposition; c'est ainsi que X devient un bon musicien "car il a une batterie de telle marque". La technique fonctionne comme mode de classement. Les discussions sur ce sujet comportent toujours une partie d'idiote,

et parler technique est la marque des initiés; ils emploient tout un vocabulaire imagé pour parler du "son", et présentent ce vocabulaire comme étant celui des "pros". Quand j'ai demandé au "technicien" de la bande de m'expliquer ce qu'était la pédale de compression, il fournit une réponse mélangeant images et termes scientifiques: "quand tu joues une note, elle claque. Ca ajoute aux modulations que tu fais sur le manche, et la note vient plus rapidement que tu la joues; le son compressé, cela veut dire électriquement que ton signal, au lieu de durer une demie seconde, dure un quart de seconde. La compression, c'est ce qui augmente la dynamique d'un signal électrique".

La même question, posé à un professionnel, a donné: "c'est le contraire de l'extension, c'est complexe à expliquer. En gros, cela diminue les sons qui ont une très grande dynamique et augmente ceux qui ont une faible dynamique; ce qui fait que les attaques sont écrasées et la durée des notes augmentée".

Dans la musique, le langage du son est fait d'expressions imagées (le son ondule, ou a du relief), et surtout de références à des modèles (le son de la guitare dans tel morceau de tel groupe): les informateurs utilisent le même système de repérage que les professionnels (cf les recherches d'Hennion et Vignolle(1) sur les professionnels du disque): mais ils mélangent l'idiolecte du milieu de référence à un ensemble d'expressions qui leur sont propres. Les représentations sur le rôle et le pouvoir de la technique sont contradictoires, entre le rôle du savoir-faire personnel et celui de la machine: le savoir-faire est mis en avant par leurs professeurs (choisis dans le milieu de référence) alors que les informateurs ont tendance à considérer que les problèmes de son proviennent des amplis, ils passent sans malaise d'une explication à une autre et cette attitude se retrouve dans le statut que l'on donne au technicien, celui qui a tous les pouvoirs mais qui n'est pas vraiment "créatif" (cf 2). Le rôle de "technicien" est donné à un membre du réseau "qui sait souder" et que ses connaissances en électronique ont amené à avoir une pratique de manipulateur et de réparateur; "moi, la technique ne me fait pas peur" dit-il.

(1) VIGNOLLE: La production des disques de variétés.

(2) DAPHY E.: Ingénieur du son et sonorisateur .L'émergence d'une nouvelle fonction dans la musique de variété.

Communication pour le colloque EEC, Paris, Déc 83, à paraître.

La technique produit dans leur culture un système de mythe, ce qui apparaît lorsqu'on les interroge sur les "nouveaux" instruments comme les boîtes à rythmes électroniques. Pour certains, c'est un signe de progrès, et ce sont "des musiciens infailibles", pour la majorité, il s'agit "de gadgets qui ne seront jamais capables de remplacer les musiciens". Technique solution idéale, ou technique concurrente de l'homme, les musiciens se situent dans ce débat de façon réactionnaire et n'ont pas une attitude novatrice par rapport aux transformations qu'apportent la technologie dans le domaine musical; ce qui doit être mis en relation avec le type de musique qu'ils pratiquent (proche du modèle blues ou hard-rock) dans lequel le système technique utilisé est fixé depuis une vingtaine d'années.

Parler technique, c'est parler magique dans la mesure où l'on parle de choses que l'on connaît mal, et surtout parce qu'on tient là le discours des initiés, et que parler technique est une occupation de "pros"; le discours technique est alors un outil de production de situation sociale, et fonctionne comme démonstration de son identité de musiciens.

6. LE REVE DE CREATION : LE ROCK COMME FAIRE

Est-ce qu'il s'agit d'un substitut: chaque fois que je dis rock = pratique technique, ils me renvoient rock = création, expression. Ils ne se positionnent pas cependant comme artistes, et l'histoire du père de l'un d'eux qui trouvait que son fils avait "des dons artistiques" fit le tour du réseau. Or leur production musicale -leur création- consiste à faire des morceaux de musique le plus ressemblant possible d'un modèle et ils font de nombreuses reprises. Le but poursuivi est de sonner comme le modèle, et pour cela, ils répètent, ils cherchent, ils travaillent (termes employés de préférence à celui de jouer) et éprouvent une grande fierté lorsqu'ils sont parvenus au but fixé: "ça y est, on y est".

"Alors vous faites du Z.Z.TOP(1) ?"; à cette question, le groupe répondit "production originale, parce que création du groupe". Si la production se situe dans le domaine de la reproduction, en pratiquant une musique qui respecte le mieux possible les normes, le fait que cela soit une autoproduction permet de l'identifier à une création. L'originalité et l'improvisation ne sont pas des valeurs constituantes; on leur oppose le travail, le "bien-faire", et la "propreté" de la réalisation, ce qui révèle la distance qui existe entre les pratiques de musique populaire, qui s'apparentent aux cultures techniques, et la création artistique telle qu'elle est valorisée dans la "culture" savante.

(1) Groupe de rock "sudiste".

7. LE PASSAGE A L'EMPLOI ET LE MYTHE DE LA STAR

Il existe une contradiction dans leurs discours sur leur avenir: le moindre évènement est vécu comme une étape déterminante "en route vers la gloire", et dans le même temps, ils affirment à l'ethnologue, que de nos jours, on ne peut pas rêver de devenir stars; en réalité, ils en parlent trop entre eux pour avoir le refus sincère. On a l'impression que ce qu'ils ont repéré comme étant le mythe est systématiquement occulté quant à l'adhésion qu'ils peuvent y porter. Devenir "pros" plus tard, "quand ils seront grands", mais c'est du mythe, s'écrient les informateurs, outrés que j'ai pu leur supposer une telle croyance: cette "idée stupide" était valable avant, ou chez les imbéciles crédules, ou à l'extrême limite, eux-mêmes, y ont peut-être cru avant. Ce qui est une manière d'affirmer que le mythe existe, "ailleurs" dans un autre temps et un autre lieu mais qu'ils ne sauraient m'apporter des informations à son sujet. Attitude comparable à celle décrit par J. FAVRET-SAADA dans LES MOTS?, LA MORT, LES SORTS sur les paysans de Mayenne face à l'ethnologue. Il s'agit pour les informateurs de ne pas prendre la place de l'imbécile que leur propose gentiment le chercheur. "Et toi, tu ne voulais pas être LEVI-STRAUSS? me renvoya un informateur, eh bien, moi, c'est pareil, j'é veux être les ROLLINGS STONES à moi tout seul... moyennant quoi, je n'y crois pas une minute". Le rêve était présenté sous un angle utilitariste: "il faut bien avoir des rêves pour se lancer dans quelque chose"; et "devenir musicien est quand même plus motivant que cinq ans à se crever en fac pour se retrouver chomeur ou avec un boulot pourri".

Le futur métier sera en rapport avec le voyage, la liberté, l'indépendance, et le fric. Journalisme, télévision, import-export sont des secteurs professionnels cités comme possibles; et la musique est tout au plus un de ces secteurs: on lui reproche d'être un secteur difficile "où il faut ramer des années avant d'y arriver". La proposition est renversée par rapport au mythe de la star et devient "si je gagne de l'argent, je me lance dans la musique". Ce qui apparaît comme un cercle vicieux dans la mesure où pour gagner de l'argent, il faut s'être lancé auparavant.

Par contre les informateurs deviennent volubiles lorsqu'il s'agit de développer leurs stratégies de réussite dans la musique (ce fut d'ailleurs une des surprises de cette enquête de voir à quel point ces adolescents réputés sauvages et silencieux, devenaient intarissables, dès que je proposais un sujet porteur de sens pour eux). Pour "y arriver", il faut d'abord "un bon groupe, bien soudé", ensuite, il faut choisir un nom "qui ait la classe" et ensuite travailler un répertoire ("original" de préférence, mais ce n'est pas la peine, les producteurs ont souvent des morceaux qu'ils veulent placer) et ensuite faire une maquette chez un copain bien équipé ou alors, solution préférable dans un studio "professionnel de maquette" (les adresses et caractéristiques des dits studios circulent dans le réseau). Après, il suffit de rencontrer un producteur; sur l'étape suivante, les positions divergent: faut-il envoyer la maquette ? Prendre rendez-vous ? La solution la plus

efficace consisterait bien sûr à connaître quelqu'un. La moindre rencontre d'une personne ayant un lien quelconque avec le "show-bizness" est valorisé à l'extrême: "j'ai rencontré quelqu'un qui connaît un mec qui a travaillé avec le producteur de tel disque, il a trouvé notre maquette très bien, il a même dit que ça sonnait d'enfer, alors cette fois, je crois qu'on est bien partis". Les musiciens dont les pères ont un métier sont censés être en rapport avec le milieu musical (cinéma, publicité ou musique). Ils ont dans le réseau une position de pouvoir; leurs habitations sont particulièrement fréquentées et il existe un remarquable rituel de "salutation au père".

Au fur et à mesure que les groupes vivent des échecs successifs, ils réajustent leurs stratégies (après avoir vérifié que cette "planterie" n'était pas imputable à un manque de chance); à la fin des rencontres, un musicien commençait à déclarer que être musicien n'était pas "le bon crêneau" et "qu'il allait se mettre à la composition et faire des tubes, parce que c'était plus facile".

L'image du producteur, auxiliaire magique qui découvre le héros et l'intègre, est un des éléments constitutifs du mythe de la star et le fait qu'ils aient accepté de m'en parler laisse supposer qu'ils n'avaient pas démasqué cet aspect.

Les interrogations portant sur l'éventualité de la création d'une petite entreprise ou de l'auto-production ont déclenché l'hilarité: "la petite entreprise pour un groupe de rock, c'est le mariage de raison par rapport à l'union libre" et l'auto-production n'est pas conforme au milieu de référence. Les musiciens affirment que ce qu'ils veulent, c'est "être récupérés par le show-bizness", et ce désir d'intégration les amène à avoir un discours très positiviste sur les structures de ce milieu que l'on défend "parce qu'il est juste, et que l'on ne crache pas dans la soupe".

Ils méprisent ouvertement ceux qui critiquent le système "ce ne sont que de vieux babas-cools soixante-huitards qui confondent fromages de chèvres et rock", ce qui constitue une injure suprême.

8. STRATEGIES FAMILIALES DU RESEAU

Les informateurs ne situent pas socialement les parents de leurs copains, et ont parfois du mal à se situer eux-mêmes. Ils séparent les parents en "riches ou pauvres", mais n'arrivent pas à situer la richesse. Le mode de distinction concerne les avantages en nature (nourriture, prêt de l'appartement pour week-end ou vacances), et l'ouverture des lieux familiaux aux jeunes: c'est ainsi qu'une femme (secrétaire de direction) est déclarée riche parce qu'elle offre toujours à boire et à manger aux jeunes, qui l'ont surnommée "nouilles sauce tomate".

Les références concernent en priorité les avantages dont le

réseau peut disposer (le plus riche est bien sûr celui qui a offert un studio de répétition à son fils), puis suscite celles que le fils reçoit: dons d'instruments ou d'argent pour aller au concert. Une catégorie paraît particulièrement détestable: ce sont les "riches et salauds", à savoir ceux qui partent en week-end sans laisser les clés de l'appartement à l'adolescent, ou qui "interdisent" aux adolescents de venir chez eux.

Les biens de consommation technologique -et l'utilisation que peut en faire le réseau- servent à cataloguer le niveau de richesse: "on dit qu'ils ont du blé, les parents de X, mais ils n'ont même pas de quoi se payer un magnétoscope". Par ce type de réflexion, on comprend que le fonctionnement des adolescents s'organise en prenant leurs besoins, souhaits et limites comme modèle opératoire. C'est ainsi qu'ils ne "peuvent comprendre qu'on n'ait pas envie de s'acheter un magnétoscope. Si on ne le fait pas, c'est qu'on est pauvre".

Ce qui ne veut pas dire pour autant que le concept de classe sociale n'existe pas; simplement, il ne peut constituer un paramètre "utile" dans le sein du réseau.

A l'intérieur du réseau, on a pu détecter trois types de comportements familiaux sur l'attitude des parents envers la musique et la scolarité. Ce ne saurait être que des hypothèses de travail, qu'un terrain supplémentaire permettrait de préciser.

1 - Le réseau juif.

Si la scolarité ne marche pas, on fait fonctionner le réseau d'entraide familial et la musique devient un gagne-pain. On envoie le jeune jouer dans des restaurants, des mariages, ce qui le professionalise tout en l'obligeant à pratiquer une musique différente de celle pour laquelle ils s'étaient inscrits dans le réseau. Dans ce milieu familial, les études ne sont guère valorisées par les parents, qui n'en ont pas fait.

2 - Les technocrates "hommes de pouvoir"

L'attitude des parents envers leurs enfants semble ambiguë: si les études sont valorisées (eux-mêmes ont fait "les grandes écoles", il semble cependant acceptable qu'il y ait un "artiste" dans la famille. (Et le père de réfléchir pour aider son fils à bénéficier de ses appuis, pour décrocher des subventions, ou des aides à la création). La situation est parfois refusée par les parents mais acceptée par les grands-parents. Il semble que les adolescents concernés soient les "petits derniers" de la famille ou les enfants d'un second mariage. La question se pose de savoir si "ces enfants de l'amour" ne sont pas vécus par les parents comme marqués d'un don artistique. "Mon frère a fait l'ENA et moi je fais l'artiste", dira un de ces adolescents; on se demande si l'ambition des parents ne se déplace pas de la trajectoire scolaire vers la création artistique.

3 - Les cadres supérieurs

"OK pour la guitare électrique, mais tu passes ton bac d'abord, sinon tu pars"... et aucun des informateurs à qui les parents ont proposé un tel choix n'est parti. En conséquence, les adolescents poursuivent leurs études, et font de la musique "à mi-temps". Les parents semblent considérer qu'il s'agit là d'une passade de jeunesse, et lorsque les adolescents persistent, il arrive que ces parents acceptent que leurs enfants aillent se former aux U.S.A. dans des écoles de musiciens (entre autres BERKELEY, Californie).

On s'aperçoit que le besoin d'argent (achat de matériel, concerts, cafés) incitent ces adolescents à pratiquer des rapports d'échange avec leurs parents. L'instrument de musique est souvent le terme de cet échange, et les adolescents acceptent certaines exigences familiales dans la mesure où elles respectent leurs propres besoins.

La quête de la nourriture est une préoccupation constante des informateurs, lorsqu'ils "traînent" dans le quartier; ce qui fournit à certains parents un contrôle, les adolescents doivent être là aux horaires des repas, sinon ils "se débrouillent".

Le tableau ci-joint montre qu'il existe un rapport évident entre la profession exercée par les parents et la possibilité qu'aura l'adolescent de s'investir dans la musique. L'endogamie (père musicien) conduit un des informateurs à avoir une double appartenance. Le discours du père, présentant la musique comme un milieu difficile, a amené son fils à choisir de faire des études "pour avoir un métier de secours".

Dans le cas des parents "qui se sont faits tout seuls", les parents ont réalisé un "vol social" malgré l'absence de diplômes, et acceptent que les enfants fassent du rock. Le rock est envisagé comme un moyen pour l'adolescent de répéter le vol social.

Le fait que ces informations concernent des adolescents d'un lycée limite la portée de notre analyse aux seules populations socio-culturelles dont les enfants sont scolarisés en lycée. Les résultats de la recherche auraient été fort différents si l'étude avait concerné un L.E.P.

En conclusion, il me paraît important de souligner ces deux points :

- le rock ne peut s'analyser en dehors de son milieu de référence, et l'ensemble des pratiques et des discours positionne sans arrêt les informateurs dans leur quête d'une intégration. Le rock semble alors consister pour l'adolescent une manière de se forger une identité personnelle,

- la production du réseau concerne la production de groupe. Si l'on peut parler à ce propos d'un simulacre de production musicale, il paraît remarquable que le groupe de rock s'affirme comme un lieu de production de social, et qu'il fonctionne pour les adolescents comme un apprentissage des rapports sociaux: le rock comme mode de responsabilisation et le lieu d'exercice d'une pratique collective autonome.

V - MODALITE DE LA RELATION FORME-CONTENU: UN GROUPE D'AFFINITE

1. Cas du "groupe électronique"

Globalement, nous pourrions le définir dans les termes suivants: un groupe d'adolescents dont les parents se connaissent, groupe dans l'éclatement duquel la technologie apparaît comme discriminante par rapport à la formation d'autres affinités: le choix, la spécialisation ou l'abandon de la technologie coïncide avec la mise en place d'autres relations affinitaires entre des membres du "groupe". Cependant, la pratique technologique n'est pas identifiable à des relations affinitaires privilégiées: il est remarquable que le "meilleur ami" de chacun de ces garçons est extérieur au groupe considéré et ne s'intéresse pas à ces activités technologiques. De surcroît, on observe que d'autres adolescents qui demeurent sur la dalle (certains d'entre eux ont acquis récemment un ordinateur) passent fréquemment chez ces "anciens" afin de jouer et d'acquérir quelques connaissances.

Les cinq jeunes observés ont en commun l'histoire locale de leurs parents. Nous avons noté plus haut que les quatre familles avaient ensemble développé des pratiques d'appropriation de la Dalle, et avaient participé activement à la vie associative locale. Si l'origine sociale des parents n'est pas identique, les modes de vie actuels paraissent relativement homogènes et, manifestement, les parents eux-mêmes constituent un groupe d'affinité. Cette caractéristique, concrétisée, depuis une dizaine d'années, par le partage de nombreuses activités de loisirs, a incontestablement favorisé la formation d'un "groupe de copains" qui ont gardé en commun une même aire de résidence, une même aire de jeu pendant longtemps, une même fréquentation scolaire au début, du moins de leur scolarisation.

Lors des premiers entretiens, en juin, les réalisations électroniques, qui avaient fait l'objet d'activités communes, de prêt ou échange de matériel entre quatre des adolescents rencontrés, semblaient déjà minorées et les "rencontres technologiques" n'étaient déjà plus qu'épisodiques, alors que les relations d'amitié perduraient. A la rentrée de septembre, rythme et nature des activités que menaient les adolescents se sont encore modifiés: moins disponible qu'au mois de juin du fait de la modification du rythme scolaire, la plupart d'entre eux avaient presque abandonné la première activité technologique observée (électronique ou chimie): ce qui, en juin-juillet, apparaissait comme une activité récente, quoiqu'un peu reléguée dans le domaine des expériences passées, était devenu, en octobre, une ancienne activité, par opposition à de nouveaux centres d'intérêt, déjà formulés comme tels en juin, mais désormais mis en pratique dans le champ de leurs activités scolaires ou de loisirs pendant le premier trimestre de la nouvelle année scolaire. Thomas s'adonnait à l'économie ou aux jeux stratégiques, Gérard, Dominique, François et Denis à l'informatique. Si ce dernier a joué le rôle d'initiateur et assume à l'occasion le rôle de personne-ressource (il a par

exemple transmis un programme de courbes à Dominique qui l'a recopié), son activité informatique se développe dans le cadre du club du lycée. Il a créé au lycée, assez éloigné de l'Îlot des Deux Moulins, de nouvelles relations, qui tendent à le "décentrer" davantage. L'affinité entre Dominique et Gérard se conforte de la fréquentation d'un même établissement scolaire (Claude Monet, que Thomas a quitté pour redoubler sa lère en section d'économie au Lycée Jean Lurçat).

Il est vraisemblable que la méthodologie retenue a contribué à la formation d'un "groupe pour chercheurs", et par conséquent favorisé la volonté plus ou moins consciente des adolescents de ne pas livrer de discours trop différenciés, et, par suite, de communiquer surtout des informations touchant, au minimum, deux individus, ou, en d'autres termes, d'occulter des informations discréditant un adolescent par rapport à un autre. Il reste cependant, ainsi que nous l'annonçons plus haut, que l'abandon ou le choix d'une technologie coïncide avec le tracé des relations affinitaires: Thierry, considéré comme personne-ressource au départ (il devait fabriquer l'acide nécessaire au montage), n'a pas pu réaliser sa "commande", n'a pas mis à exécution ses projets électroniques (pour lesquels il avait commencé une évaluation de matériel) et s'est progressivement orienté vers l'économie et les jeux stratégiques, et, parallèlement, vers d'autres fréquentations, hors du groupe initial: ce nouveau réseau, développé sur une base scolaire, existe depuis plus d'un an.

La relation d'affinité trouve un terrain d'exercice dans la pratique technologique, non exclusive d'autres activités communes (cinéma, ballades,...). Mais à l'inverse, le partage d'une activité technologique n'implique pas formation d'un groupe d'affinités, ne se confond pas avec lui. Ainsi: François, principal acquéreur de l'ordinateur, initiateur de son frère, Gérard, à l'informatique, a mis au point des programmes avec ce dernier (dont la "Chasse au LEPROF"(2)). A cette activité commune s'associe, de temps à autre, Dominique; or, lors d'une réunion devant l'ordinateur à laquelle ils assistaient tous les trois, Gérard manipulait l'appareil, Dominique commentait, et les quelques interventions de François lui ont attiré de la part de son frère aîné des sarcasmes visant à faire entendre au "moucheron" qu'il était toléré, mais non inclus dans le groupe et que l'on n'était pas venu pour entendre ses commentaires à lui. Lors d'une réunion suivante, la leçon avait été tellement bien assimilée que François se cantonna dans sa chambre pendant toute la durée de l'entretien avec Dominique et Gérard, dans une pièce contiguë. Dominique avait ce jour-là apporté son ordinateur de poche et François n'avait même plus l'alibi de l'appareil pour se joindre au groupe.

(2) cf plus haut

Il semble donc bien qu'on puisse distinguer une pratique commune de la technologie (par exemple entre Gérard, François, Dominique) de la formation d'un groupe d'affinité (Dominique et Gérard) au sein duquel se joue, aussi l'exclusivité d'un statut privilégié -ce dernier étant à entendre également sur le plan des représentations que les adolescents donnent d'eux-mêmes, en particulier aux chercheurs-; en l'occurrence, ici, l'accès à une classe d'âge spécifique, distincte, en tout cas, de celle des "enfants". Cet enjeu donne une explication complémentaire au passage de l'électronique à l'informatique: nous verrons plus loin qu'au plan des représentations, l'électronique, comme la chimie, sont peut valorisées: cela tient aussi au fait que ces activités ne leur permettaient pas d'établir, entre leur classe d'âge et celle des "gamins de 10 ans", une distinction assez nette. Le groupe d'affinité réalise cette dimension supplémentaire de l'exclusion, donc de la frontière, et se confirme dans le choix symbolique de nouveaux partenaires: des interlocuteurs adultes: chercheurs, expert, parents (de l'autre). Thomas, par exemple, qui a réorienté sa vie sociale de façon assez radicale pose plus volontiers au "jeune homme" qu'à l'adolescent et modèle ses intérêts sur ceux d'autres acteurs comme le père de Gérard, cadre supérieur dans une banque, dont il sollicite les conseils, voire l'amitié .

Il est d'autant plus difficile ici de distinguer la part des contraintes inhérentes à la méthodologie, de la dynamique spécifique au groupe que l'une des chercheuses, amie de leurs parents, venait désormais chez eux pour eux: le passage d'une classe d'âge à une autre, que venaient sanctionner de nouvelles orientations technologiques et de nouvelles affinités, donnait aux adolescents, dans cette recherche, un statut comparable à celui de leur parents(10).

Représentations

Comment les jeunes, eux-mêmes, rendent-ils compte de leurs activités?

Dans leur discours s'expriment, exclusives ou non les unes des autres, selon les individus, plusieurs conceptions :

(10) Les parents n'étaient, bien sûr, pas autorisés par les enfants à assister aux entretiens. Pendant l'un d'eux, Thomas, par exemple, a littéralement congédié sa mère, venue nous saluer à l'improviste, d'un "Tu peux disposer?..."

- une conception ludique: "C'est marrant" (faire des montages), "tu règles ça / le synthétiseur / et tu peux faire un solo de perceuses". La technologie semble alors relayer, sinon concurrencer, le terrain de football de la Dalle: "Moi, j'ai envie de rester à l'intérieur, c'est une question d'âge et de personnalité". "En bas, c'est un lieu de réunion; je ne descends pas parce qu'aller jouer au ballon, ça ne m'attire pas tellement".

- une conception esthétique: "Ce qui m'intéresse dans l'informatique, c'est le graphisme. Il y a des possibilités artistiques que tu n'as pas avec un feutre, un pinceau", dit l'un d'eux, qui souligne les plus grandes performances de définition graphique de certains ordinateurs, critique la musique synthétique ("On n'arrive pas à tout jouer, parce qu'il y a beaucoup de silences. Les blanches, tu es obligé de les faire en noires", et "Ca ne fait pas une belle musique"), et garde des circuits intégrés hors service "Cette plaque-là, je la garde en souvenir, parce qu'elle est belle mais je me suis trompé".

- une conception utilitaire: activité de loisir au même titre que le bricolage: rapide, économique, l'informatique, par exemple, "ça peut servir" "David a fait un ampli téléphonique, ça permet à la famille d'écouter le grand-père"; "quand tu fais un montage et que ça marche, tu fais un truc utile", dit l'un, de l'émetteur qui leur a permis d'écouter un conseil de classe; "C'est à ça que ça sert, l'électronique, faire des trucs moins chers et utiles, c'est comme ça que tu commences", pour "réaliser un projet qui me servira".

Mais, et on y reviendra, si leurs montages n'ont pas toujours "marché", les adolescents insistent sur la rentabilité sociale de la technologie, dont l'importance, dans la société industrielle, est à leurs yeux incontestable et, par conséquent incontestée dans leur formation actuelle ou future. On a vu plus haut comment ils projetaient sur l'univers scolaire cette conception utilitaire, sélectionnant les "matières d'examen" qui, elles, requièrent une formation dispensée par des spécialistes.

De ce point de vue, informatique et électronique constituent un savoir dont ils déplorent d'ailleurs d'être actuellement exclus et qu'ils voudraient s'approprier.

Paradoxalement, c'est peut-être parce que ces technologies nouvelles ne leur sont pas transmises par la voie familiale, et sont même "hors d'atteinte", qu'elles bénéficient d'un tel prestige "l'électricité, il n'y a rien à savoir" (vs "il y a à savoir, et à savoir ailleurs que dans la famille").

Pourtant, ce prestige affecte non pas leurs activités propres, mais celles de personnes adultes, très qualifiées et très compétentes. En effet, ils établissent une nette distinction entre -d'une part, leurs pratiques technologiques: réduites à "du travail manuel", d'imitation, d'exécution, leur activité, "du bricolage" est systématiquement dévalorisée: "Tu soudes bêtement"; manipulations

où "il n'y a rien à savoir", il s'agit de recopier des plans proposés par d'autres ou de taper des programmes dont ils ne comprennent pas la conception. "Quand tu travailles, l'usage de la machine, c'est bête tu achètes un programme tout fait, c'est bête si on utilise la machine sans savoir comment ça marche", "c'est du presse-bouton". Entre leur travail et celui d'un enfant de dix ans, ils ne voient guère la différence: "C'est l'habileté qui change".

- de l'autre, un travail de conception, de création donc de maîtrise intellectuelle de l'objet ou du programme. "Les scientifiques, ils construisent. Le scientifique, c'est celui qui crée la machine et qui crée les programmes".

Certains adultes ont là un rôle d'initiation ou de formation, qu'il soit effectif ("j'étais allé chez le père d'un copain, ingénieur, il m'avait expliqué comment on faisait les plaques"), ou souhaité ("on est isolé, mais ça ne nous dérange pas. Ce qui nous manque, c'est des personnes qualifiées". "Pour l'électronique, tu as besoin de personnes qualifiées").

Cette dichotomie entre exécution, application, et compréhension, création, entre travail manuel et intellectuel, s'applique non seulement à l'informatique ou l'électronique, mais à toute activité: dans le discours des jeunes, le vocable générique de "technologie" peut alors désigner les pratiques nobles, par opposition à celles qu'ils dévalorisent: "Si tu manipules le clavier, c'est pas de la technologie", "Matière technologique, donc scientifique: chimie, astronomie, informatique... construire une moto, oui, en faire, non"; "si j'utilise ma soie /artificielle /ce ne sera pas technologique, si je la fabrique, ça le sera". "C'est accessible, un synthé, mais il faut déjà savoir jouer d'un instrument, sinon, tu t'amuses".

Dévalorisées parce que non créatives, sous-produit mineur de la technologie, leurs activités sont négativement présentées dans la mesure sans doute où c'est le groupe constitué, plutôt que les pratiques technologiques elles-mêmes autour desquelles il s'actualise, qui établit la distinction avec une classe d'âge plus jeune. Au contraire, ces activités contribuent à leurs yeux, à les confondre avec de plus jeunes enfants au sein d'un même groupe d'âge (ceci vaut aussi pour l'informatique où l'initiateur de Gérard a été son frère cadet). Même une activité d'initiation, dirigée vers de plus jeunes enfants (effective ou imaginée) ne leur permet pas de poser par rapport à ces derniers la frontière que eux-mêmes établissent par rapport au monde des adultes, potentiellement formateurs dès lors qu'ils sont qualifiés et performants.

La technologie semble donc investie d'un rôle de passerelle. C'est, d'une part, une voie d'accès vers le monde des adultes: on ne peut faire de la technologie (i.e. être créateur, qualifié...) qu'en adulte. Cependant, les adultes qui leur sont proches n'apparaissent pas comme des initiateurs. A leurs yeux, les parents sont à la fois incompétents dans ces domaines, voire indifférents: "Ca n'est pas leur problème".

Pourtant, ces projets -et le relatif mépris que leur inspire le travail manuel- s'inscrivent dans le projet de mobilité sociale des parents. La haute estime dans laquelle ces adolescents tiennent science et techniques est l'héritage indirect de l'expérience et des désillusions parentales: celles d'une génération confrontée à la vie professionnelle dans les années 70, période où décline la croissance, où la formation dite "classique" commence à être discréditée parce qu'inadaptée au marché du travail, et où l'offre privilégie formation... et marchandises technologiques. Etre élève d'une section scientifique, par exemple, c'est, aux yeux des adolescents, disposer d'un plus large éventail de choix professionnels et éviter les pièges d'une orientation précoce. Cependant, la confrontation des parents au déclin des débouchés professionnels liés aux formations classiques n'a pas modifié les projets de réinsertion des mères qui, rappelons-le, sont respectivement orthophoniste, comptable, jardinière d'enfants ou étudiante en arts plastiques. Et il n'est pas certain que ce constat conduise les parents à favoriser l'orientation de leurs filles, plus jeunes que les garçons, vers des disciplines scientifiques.

La technologie serait ainsi, d'autre part, une passerelle sur le plan social -et tel pourrait être le sens du glissement que nous évoquions (même s'ils s'estiment insuffisamment performants dans leur pratique technologique, la technologie reste un atout dans leur formation): faire de la technologie, c'est faire de la science, et faire de la science, c'est conquérir un statut social de prestige, où "le technicien", "le chef des exécutants", celui "qui s'arrange pour réaliser les plans de l'ingénieur", ne se confond pas avec le démiurge qu'est le concepteur. "L'esclave est un être qui exécute les projets conçus par d'autres", écrivait Platon: c'est donc être le maître qu'être scientifique...

Instrument de maîtrise du monde, la technologie est alors fascinante. Et exprimer cette fascination dans les termes d'une frustration (de matériel, de formation, de relations, de pouvoir comprendre faute de savoir), c'est une façon de poser comme possible le passage vers l'imaginaire. Dévaloriser son travail présent se comprend alors, à l'inverse, comme une façon de penser son propre futur: l'accès au monde des héros.

La fascination qu'exerce la technologie a pour corollaire en effet une vision héroïque du monde scientifique, où cohabitent chercheurs, physiciens, ingénieurs et astronautes ("utilisateurs en temps normal, mais capables de réparer"), ainsi que deux personnages familiaux à la stature héroïque: le grand-père d'un des adolescents rencontrés, l'oncle d'un autre. Ces adultes rejoignent les héros de bande dessinée comme Black et Mortimer, qui utilisent leurs connaissances en électronique et en informatique pour agir sur le monde.

Enfin, même si les adolescents rencontrés définissent leur activité technologique propre plutôt "en négatif" par rapport aux images idéales qu'ils se fabriquent et projettent dans leur futur, le "bricolage" auquel ils s'adonnent leur confère un statut

spécifique à l'intérieur de la famille: les autres membres, en effet, ne partagent pas leurs activités. La technologie est-elle alors le matériau avec lequel l'enfant élabore son identité sans pour autant échapper à la définition sociale que proposent les parents?

Il semble que le mécanisme opératoire de cette identité soit comparable à celui que nous mettions plus haut en évidence pour la trans-technicité: l'illusion d'innovation dans le changement d'outil rendant compte du passage d'une technologie à une autre. Ici, illusion de singularité, ou d'émancipation (on a noté l'importance que revêtaient les sciences et techniques aux yeux des parents, même si eux-mêmes y sont peu engagés professionnellement(11) dans le choix d'une technologie extérieure à la famille, mais aussi, intégration des représentations ou projets sociaux conformes à des modèles propres à un groupe social.

Le cas de Thomas, s'il est particulier à certains égards, illustre de façon particulière ce schéma.

Ses premiers intérêts pour la technologie ont des racines familiales, mais, en se fixant sur l'économie, Thomas rompt avec les intérêts familiaux et conforme ses projets à d'autres exemples (le père de Gérard, le père d'un autre camarade qui a fondé un club d'investissement). C'est le seul chez lequel on ait pu observer une rupture de cette nature, c'est aussi celui dont les parents ont l'origine sociale la plus modeste.

Il semble impossible pour Thomas de passer, au moins imaginairement, de la reproduction-imitation à la maîtrise-progression, de se donner la latitude d'innover, ou, en d'autres termes, d'élaborer son identité tout en réalisant le modèle de définition sociale que proposent les parents, au sein de l'activité technologique: le bond qualitatif - y compris en termes de promotion sociale- que les autres peuvent penser réaliser par la pratique, voire la maîtrise technologique, ne peut passer pour lui que par une rupture, du fait que symboliquement, la technologie véhicule aussi des images négatives: son grand-père est considéré comme un "rêveur", son père -qu'il méprise quelque peu- est un technicien.

Ce que se propose Thomas, c'est d'intégrer les valeurs de stabilité (travail du père) et de travail (investissement de la

(11) On notera ici que François, "enfant très conformiste", selon sa mère, s'est intéressé à l'informatique au moment où son père s'est trouvé confronté à l'ordinateur dans son entreprise.

mère), de promotion sociale par rapport au milieu d'origine, et de les sublimer, en rejetant celles dont les parents peuvent être l'incarnation négative (le père: "quelqu'un qui ne travaille pas assez"), Thierry fournit -ou donne l'impression de fournir- une somme de travail impressionnante: fichiers, documentation classée, abonnements à de très nombreuses revues d'économie, jusqu'aux plus savantes qu'il empile, puis classe. Il y a chez lui une accumulation réelle de documents (comme il y a eu une accumulation de pierres au moment de la collection de minéraux) et, au moins au plan de l'imaginaire, d'activités et de connaissances, qui compense sans doute sur le mode symbolique ce dont les autres adolescents disposent en terme de capital social, qu'ils peuvent faire fructifier par la pratique technologique ou scientifique.

Rester technologue, pour lui, serait donc hériter -symboliquement et matériellement, d'une moins value que les générations des grands-parents, voire des parents, illustrent, c'est se condamner à la répétition d'un modèle social dévalué. Il envisage donc d'être tout, sérieux et décontracté, travailleur et homme du monde, voyageur et sédentaire, aventurier et fonctionnaire. Et transgresser le modèle technologique est le moyen sans doute d'ajouter à son arc la corde manquante, autorisant une réelle conquête sociale. Choisir l'économie- et projeter de créer un club d'investissement est alors le moyen d'augmenter son capital à hauteur de ce dont les autres disposent déjà sur la ligne de départ.

Alors que chez Thomas, choisir la technologie signifierait hériter des particularités négatives attachées à l'identité familiale, pour les trois (ou quatre) autres adolescents rencontrés, c'est devenir maître: maîtrise de ce langage; il y a beaucoup à parier que, si la maîtrise de ce langage peut s'effectuer avant les orientations scolaires ou universitaires décisives, ils abandonneront l'informatique pour d'autres horizons, plus à même de soutenir leur projet.

Cependant, cette première interprétation a fait l'objet d'un débat et une seconde interprétation est proposée ci-après - la discussion restant en l'état :

L'adoption de la pratique informatique ne peut pas être considérée comme une pratique technologique transitoire - avant que surgissent d'autres intérêts -, tout simplement parce que l'informatique a, socialement, une connotation professionnelle spécifique qui n'échappe pas aux adolescents : ils estiment qu'ils seront concernés professionnellement par l'informatique et ont de cela des représentations précises : Denis qui, rappelons-le, passe le bac cette année, estimait il y a un an, que sa voie professionnelle serait l'informatique, aujourd'hui il prévoit de s'inscrire en fac de médecine si les résultats au bac sont positifs. Il estime que les quelques connaissances qu'il a acquises dans le domaine de l'informatique ne lui seront pas inutiles car un médecin aura de plus en plus besoin d'accéder à des banques de données ou de gérer le fichier de sa clientèle. Dominique, qui projette de préparer "l'agro" pense, lui aussi, qu'il aura besoin de

l'informatique au niveau professionnel. Gérard suivra dès la classe de 2de l'an prochain une classe technique, spécialisée en électronique. Quant à Thomas, le seul qui jusqu'alors s'était désintéressé de l'informatique, il commence à "prendre des renseignements" - selon une démarche qui lui est spécifique -, car son univers professionnel de référence "s'informatise".

Cette dernière année scolaire aura marqué une évolution, qui se caractérise par une formulation plus précise des choix scolaires et, partant, des choix professionnels. Bien que l'informatique ait continué à tenir, pour les adolescents, une place ludique, dont la pratique était contrainte par les obligations scolaires, elle est néanmoins un acquis, une "avance" qui se négociera, si ce n'est sur le plan scolaire, au plus tard sur le plan professionnel.

2. Cas d'un groupe autour de la bande dessinée

La technique de référence de ce groupe est principalement le "ROCK", cependant une activité est menée parallèlement à celle-ci. Elle se situe dans le domaine graphique et plus particulièrement dans le champ de la Bande Dessinée.

Aussi, il nous a semblé pertinent de voir quel était son rôle au sein du groupe, étant donné la différenciation importante qui existe entre ces deux pratiques, principalement au niveau des résultats, même si parfois les traces de ces deux activités sont conservées et matérialisées par le support photographique.

De plus, on peut se demander si des connexions peuvent exister entre ces deux registres : pratique graphique et pratique musicale, et de quel ordre elles sont.

LA PRATIQUE GRAPHIQUE

La pratique graphique du groupe ne concerne pas son ensemble, mais simplement deux d'entre eux.

Ce binôme se compose d'un graphiste et d'un scénariste, ce qui n'est pas sans rappeler un certain système de fonctionnement propre au monde de la bande dessinée puisqu'il arrive très souvent que le graphiste n'assume pas en même temps la fonction de concepteur-rédacteur.

Il est à noter qu'en l'absence du scénariste, l'activité concernant à proprement parler la bande dessinée s'arrête, car le graphiste ne pallie pas ce manque en recourant à sa propre conception ou à celle d'un autre membre du groupe (cf. les planches qui sont dans la plupart des cas inachevées).

1 RECHERCHE ET MODE D'ACQUISITION DE CETTE TECHNIQUE SPECIFIQUE

La maîtrise de cette technique demande aussi bien des connaissances qui peuvent être soit :

- liées aux outils (utilisation de l'encre de chine, de la couleur, des trames, etc...),
- transcrites dans des documents écrits (manuels, livres, Bandes Dessinées servant de référence, etc...),
- détenues par les hommes du milieu.

Il semble que ces adolescents privilégient deux niveaux seulement dans les trois énoncés :

- les livres (ils ont une grande pratique du prêt bibliothécaire : de DRUILLET aux Bandes Dessinées plus spécialisées liant le "rock" et sa représentation graphique),

- le savoir-faire des hommes d'où leurs demandes et essais de contact avec le milieu (rencontre avec DRUILLET, visite au salon des illustrateurs, et déplacement à Angoulême).

Ces deux niveaux vont déterminer directement les formes et les supports servant à l'appropriation de cette technique afin de pouvoir enclencher le processus de production qui correspond à un double caractère (chose qui est loin de leur échapper même si elle n'est pas conscientisée) :

- matériel (acquisition technique, possibilité de vente, etc...),

- social (rapports entre les membres du groupe et entre le groupe et l'extérieur).

Cependant, la diversité des connaissances requises pour la maîtrise de cette technique (au niveau de la perspective, des codes inhérents à ce champ, etc...), ainsi que leur volume et de leur formulation leur posent des problèmes bien particuliers, c'est pourquoi ils essaient de mettre en place une stratégie personnelle pour l'acquérir.

Dans cette quête, ils se heurtent à :

- un autre milieu ayant d'autres systèmes de références et de fonctionnement qui leur paraissent opaques et impénétrables,

- un système scolaire pré-établi où sont dispensées ces connaissances et dont l'accès en est sévèrement contrôlé au départ (forte sélection au niveau des connaissances dans le secteur public, au niveau de l'argent dans le secteur privé). Il est à noter cependant que le graphiste a été à l'école "rue Madame" (LEP Graphique), mais n'a pu s'adapter aux règles de fonctionnement de l'établissement.

Aussi, devant cette imposition d'une discipline sociale mise en place par le milieu lui-même ou par les institutions, ils recherchent surtout à acquérir le SAVOIR-FAIRE dans le sens "KNOW-HOW" qui est difficilement codifiable sur un support simple (écrit ou oral) pour être transmis.

Ce SAVOIR-FAIRE peut se rapprocher du savoir pratique invoqué par R. LINHART dans ce sens où ils essaient de baser cette appropriation sur une connaissance concrète des systèmes de représentation.

Pour ce faire, le graphiste cherche et reproduit à partir d'autres Bandes Dessinées ou de photographies telle façon de représenter un plan en contre-plongée ou une profondeur, ou telle

position gestuelle, etc... (cf. par exemple, les rapprochements que l'on peut faire avec les lexies d'autres Bandes Dessinées qui constitueraient en quelque sorte leurs corpus de référence).

Ce SAVOIR-FAIRE très pragmatique finit par se structurer en RECETTES et peut se définir ainsi par opposition au SAVOIR-THEORIQUE dont les dépositaires attitrés seraient le milieu ou les institutions.

Ces adolescents se situent donc dans un espace interstitiel entre une profession et des institutions, ce qui va induire chez eux un certain type d'échange.

2 LES RAPPORTS AU SEIN DU GROUPE ET AVEC L'EXTERIEUR

Les rapports au sein du groupe et avec l'extérieur vont en effet être modifiés par cette pratique graphique.

Nous pouvons les regrouper, afin d'essayer de mieux les définir, selon trois grands niveaux :

- le premier correspondrait à l'acquisition d'un signe distinctif qui leur permettrait de mieux s'identifier au sein de leur propre groupe.

Ainsi, ils ont acquis (surtout le graphiste) une sorte de plus-value personnelle par l'intermédiaire des rapports que cette pratique graphique a permis d'établir avec le groupe mythique des "HELL'S" (même si cela s'est fait via l'un des pères),

- le deuxième correspondrait plus au niveau fonctionnel : il sert à faire la composition, l'illustration des tracts pour les concerts, la couverture des disques (cf. Illustrations), etc...,

- le troisième serait une sorte de symbiose entre les deux premiers niveaux, ce qui aurait pour conséquence non seulement une meilleure intégration dans le groupe, mais encore une remise en cause de la division du travail au sein du groupe et permettrait ainsi un autre réseau de circulation.

De plus, au sein du groupe élargi aux familles (dont ils semblent très dépendants), cette pratique paraît résulter d'un ensemble d'échanges où dominent heurts et contradictions dans ce sens où :

- la pratique du "ROCK" est essentiellement due et fortement soutenue par les parents,

- la pratique graphique est étrangère aux parents (ils ont même une position plus ou moins hostile vis-à-vis d'elle, tout en la provoquant -par exemple inscription à l'école maternelle des Beaux-Arts pour l'un d'eux, puis à l'école de la rue Madame- et tout en bénéficiant - ils les utilisent pour la fabrication de leurs tracts, affichettes, pochettes de disque, etc...

Il semblerait donc que cette technique chez ces adolescents s'inscrit au centre des rapports de pouvoir et de domination, ce qui détermine chez eux une sorte de code de conduite, ou de parcours.

Ceci leur a permis de :

1 - se mobiliser autour de thèmes qui ont unifié leur position dans la négociation quasi-permanente avec les autres membres du groupe,

2 - orienter leurs travaux plus résolument sur les besoins et préoccupations du groupe tout en cherchant parallèlement à promouvoir leur autonomie.

C'est pourquoi, nous pourrions presque en déduire que cette technique leur fut imposée par les valeurs culturelles et les systèmes sociaux dûs à la mode, mais aussi par ceux qu'ils ont eux-mêmes établis au sein de leur groupe, et qui ont engendré cette demande de produits, de procédés, de services, et ont influencé également le choix même de cette technique.

VI - CONCLUSION

Il s'agissait, dans cette recherche, de mieux comprendre le rôle que joue aujourd'hui la technologie dans les rapports entre adolescents . Cela supposait que l'on trouve un mode de travail qui permette un contact réel et durable avec eux ainsi qu'un type d'enquête qui informe sur les pratiques effectives en matière de technologie. L'objectif a été atteint en ce qui concerne deux groupes, l'un effectuant un trajet dans l'espace de l'électronique, l'autre dans celui de la musique rock. Nous désirions en effet cerner, par une micro-analyse le point d'articulation entre le champ des représentations de la science et de la technique et celui des conduites et pratiques de jeunes. Nous avons mis en évidence des caractéristiques de fonctionnement d'entités que nous ne pouvons plus appeler "groupes" dans tous les cas, ainsi que des influences prédominantes dans le contexte où elles s'inscrivent. Mode de fonctionnement et influences du contexte seront successivement rappelés et suivis d'un ensemble de remarques méthodologiques .

I STATUT ET MODE DE FONCTIONNEMENT .

manipulation Les rapports des deux groupes étudiés avec la technique sont très différents. Le groupe "électronique", que nous désignerons par la suite par E, en fait explicitement son projet. Nous redirons plus loin les raisons pour lesquelles il investit dans ce type d'activité. Par contre, le groupe "rock" (désigné par R dans ce qui suit), refuse de reconnaître cet aspect et revendique une pratique qu'il qualifie d'artistique. En cela il se conforme d'ailleurs au milieu de référence pour lequel le son et sa technique sont le propre de l'ingénieur (cf. DAPHY, biblio; aussi HEMNION, VIGNOLLE, biblio.). Cette fonction d'identification à des professionnels, de "grands" informaticiens, par exemple, ne fonctionne pas pour E.

Les deux formations ont une attitude également très différente par rapport à leur statut et à leur identité. E rassemble des jeunes qui, sur une durée relativement longue (au moins deux ans, sinon plus) ont intensifié des pratiques de coopération technologique fondée sur la rencontre d'intérêts individuels. Il faut cependant souligner qu'une de leurs préoccupations était de pratiquer des technologies qui, d'une part, les différenciaient des plus jeunes, et d'autre part, les rapprochaient des adultes. En cela on peut dire qu'il y avait une forme diffuse de recherche d'une identité, sans que cela passe pour autant par la structuration d'un groupe. Nous

dirions plutôt qu'il s'agit de l'intersection provisoire de cheminements individuels. Très différent est le cas de R. En effet chacun des membres vit une appartenance à un groupe, qui se donne un nom, se cherche un lieu, construit son histoire et fabrique des signes graphiques de son identité. L'appartenance à E n'est pas exclusive d'autres rencontres, alors que c'est le cas pour R .

Il faut cependant souligner que la relation affective est un critère déterminant dans les deux cas. Les rockers parlent d'un "mariage sans mairie" et nous avons constaté que, dans E, les jeunes qui éprouvent une antipathie profonde n'entretiennent aucune coopération technologique .

L'exercice des rôles sera selon le cas, très différent. Le désir individuel prime dans E, alors que la survie du groupe s'impose à l'individu dans R, quitte à ce que ce dernier change de rôle et joue, par exemple, d'un instrument qui n'est pas celui qu'il préfère .

Chacun des groupes s'inscrit dans un réseau large qui réunit des personnes-ressources: des jeunes qui en savent plus en électronique pour E, des "pros" pour R, des possesseurs de matériel qu'ils n'ont pas: guitares, amplis, ou bien ordinateurs de marques différentes ou davantage performants que ceux qui sont possédés, que l'on ira utiliser chez d'autres garçons du quartier. En ce sens, ces réseaux d'appartenance constituent une sorte d'humus d'où émergeront de nouvelles configurations, ce qui permet de dire que la technologie intervient ici, de façon plus ou moins conscientisée, dans la production du social. Cela ne vaut d'ailleurs que pour les garçons: nous n'avons rencontré aucune fille participant à ce type de formation que ce soit dans un groupe ou dans l'autre et l'enquête large, faite dans la première partie de l'étude, nous montre que malheureusement il ne s'agit pas de cas singuliers. Il faut d'ailleurs rappeler à ce sujet l'attitude des jeunes à l'égard des chercheuses de notre équipe, n'estimant utile de leur parler "technique" que dans les cas où ils avaient en face d'eux l'une d'entre elles qui puisse être considérée comme experte d'un domaine, ce qui fut le cas en bureautique, par exemple. L'arrivée d'un chercheur dans le groupe E modifia le discours et les pratiques technologiques et nous permit d'ailleurs de connaître enfin par l'intérieur les produits et logiciels fabriqués .

2 CONTENUS DE L'ACTIVITE .

Les deux formations s'inscrivent, quant aux contenus de leurs activités, dans la sphère de la reproduction, qu'il s'agisse de kits électroniques, de logiciels, d'interprétations instrumentales ou d'effets sonores, en grande partie dans la sphère de la reproduction. On a vu en effet que la quasi-totalité des programmes informatiques sont copiés. Mais il faut cependant souligner l'existence de certains actes qui dépassent la seule reproduction :

- trouver, dans une littérature enchevêtrée des programmes adéquats,
- construire des sous-programmes de liaison,
- assembler les divers constituants de sorte qu'ils répondent au projet. La maîtrise avait été acquise pour la construction d'émetteurs, par exemple. La recherche se termine au début d'un processus d'appropriation de l'informatique et il nous est impossible de dire si ce rapport à cette technique, dans son état, est un point de passage obligé ou bien restera stationnaire.

Dans les deux cas, les groupes fonctionnent sur le principe de ce qu'on pourrait appeler un auto-test, c'est-à-dire une comparaison itérative entre le projet et l'état du produit réalisé. Nous avons rencontré quelques cas d'adaptation: l'un d'entre eux a été décrit comme la transposition d'un jeu d'arcade de l'univers du space-opera à celui de l'école (cf:III.3). En ce qui concerne le rock, l'auto-test concerne l'élaboration de la maquette ou encore la reproduction d'un effet sonore .

Il y a là une forme d'autodidaxie qui est en train de se développer, dont nous ne cernons pour l'instant que très mal les traits principaux. Il semble qu'il s'y trouve les points suivants:

- l'apprentissage découle de la volonté de réaliser un projet,
- lorsque le besoin se fait sentir de nouvelles connaissances, on s'adresse à un expert qui intervient. Mais il ne semble pas qu'il y ait transfert de connaissance,
- l'énergie mise en oeuvre pour aboutir à la réalisation du projet est considérable, car les difficultés sont nombreuses,
- en ce qui concerne E, on a pu constater que certaines connaissances théoriques sont acquises en cours de route: consultation d'ouvrages et de revues.

Il faut insister au passage sur la nécessité d'un travail longitudinal en étroite collaboration avec les jeunes pour mieux appréhender le processus d'apprentissage. De ce point de vue, nous rejoignons les opinions de SPINDLER et SPINDLER, ERICKSON (biblio), dont nous suivons dans ce qui suit les points de repère:

- ces formations n'ont pas de leader, aussi bien R que E,
- l'apprentissage est mutuel, chacun concourant à la réussite du projet. L'expérience des plus âgés est reconnue et sollicitée. Toutefois, dans R, le fait de se tromper donne lieu à railleries, ce qui laisserait penser que le processus d'estime de soi y est plus fort,

-le processus d'apprentissage n'est pas monotone. Il y a des moments de forte intensité puis des relâchements. L'acquisition d'un microordinateur a ainsi suscité une fièvre qui s'est estompée,

-il semble bien que l'apprentissage implicite soit plus conséquent que l'apprentissage explicite, ce qui rejoint la théorie de l'apprentissage latent de BANDURA. Ainsi les rockers sont capables de distinguer à l'audition le jeu spécifique d'un instrumentiste, connaissance qu'au niveau de l'exprimé, ils ne pensent pas détenir. Les membres de la formation E ont toujours eu tendance à banaliser les connaissances qu'ils détenaient, minorant ainsi la représentation qu'ils donnaient d'eux. C'est là que le double circuit d'information: par les intéressés et par l'immersion dans le milieu révéla toute son utilité .

3 PROBLEMES METHODOLOGIQUES

Nous avons été particulièrement attentifs à respecter de nombreux "flous" que l'on rencontre chez nos interlocuteurs :

-flou des connaissances, avec en corollaire l'idée que l'on saurait faire pour obtenir telle information,

-flou des représentations, où les relations entre concepts sont encore peu fixées,

-flou du temps que l'on peut caractériser comme suit: programmation immédiate d'une action (dans les cinq minutes), absence de mémorisation ex ante des choses à faire. Cela est pallié par une forte ritualisation des trajets, de la visite des lieux, tout comme si la mémoire des choses était inscrite dans l'espace effectif.

La méthode de travail retenue a permis de tenir un contact permanent avec ces jeunes pendant plus d'un an, presque un an et demi. De ce point de vue, le choix d'un terrain de référence, le treizième arrondissement, a été déterminant car il inscrit les protagonistes dans une histoire locale et permet le fonctionnement du double circuit d'information. Certains points méritent d'être soulignés :

- notre propos est de mieux comprendre les logiques que développent les usagers face à une technologie. Or une pratique technologique présente plusieurs caractéristiques qui soulèvent des difficultés d'ordre méthodologique non résolues jusqu'à présent :

a - La technologie est en grande partie ineffable : elle ne se dit pas, mais elle se pratique. Il y a donc un problème d'expertise. Nous avons mentionné les difficultés rencontrées dans le dialogue entre chercheuses et adolescents. Nous avons tenté de

filtrer la question en faisant intervenir des chercheurs présentant le double statut masculin ou féminin et un double état : expert ou profane. Par rapport à cette étude, nous sommes en droit de dire que si nos interlocuteurs ne considèrent pas le chercheur, quel que soit son sexe, avec cependant une faveur pour le chercheur-homme, comme un expert dans le domaine technique de référence, alors il n'y a pas communication de données pertinentes sur la pratique en question.

Cela veut dire aussi que les techniques d'enquête et d'entretien sont en grande partie inopérantes en l'espèce, car le matériau n'est pas du discours. De plus intervient la caractéristique suivante.

b - La pratique technologique est durative et discontinue. Nul ne peut prévoir le temps qui sera consacré à la maîtrise d'un outil, ce qui pose un problème redoutable au chercheur qui a, lui aussi, ses contraintes de calendrier. Il ne peut non plus se trouver là au moment précis où se passera un fait déterminant : trouver une erreur dans un programme, par exemple. Cela milite pour une pratique de rapports continus et réguliers où, à la fois, se relate le vécu et se montre l'expérience technique acquise, ce qui permet au chercheur de noter les régularités, les sauts qualitatifs. Le lecteur aura compris que la méthode que nous avons adoptée converge avec celle qui est employée par les ethnologues. Toutefois, certains problèmes difficiles restent à élucider, si l'on veut rendre compte effectivement des mécanismes cognitifs en jeu qui permettent à un moment le passage à la maîtrise d'un outil.

4 REPRESENTATIONS DE CES ACTIVITES CHEZ LES INTERESSES .

La formation E confère trois caractéristiques à ses activités: ludique, esthétique et utilitaire. Le groupe R rassemble le tout sous le vocable "artistique". Un moteur principal de cet investissement réside dans le projet d'insertion sociale et professionnelle qui le légitime. De ce point de vue, l'influence du modèle paternel est présente dans les deux cas. Les jeunes de E veulent devenir chef d'entreprise, médecin ou encore directeur de marketing. Ceux de R souhaitent "réussir", ce qui, pour eux, signifie liberté, argent, voyage et indépendance. Ils savent que l'on peut vivre de la musique, ou survivre, car certains ont eu sous les yeux l'exemple de leurs parents ou de ceux de leurs copains et le reconnaissent .

Chacun des jeunes avec qui nous avons travaillé a un historique personnel en matière technique, qui suit les grandes étapes de son adolescence et dont l'émergence et les ruptures sont dûes à de multiples causes: reproduction à la maison d'activités de référence -scolaires ou artistiques- souci de se distinguer des plus jeunes, et aussi, dans les deux cas, désir de création, provoqué par l'influence conjuguée de la famille, des media et de la publicité.

L'activité de référence -science ou art- donne lieu à

héroïsation. Dans E la science est assimilée à une activité créatrice, tandis que la technique demeure une activité d'imitation et de reproduction. Ils appliquent cette vision dualiste créateur/exécutant au domaine professionnel et souhaitent exercer un jour une activité du premier type, qu'ils n'assimilent cependant pas nécessairement à une activité scientifique. Nos résultats rejoignent ceux d'E.LAGE sur la représentation de la science chez les adolescents, encore que les mass-media aient trouvé dans notre enquête une place moindre que dans la sienne, pour E alors que bien évidemment ils soient omni-présents chez les rockers. Dans R, en effet, est omni-présent le mythe de la star, vécu au prix d'une contradiction entre le fait que l'on déclare ouvertement que l'ère du mythe est révolue et la conviction intime que l'on pourrait y accéder.

Chacune des formations connaît son processus de différenciation. Dans E, l'âge, la scolarité, la naissance d'antagonismes sont autant de facteurs qui interviennent. Dans R, la survie du groupe impose à ses membres une hiérarchisation et une division du travail qui conduit certains à le quitter .

Au terme de cette étude, il nous apparaît que la technologie vécue et pratiquée par ces jeunes opère à deux stades successifs :

- tout d'abord au niveau des représentations et de l'imaginaire, en tant qu'opérateur de passage d'une situation actuelle à un projet d'insertion,
- ensuite, en tant que facteur de début de concrétisation et de vérification du projet.

La relation qu'ils entretiennent avec elle n'est pas causale linéaire. Il n'y a pas fréquemment un projet qui conditionne une politique technologique mais une interaction entre tous les facteurs. C'est ainsi que E n'est pas venu à l'informatique par nécessité interne de son évolution, mais bien en raison de l'apparition récente de celle-ci sur le marché domestique. Notre conclusion se rapproche beaucoup, de ce point de vue, de celle de MALLEIN, TOUSSAINT et BYDLOWSKI à propos du comportement des adolescents dans l'expérience de Vélizy: ils voient dans l'explication de celui-ci intervenir de façon intriquée modes de vie, imaginaire et usages d'objets techniques, ce qui nous paraît être une des caractéristiques des logiques de l'usage, sur lesquelles nous avons par ailleurs travaillé (cf biblio).

5 RELATION DE CES FORMATIONS AVEC L'ECOLE .

L'attitude des deux formations à l'égard de l'école et de ce qu'elle représente est très différente. Les jeunes de la formation E sont scolarisés et le reconnaissent. Il faudra par

contre un temps long pour qu'E.DAPHY apprenne qu'un des rockers est en train de préparer des partiels. Dans le premier cas, la classe C est survalorisée, considérée comme voie royale d'insertion sociale et les pratiques technologiques de cette formation sont destinées in fine, selon elle, à améliorer les apprentissages scolaires. Il est déploré d'ailleurs que les enseignants des matières scientifiques ne fassent pas de pratiques technologiques avec les élèves, ce qui, selon ceux-ci, améliorerait considérablement les relations. La pratique technologique, bien qu'exercée dans le temps libre, sert à alimenter une revendication sur une prise en compte par l'école de la question technologique. La fonction utilitaire de l'école est reconnue, même si des critiques sont émises, et en cela, nos observations rejoignent celles que nous avons faites dans une précédente ATP (biblio, R.BOYER et al.) et des travaux récents; tels que ceux de J.P.CORDIER et N.LESELBAUM (biblio.). Ces auteurs soulignent la volonté des élèves qu'ils ont consultés de dissocier espace scolaire et espace de loisir, ce dernier incluant éducation physique, éducation manuelle et technique et dessin. Nous pensons que cette proposition ne vaut pas en ce qui concerne la sphère d'activités à laquelle nous nous sommes intéressés, sous bénéfice d'une enquête élargie, bien évidemment. L'hypothèse est ici que des jeunes constatent le grand rôle contemporain de la technologie, voient que l'école s'en préoccupe peu et prennent en charge par eux-mêmes cette fonction, dans un processus autodidactique, tout en souhaitant que l'école en prenne le relais. De ce point de vue -on y reviendra au chapitre suivant- il y a convergence entre instances: familles, école et tiers-lieu, ce qui est souligné par les mêmes auteurs. Lorsque nous avons effectué l'étude sur deux populations de LEP, nous avons noté que pour ces instances la formation scientifique et technique était totalement prise en charge par l'école, la formation idéologique et morale étant réservée à la famille. Il y aurait lieu de vérifier si la montée en charge de la mutation en cours de la production et de la consommation n'a pas été précisément à la base de cette critique sur l'école. L'énumération de nombreux groupes péri et parascolaires qui s'investissent dans des activités de ce type, irait dans le sens de la confirmation de l'hypothèse.

Le discours et les pratiques des rockers se situent à l'opposé de ce qui vient d'être dit. La norme affichée est ici d'avoir interrompu sa scolarité, d'avoir échoué au bac, mais personne ne se glorifie d'avoir échoué au CAP ou au BEP. Les instances de formation du milieu sont dévalorisées: "non au Conservatoire" dira-t-on. Le projet étant l'insertion dans le monde artistique, cela explique que l'école se trouve en dehors du champ des médiations possibles pour y parvenir. Mais, néanmoins, il faut retenir que l'école est restée dans le champ des proximités pour les rockers avec lesquels nous avons travaillé, en l'occurrence le lycée RODIN, qui exerce toujours, même si elle est en train de s'estomper, une influence mythique. Il y a là un type inattendu de "pseudo-scolarité" au niveau symbolique, qui agrège à l'univers de l'établissement des jeunes qui, dans les conditions de leur cursus, auraient bien du mal à s'y inscrire.

6 LES RAPPORTS AVEC LE MILIEU FAMILIAL .

un Les parents des jeunes des deux formations sont issus de classes moyennes. Hormis les parents de deux des rockers qui ont des moyens importants, les autres n'ont comme capital que leurs diplômes et leurs qualifications. Les parents des jeunes de E ont, il faut le souligner, un passé de militants: A.P.E., associations de quartier, ce qui fait que les enfants ont été élevés dans une ambiance de rapports communautaires. Dans ce milieu, il y a -ou il y a eu- des techniciens et des bricoleurs dont certains sont fréquemment cités comme exemples par les jeunes. Le bricolage, dans la famille, devient ainsi un facteur de valorisation pour ces jeunes. Les familles souscrivent ici à la pratique technologique et partagent le point de vue des jeunes eux-mêmes sur la formation culturelle, sur les savoirs à acquérir. On retrouve ainsi la mise en question du clivage scolaire/extra-scolaire comme correspondant d'un clivage famille/école, souligné par BOYER et al. Et on trouve aussi cette articulation entre travail, famille et technologie, soulignée récemment encore par MALLEIN et al.(op.cit.)

Les familles des rockers estiment de leur côté, soit que la musique est une activité de jeunesse, qui leur passera, soit qu'il y a un réel talent chez leurs enfants, ce qui fait dire à ces derniers que leurs parents n'ont rien compris .

Il apparaît en tout état de cause que :

- le milieu familial consent à l'exercice de ces pratiques, même s'il tente parfois de donner le change avec des discours d'excuse ou la fausse imposition d'alternatives à leurs enfants,
- le milieu familial favorise, car les jeunes y trouvent des éléments de référence, dans le passé technologique ou artistique de celui-ci,
- le milieu familial positionne la formation scolaire: dans une filière aboutissant à des diplômes en matière d'électronique, dans une filière artistique fondée sur la pratique instrumentale, non compatible avec l'école. Trois stratégies familiales ont été identifiées, en ce qui concerne le rock, qui sont fonction du milieu d'appartenance. Les cadres supérieurs considèrent, cas limite, que l'on doit doubler la carrière artistique problématique par une formation universitaire tandis que les milieux populaires pratiquent une attitude opposée, choisissant la musique, et faisant appel à un réseau de solidarité. Dans les deux cas, le milieu familial légitime ainsi une orientation,
- le milieu familial favorise la socialisation et la pratique

des réseaux. Les parents des rockers n'ont pas de passé associatif mais une pratique effective des réseaux dans leur activité professionnelle. Des recherches ultérieures devront déterminer si le rôle du milieu familial est déterminant en l'espèce ou bien si le concept de réseau est opératoire chez les jeunes quelle que soit l'empreinte familiale.

Le milieu familial apparaît ainsi comme ayant un rôle primordial jusques et y compris dans l'orientation technologique des jeunes, ce que soulignent aussi des auteurs comme MALLEIN, déjà cité mais aussi Sherry TURKLE (biblio), jouant le rôle d'une plaque d'orientation reliant instances scolaires au travail, au tiers milieu, à la science et à la technique considérées comme secteurs en mutation. Dans cette optique, il nous semble que le milieu familial est un élément important de la métabolisation de la science et de la technique puisque :

- il légitime et encourage les jeunes à s'intéresser à leur pratique,
- il désire que l'école, toujours reconnue comme instance décisive de formation, la prenne en compte plus activement .

Il apparaît ainsi, au terme de cette étude, que ces formations de jeunes et les milieux qui les sous-tendent, le milieu parental notamment, constituent des sortes de "diastases" qui contribuent à l'intégration dans le social de l'évolution des sciences et des techniques. Il ne s'agit ici que de deux monographies, mais nous voulions essentiellement caractériser de nouvelles variables, comprendre comment s'opère cette métabolisation. Cela supposait de résoudre des difficultés méthodologiques quant au rapport avec les jeunes, conscients que nous étions de devoir respecter leur vision du monde que nous estimons "floue", ce qui, dans notre bouche ne constitue pas une critique. Qui, en effet, voit clairement l'avenir? De ce point de vue, nous avons pu effectuer avec eux un long travail de recherche impliquée, au sens où elle est définie dans le rapport GODELIER, et dont J.C.LAGREE souhaite l'application dans le domaine de la jeunesse (biblio).

Pour rejoindre encore cet auteur, qui souhaite que soient définis de nouveaux objets de recherche, nous pensons que nous avons progressé dans cette voie. L'avancée considérable des sciences et des techniques a créé de grands interstices entre le champ qu'elles couvrent et celui dont traite l'école. Il n'est pas étonnant alors que des jeunes, c'est à dire, pour nous des gens qui ont devant eux l'insertion sociale et professionnelle, s'y engouffrent et en explorent la topologie, recourant pour cela à ces outils que constituent les formations en groupes et réseaux .

B I B L I O G R A P H I E

BOUDINOT J- F., PERRIAULT J-P. : Pratiques et représentations de l'ordinateur et du téléphone chez des enfants de 6 à 12 ans - Deux études de cas - Ministère de l'Industrie et de la Recherche - INRP - 1983.

BOYER R., LACAS F., MOINOT G., PERRIAULT J-P., TABOADA M-J. : La concurrence des modes de formation et d'information scolaires et extra-scolaires chez les adolescents - Coll. ATP Sciences Humaines - Editions du CNRS - Paris, 1982.

BUSATO L. : L'empreinte des medias dans le langage des adolescents : l'effet de mixage - EHESS - Paris, 1982.

CARRAZ R. : Recherche en éducation et en socialisation de l'enfant - Rapport au Ministère de la Recherche - La Documentation Française - Paris, 1983.

CESTA : Les nouvelles technologies dans la formation professionnelle - Une réponse au défi technologique - Actes des journées ANTEM II 27-28-29 mars 1984.

CORIDIAN C., LESELBAUM N., HASSENFORDER J. : Les rapports entre le temps scolaire et le temps de loisirs - INRP - Paris, 1982.

ERIKSON F. : Taught cognitive learning in its immediate environments a neglected topic in the anthropology of education. Anthropology and Education - Vol. XIII n° 2 - 1982 - p. 149 à 180.

LAGE E. : Les représentations sociales du métier de chercheur dans la jeunesse - Volume I : A travers l'institution scolaire - EHESS - Mars 1978.

LAGREE J-C.: Marginalisations juvéniles et collectivités locales - Centre d'Ethnologie sociale et de Psychologie - Mai 1984.

LAULAN A-M. : "Le grand public face à la science en languedoc Roussillon" - Etude pour le CNRS - 1978 - 70 p.

"Résistance à l'information scientifique" - Contribution au Colloque National Recherche et Technologie - Octobre 1981 - 22 p.

MALLEIN P., TOUSSAINT Y., BYDLOWSKI M. : Les adolescents et leur famille - IREP, CEPS, ARTE - Janvier 1984.

MERCIER P-M., SCARDIGLI V. : La Société Digitale - Le Seuil - Paris, 1984.

PERRET P-M., SAQUELIN J-P. : Ordinateur, Ecole, Quartier - L'informatique pré-texte - Chronique Sociale - Lyon, 1984.

PERRIAULT J-P. : Les jeunes et l'informatique - In Le Genre Humain - N° 3 - 1982.

SPINDER G., SPINDER L. : Do anthropologists need learning theory ? Anthropology and Education - Vol. XIII - N° 2 - 1982 - p. 108 à 124.

TURKLE S. : The Intimate Machine. (Paru en anglais au printemps 1984 - Traduction française à paraître chez DENOEL).

